This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B 432

L'UTILITÉ DU POUVOIR MONARCHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE DE PHALARIS,

AVEC

SES LETTRES SUR LE GOUVERNEMENT,

ET

LES CONSEILS D'ISOCRATE, ou le Modele des Miniſtres.

Par M. C. de S. M.

TOME PREMIER.

Vet. Fr. π. B 432

M. DCC. XXVI.

TAYLOR INSTITUTE
UNIVERSITY
31 JUL 1957
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

SI tous ceux qu'on a placés au rang des Hommes Illuſtres, tant des ſiecles paſſés, que de ceux-ci, n'y avoient été admis que par leur mérite, & par leur Vertu, le nombre n'en ſeroit pas ſi grand: mais il s'eſt toûjours trouvé des Hiſtoriens faux, complaiſans & flatteurs, qui, pour faire leur cour à des Princes; en qui ils connoiſſoient le foible d'aimer la

loüange & la flatterie, ont couvert le vice du manteau de la Vertu, & n'ont fait mention dans leurs Histoires que des grandes Actions de leurs Heros ; & ainsi ce sont plûtôt des Panegyristes, que des Historiens ; ce qui est une faute essentielle, puisqu'un Auteur doit se faire une Loi inviolable d'écrire la verité, & de découvrir également les Vertus, comme les foiblesses des Princes.

Il en est de même d'un Historien que d'un Peintre, lequel en fardant & embellissant son Portrait, trompe le Public, en lui dérobant la veritable ressemblance de

celui qu'il vouloit repréſenter.

Il en arrive autant à l'Ecrivain flateur ; il déguiſe les défauts de ſon Heros ; & pour vouloir trop l'élever, il le rend méconnoiſſable à la poſterité.

Les Siciliens ne ſont point tombés dans cette erreur, du moins à l'égard de Phalaris, Roi d'Agrigente ; ils nous d'ont repreſenté comme le plus cruel Tyran qui ait jamais regné : Mais comme ces Peuples ne cheriſſoient rien tant que la liberté, & que par conſequent, ils haïſſoient le pouvoir Monarchique, on peut dire que le Por-

trait odieux qu'ils ont fait de Phalaris, vient plûtôt de leur prévention & de leur haine pour la domination, que de leur ſincerité & de leur amour pour la verité.

Ils ne pouvoient ſouffrir la ſeverité d'un Prince qui puniſſoit rigoureuſement le vice, quoiqu'il récompenſât liberalement la Vertu; perſonne n'ignore que les Grecs & les autres Peuples de Sicile déteſtoient & regardoient le pouvoir deſpotique comme une tyrannie; il eſt neanmoins plus avantageux au repos des Peuples; un Royaume en devient bien plus floriſſant,

les Loix y ſont bien mieux obſervées, & le Commerce eſt plus avantageuſement établi : il ne faut donc pas s'étonner ſi les Siciliens ont fait paroître Phalaris ſi noirci de crimes, ſi cruel & ſi Barbare.

Comme ils ne connoiſſoient pas la ſubordination, la nouveauté d'un Gouvernement abſolu leur avoit paru odieuſe & contraire à leur liberté : accoûtumés à ſe choiſir eux-mêmes des Chefs, & à les dépoſer ſelon leurs caprices & leurs interêts particuliers, une autorité & une puiſſance abſoluë les avoit effarouchés :

des privileges & des droits qui n'appartenoient qu'aux Souverains, abolis & anéantis, les avoient déchaînés contre la Monarchie; le libertinage, le vice, l'injustice, les plaisirs infâmes & publics, les assassinats, les vols & les concussions reprimés & châtiés par le Gouvernement prudent & sage d'un Souverain, leur avoit donné une idée si affreuse & si cruelle de la puissance Monarchique, qu'ils regardoient les Rois & les Princes comme des Tyrans & des usurpateurs.

Ils ont prétendu prouver cette tyrannie supposée par

la liberté avec laquelle nous naiſſons, qui, diſent-ils, ſe trouve opprimée & ravie par le pouvoir deſpotique. Ils avancent encore, qu'il n'eſt pas naturel qu'un ſeul homme puiſſe commander un nombre infini d'autres, & poſſeder lui ſeul plus de biens que tous ſes Sujets: Ils ſoûtiennent que la Nature prudente & liberale n'a découvert ſes tréſors aux hommes, que pour qu'ils en fiſſent un partage égal entr'eux; & qu'enfin la domination étoit un effet de l'ambition démeſurée des hommes, & que, par conſequent, c'étoit une tyrannie, & non-

pas un droit legitime & équitable. Je réponds à ces Objections foibles & populaires :

Premierement ; qu'il eſt vrai que nous naiſſons avec la liberté ; mais qu'en même tems la dépendance où nous réduit notre enfance, nos irreſolutions perpetuelles ſur toutes les choſes de la vie, & notre inconſtance dans un âge où nous devrions joüir de ce privilege naturel avec diſcernement & avec ſolidité, doivent nous faire connoître que cette même liberté n'eſt attachée à la condition de l'homme, que parce que le premier Moteur de toutes

choſes, en le créant, n'auroit pas donné une ſi haute idée de ſon pouvoir & de l'excellence de ſes ouvrages, ſi il ne l'avoit pas créé avec une dépendance naturelle.

Que les hommes foibles & rampans ne s'approprient donc plus un droit qui n'eſt qu'un attribut de la Divinité, & qui ne leur a été accordé que pour en faire un uſage digne de leur création.

Qu'ils s'attachent pour ſoûtenir ce titre glorieux à combattre des paſſions qui les deshonorent; qu'ils ſurmontent des foibleſſes qui les maîtriſent, & qui les rendent ſi indignes d'eux-mêmes.

Les hommes n'ont que deux routes à suivre ; l'une conduit à la Vertu, & l'autre au vice : Il s'agit de vaincre un penchant naturel qui les porte à la vie licentieuse, & qui les rend esclaves des sens, pour n'écouter que les mouvemens de la raison, & pour ne goûter que les charmes de la veritable Vertu. Mais comme les passions sont les plus fortes, & qu'elles flattent & séduisent par leurs trompeuses douceurs le cœur de l'homme ; une conduite si contraire à l'intention de son Créateur, lui fait perdre son droit naturel.

N'est-il donc pas vrai de dire, qu'il faut un frein pour arrêter & moderer cet homme, qui ne se connoît plus & qui s'égare ? Et en est-il un plus sûr & un plus solide que la Monarchie ?

Secondement, ils disent qu'il n'est pas naturel qu'un seul homme puisse commander à tant d'autres, & posseder lui seul plus de biens que tout le reste.

Il est facile de combattre cette erreur & cette fausse opinion.

Il y a eu de tout tems de la subordination parmi les hommes, il y en a même encore dans les Républiques.

ſont, pour ainſi dire, que les dépoſitaires.

On ne répond à la troiſiéme Objection des Grecs, qui ont eu aſſez de vaine gloire pour décider en Maîtres de toutes choſes, & qui nous ont laiſſé pour des Oracles toutes leurs opinions & leurs principes, que pour pouvoir faire connoître que ces mêmes Grecs étoient des hommes, & par conſequent capables de ſe tromper ; il eſt vrai qu'ils ont eu de l'élevation, & qu'il eſt même glorieux de les copier ; mais il eſt certain auſſi qu'ils n'ont pas été exempts de prévention : ainſi, puiſqu'ils étoient

INST. TAYLOR OX.

Il eſt vrai que la puiſſance chez ceux-ci n'eſt que paſſagere & bornée, & qu'elle eſt chez les Souverains ſtable & ſans limites.

Cette autorité abſoluë n'eſt-elle pas très-avantageuſe aux Peuples, lorſqu'ils ont le bonheur d'être gouvernés par des Princes ſages & prudens, & dont les Loix dictées par l'équité, ne tendent qu'à l'agrandiſſement & à la tranquillité d'un Etat?

A l'égard des richeſſes que les Princes poſſedent, doit-on leur en reprocher la joüiſſance, puiſqu'ils ne s'en ſervent que pour les diſpenſer à leurs Sujets, & qu'ils n'en

ſont, pour ainſi dire, que les dépoſitaires.

On ne répond à la troiſiéme Objection des Grecs, qui ont eu aſſez de vaine gloire pour décider en Maîtres de toutes choſes, & qui nous ont laiſſé pour des Oracles toutes leurs opinions & leurs principes, que pour pouvoir faire connoître que ces mêmes Grecs étoient des hommes, & par conſequent capables de ſe tromper ; il eſt vrai qu'ils ont eu de l'élevation, & qu'il eſt même glorieux de les copier ; mais il eſt certain auſſi qu'ils n'ont pas été exempts de prévention : ainſi, puiſqu'ils étoient

TAYLOR INST. OX.

ſujets aux mêmes foibleſſes que nous, ne pouvons-nous pas comme eux nous élever au-deſſus de nous-mêmes ? Ils n'ont pas épuiſé toutes les ſciences, puiſqu'ils ne nous ont laiſſé qu'une foible connoiſſance de la Nature ; la recherche de ſes differens effets nous offre des occaſions de paſſer dans les ſiecles à venir pour avoir mieux penſé qu'eux, & une noble émulation nous doit exciter à les ſurpaſſer en les imitans ; ainſi ils n'ont établi l'avantage de la liberté, que par prévention & par un interêt particulier.

Nous pouvons donc, ſans

nous arrêter tout-à-fait à leurs ſentimens, produire les nôtres.

Il eſt naturel à l'homme de chercher à s'élever, & l'éclat d'une Couronne a bien de quoi flatter ſon cœur ambitieux ; je crois même que les ſept Sages ſi vantés parmi les Grecs n'auroient pû reſiſter à l'appas ſéducteur de regner : mais qu'ils mettent dans la balance les douceurs & les peines qui ſuivent le Gouvernement, ils avoüeront bien-tôt qu'il faut que l'homme veüille ſe priver du repos & des charmes de la vie tranquille, pour ſe charger du peſant

fardeau d'une Couronne.

Un Prince occupé ſans ceſſe des interêts & du bien de ſon Peuple, ne trouve pas le moyen de penſer à lui, ſes Sujets profitent des heureux évenemens, lui ſeul a part à la diſgrace par la perte de ſa gloire & de ſa réputation.

L'homme privé peut ſe rendre heureux en ſe bornant, & en fixant ſa felicité ; un Prince tout couvert de Gloire & de Lauriers, a toûjours quelque choſe à ſouhaiter : le Trône inſpire des ſentimens, & exige des droits qu'un Roi ne peut lui refuſer.

C'eſt donc avec injuſtice

que toute l'Antiquité a regardé la domination comme une tyrannie, un Prince n'eſt Tyran que de lui-même.

Il ſuffit qu'un Souverain veüille policer un Royaume, en retrancher les abus, aſſûrer ſon autorité, ſoûtenir la Religion, châtier la témerité du particulier, impoſer ſilence aux indiſcrets, oppoſer au crime la rigueur des Loix, ſe ſervir des tourmens & des ſupplices pour punir les conſpirateurs & les traîtres, employer le ſecours & les biens de ſes Sujets dans des affaires importantes qui regardent leur propre intereſt, ou leur gloire, & la

ſienne ; Et enfin pour vouloir rendre l'homme comme il devroit être ; un Prince paſſe quelquefois pour être ambitieux, cruel & Tyran. Ce ſont pourtant là de ces Actions qui devroient le rendre parfait & recommandable à la poſterité ; ainſi, on ne doit pas s'en rapporter au Peuple ſur le bon ou mauvais Gouvernement d'un Prince, puiſque ce Peuple ne juge de tout que par caprice, & ſelon les ſens.

Je ne ſçai point de trait dans l'Hiſtoire, qui convienvienne mieux à prouver la neceſſité du Pouvoir Monarchique & la juſtification

de Phalaris, en faiſant connoître l'injuſtice du Peuple, que l'ingratitude des Romains à l'égard de Ceſar qui avoit été leur Liberateur.

Tout le monde ſçait que les Romains ont pouſſé ſi loin l'amour de la liberté, qu'ils ſacrifioient leurs vies pour la conſerver, & ne connoiſſoient plus leurs Chefs & leurs Protecteurs, lorſqu'ils vouloient y attenter.

Ceſar, ce fameux Dictateur, à qui Rome a l'obligation d'avoir été la Maîtreſſe de la Terre, eſt immolé par ces mêmes Romains à ſa propre gloire.

Ce Reſtaurateur de la Ré-

publique, après l'avoir gouvernée pendant long-tems, s'étant apperçû du desordre que la trop grande liberté causoit parmi le Peuple; & voulant abaisser la ridicule présomption de ses Cytoyens, qui avoient poussé si loin l'arrogance & l'ambition, qu'ils s'estimoient au-dessus des Rois, voulut entreprendre de réduire cette République au Pouvoir Monarchique : ce projet sage & prudent, qui auroit dû être approuvé d'un Peuple qui lui devoit tout, & à qui il étoit glorieux de se donner un Maître qui s'étoit montré par tant de Victoi-

res digne de commander, fut la cause de sa perte & de sa mort ; le libertinage fit taire la reconnoissance, & ils aimerent mieux sacrifier leur honneur & leur gloire, que leur chimerique liberté.

Ce Grand Homme jadis adoré des Romains, devient aujourd'hui l'opprobre de ce Peuple : Ce n'est plus ce grand Heros qui forçoit la Victoire de le suivre par tout, qui enchaînoit les cœurs par ses liberalités & par sa douceur ; c'est un Usurpateur, c'est un cruel Tyran.

Après cet exemple si connu, doit-on s'arrêter aux

opinions & aux jugemens du Peuple. Les Siciliens ont fait passer Phalaris pour le plus grand Tyran de son tems, devons-nous l'en croire moins grand Capitaine, & moins capable de regner ? ses Vertus & ses grandes Actions doivent prévaloir sur l'injuste & l'indigne prévention de ces Peuples qui ne se sont jamais plaints que de sa trop grande exactitude à punir le crime, & qui ont oublié ses liberalités, & le soin qu'il avoit d'élever la Vertu, & de proteger l'innocence.

Le Taureau d'airain a soulevé toute la Sicile & tous

les anciens contre lui.

Il eſt vrai que c'étoit un ſupplice extraordinaire; mais auſſi ceux qui étoient condamnés à y être enfermés étoient noircis de crimes déteſtables, qui faiſoient horreur à toute la nature. Voilà donc ce qui l'a rendu ſi cruel.

Qu'ils examinent ſans paſſion, toutes les autres actions de ſa vie; qu'ils comptent, s'ils le peuvent, toutes ſes Victoires; qu'ils n'oublient pas tout ce qu'il a fait pour leur agrandiſſement; qu'ils vantent ſon amour pour les Belles Lettres, & ſon attention pour récompenſer les

Sçavans & ceux qui excelloient dans chaque Art : qu'ils parcourent attentivement ſes Epîtres, remplies des ſentimens les plus élevés, & de la Morale la plus épurée, ils trouveront qu'il avoit toutes les qualités qui font un grand Prince.

D'ailleurs, convient-il à des Sujets de cenſurer la conduite de leur Souverain ? ils doivent ſe ſoûmettre aveuglément à ſes Loix, puiſque ſouvent ce qui leur paroît deſavantageux & contraire à leurs interêts, en eſt le plus ſolide appui.

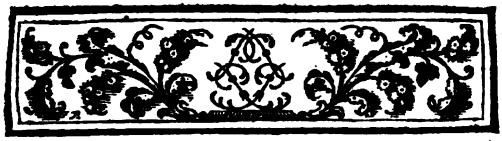
Leur témerité les porte à oſer vouloir qu'un Prince leur

leur rapporte toutes ses actions ; s'il n'est bon à l'excès & clement sans reserve, ils ont l'impudence de murmurer.

Il est vrai que la clemence est une Vertu essentielle pour un Monarque ; mais il faut qu'elle soit reglée par la Justice, & non par la foiblesse ; sinon, elle ne sert qu'à affoiblir son autorité & sa puissance. Ne regardons plus Phalaris comme un Tyran, avoüons que son exactitude étoit trop outrée, & qu'il faisoit punir le crime avec trop de severité ; mais rendons en même tems justice à sa Vertu.

J'eſpere que ſes Lettres feront plaiſir aux Sçavans & aux gens de bon goût ; & pour en donner une juſte idée, j'ai crû qu'il étoit à propos d'y joindre un Abregé de ſa Vie, afin de préparer le Lecteur, & l'exciter à lire avec plus d'attention ſes Epîtres, où il trouvera toute la politeſſe du langage, toute la délicateſſe de la Politique, & toute la beauté d'une Morale naturelle.

HISTOIRE



HISTOIRE DE PHALARIS ROI D'AGRIGENTE EN SICILE.

Eux qui établissent pour principe certain, que l'on doit juger des hommes par leurs actions, peuvent se tromper ; l'Histoire nous en fournit un exemple fameux dans la personne de Phalaris ; toute l'Antiquité l'a regardé comme le plus grand Tyran de son siecle, neanmoins il peut passer pour le plus sage & le plus grand

Politique de la Grece. Il est vrai que pour se maintenir dans une Principauté que le suffrage du Peuple, & son ambition lui acquirent, il fut contraint de se servir d'une autorité absoluë, & même des supplices les plus affreux pour punir les conspirateurs de sa vie.

Ce grand Homme a eu le malheur de ne trouver que des Censeurs de ses vices; personne n'a fait l'Eloge de ses Vertus; & il seroit enseveli dans l'obscurité comme bien d'autres, si je n'avois reconnu en parcourant ses Lettres, qu'il sçavoit joindre à une valeur, & une grandeur d'Ame Heroïque la Morale la plus épurée.

Jamais Prince ne s'est mieux connu lui-même, & n'a poussé ses sentimens à un plus haut degré d'élevation; il répand dans ses Epîtres les plus familieres,

une noblesse d'expression, & une pureté d'esprit qui fait comprendre qu'il ne cherchoit qu'à s'élever au-dessus de lui-même : il paroît que son genie superieur ne pouvoit supporter la bassesse & l'obscurité du Paganisme ; son Ame plus élevée reconnoissoit un Etre superieur, & ce n'étoit qu'avec contrainte qu'il se voyoit réduit à sacrifier aux Dieux.

La veritable Vertu, & la bonne foi sont les seuls caracteres de Religion qu'il se propose : Enfin, la dignité de l'homme & sa création lui font faire des reflexions qui n'ont jamais été faites par le Philosophe le plus sage.

Comme ce n'est point ici son Eloge que je prétens faire, & que je n'ai d'autre but que celui de justifier sa Domination par sa Domination même, j'ai crû

qu'il étoit à propos, avant que de produire ses Lettres au Public, de donner un Abregé de l'Histoire de sa Vie.

HISTOIRE.

PHALARIS prit naissance en *Astypalée*, laquelle fut nommée ainsi, parce qu'Apollon y étoit honoré, (*Nabuchodonosor regnoit lors en Assirie*) Lesdamente son pere, fort estimé parmi les Grecs, tant par le rang qu'il tenoit parmi eux, que par sa Vertu, ne negligea rien pour donner une éducation convenable à Phalaris son fils; les dispositions naturelles que ce fils eut avec avantage dès sa plus tendre jeunesse, sa vivacité, & ses empressemens pour apprendre ce qu'on lui enseignoit, le faisoient admirer de tous ses Maî-

tres : En effet, rien ne lui paroissoit difficile, ses occupations ne tenoient rien de l'enfance, & les amusemens ordinaires des jeunes gens, commençoient dès ce tems à lui paroître trop frivoles : il sembloit même se révolter contre son âge qui ne lui permettoit que de s'appliquer à des matieres peu serieuses : Il interrogeoit souvent ses Maîtres, & leur faisoit quelquefois des questions si sçavantes, que ces venerables Philosophes surpris, ne pouvoient s'empêcher de dire, que ce seroit un jour un des plus grands Hommes de la Grece : Enfin, dans un âge où les autres à peine sçavent les principes de la science, il cherchoit déja à approfondir les merveilleux secrets de la Nature, & de sa création.

Ce fut dans ce tems qu'il eut le malheur de perdre son pere ;

perte qui lui fut aussi sensible que s'il avoit été dans l'âge le plus avancé. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il ne songea plus qu'à se rendre par lui-même digne de mériter l'estime que les Grecs avoient eu pour lui : une noble émulation jointe à une heureuse éducation le mirent à sa vingtiéme année en état d'entreprendre les plus grandes choses ; son pere ne lui avoit laissé qu'un beau nom ; la Fortune lui avoit été si peu favorable, qu'il falloit la forcer par lui-même à se déclarer en sa faveur. Son ambition lui fournissoit des moyens que sa sagesse éloignoit ; il sentoit bien qu'il étoit né pour les plus grands emplois ; il n'ignoroit pas en même tems que ce n'est pas toujours la veritable Vertu qui nous y conduit ; ainsi combattu par l'ardeur naturel de s'élever,

il prit dèslors la resolution d'en chercher les voyes les plus convenables : Il s'agissoit de faire paroître par une conduite sage & reglée, qu'il avoit des sentimens & une experience au-dessus de son âge, pour pouvoir posseder les postes les plus distingués de la République ; c'étoit une entreprise des plus difficiles.

Les Grecs n'admettoient ordinairement, soit pour le Gouvernement du Peuple, soit pour les Emplois Militaires, que des hommes d'une prudence consommée, & d'une experience connuë : ainsi, Phalaris que l'inclination naturelle portoit à se distinguer par les Armes, fit connoître en vain qu'un heureux génie peut former en peu d'années un grand homme ; il fut obligé de commencer par les plus petits Emplois de la Guerre ; sa fierté souffrit avec peine

la triste necessité d'obéïr, lui qui se sentoit né pour commander : la raison cependant l'emporta ; mais dès qu'il trouva l'occasion de se signaler, il le fit avec tant de valeur & de prudence, que ses Commandans ne purent lui refuser la gloire du triomphe.

Il reçut ces marques d'honneur, sans rien donner à l'amour propre ; il ne fut sensible qu'à la satisfaction de pouvoir être utile au bien de la République.

Ces premiers coups d'essai le rendirent respectable parmi les Troupes, & elles parurent dès-lors avoir tant de confiance en lui, que se trouvant dans un Château où il commandoit avec cent hommes d'Armes ; étant attaqué par deux cens, il soûtint avec tant d'intrepidité les differents assauts de ses ennemis, qu'impatient de se voir bor-

né seulement à se défendre, il proposa à ses Soldats dans ces termes à sortir du Château.

Mes amis, j'ai crû qu'il ne « suffisoit point à des gens d'hon- « neur de faire simplement leur « devoir, en défendant vigou- « reusement une Place confiée « à leurs soins, je me suis enco- « re imaginé que pour s'élever « au-dessus des autres, il falloit « se distinguer par des Actions « extraordinaires ; que de bra- « ves Soldats ne devoient point « mettre de bornes à leur gloi- « re ; & que quand il s'agissoit « de se rendre maître de la Vic- « toire, la vie ne devoit paroî- « tre précieuse que pour la per- « dre en s'immortalisant : Ainsi, « mes Compagnons, n'atten- « dons point que la superiorité « de nos ennemis nous force « dans ce Château, cherchons « à les prévenir par une sortie «

» vigoureuse, & songeons que
» nous combattons pour la Patrie.

Après ce discours, auquel ils ne répondirent que par des cris de joye, il sortit le premier, & donna tête baissée, suivi de sa Troupe, dans celle des Tauronemitains : La fermeté de ce jeune Conquerant, & l'intrepidité de ses Soldats, répandirent tant de frayeur parmi ses ennemis, que ceux qui échapperent à leur fureur, prirent la fuite, & leur cederent le champ de Bataille. Après avoir rendu graces aux Dieux de cette Victoire, il partagea le butin à ses Soldats, & eut assez de clemence pour envoyer ses Chirurgiens aux Prisonniers ennemis blessés qu'il renvoya avec de grands présens.

Cette Action particuliere lui acquit une si grande réputation, que dans un Combat qui se don-

un peu de tems après, le General ayant été tué, toute l'Armée le nomma pour commander; sa modestie ne voulut jamais l'accepter: mais comme il s'agissoit de l'interêt public, & que le Soldat animé le demandoit à grands cris, il leur dit: Mes amis, comme vous partagez le danger, vous partagerez le Commandement: Et avant que de charger une seconde fois les ennemis, il consulta les vieux Soldats de son Armée, & profita de leurs avis pour attaquer à propos: leur défaite fut generale, quoiqu'ils se défendissent avec opiniâtreté, & que même ce jeune General se trouvât pendant un certain tems perdu dans la mêlée; il eut besoin de toute sa valeur pour ne pas demeurer Prisonnier; il se fit jour au travers d'une foule d'ennemis, & eut l'avantage de

tuer de sa propre main leur General, avant que de joindre les siens ; son retour leur fut plus agréable que la Victoire, & ils se préparoient à lui rendre les honneurs dûs pour une telle Bataille, ce qu'il refusa genereusement par ces paroles.

» O vous, Compagnons de » notre Victoire, pourquoi vou- » lez-vous m'en attribuer tout » l'honneur ; n'est-ce point à » votre courage que la Patrie la » doit ? Qu'ai-je fait plus que » vous ? je n'ai suivi que votre » exemple ; vous m'avez choisi » pour commander, je n'ai exe- » cuté que vos projets ; ainsi, » n'est-il pas juste que nous en » partagions tous la gloire ? La » seule grace que je vous de- » mande, c'est de me donner » vous-même un Memoire de » ceux qui ont le plus merité, » afin que par vos propres suf-

frages ils puiſſent recüeillir le fruit de leurs travaux.

Toute l'Armée fut ſurpriſe d'une réponſe auſſi ſage ; les Soldats & les Chefs remplis d'admiration & de reconnoiſſance pour la bonté de leur General, firent à l'inſtant retentir tout le Camp par des acclamations de joye & de Victoire.

On peut propoſer aux plus grands Hommes ce jeune Conquerant pour Modele : En effet, il ne ſuffit pas qu'un General ait de la prudence, de l'experience, & de la valeur pour conduire une Armée ; il faut encore qu'il ait une aſſez grande connoiſſance de lui-même, pour ne pas donner dans cet excès d'ambition, qui, ſouvent le porte à s'attribuer le ſuccès d'une Bataille.

Il eſt vrai qu'un General y contribuë par une bonne diſpo-

sition, & par une sage conduite; mais aussi il faut avoüer que le Soldat est l'ame des Actions, que les Victoires dépendent de sa fermeté, & qu'ainsi il est en droit d'en partager tout l'honneur, & d'en demander la récompense; la confiance du Soldat ne se gagne que par l'affabilité, & la familiarité du General; c'est, pour ainsi dire, la seule consolation qui lui reste après avoir exposé sa vie; c'étoit aussi par ses manieres douces & insinuantes que notre jeune Heros s'étoit attiré l'amour de ses Troupes: il disoit souvent qu'il regardoit ses Soldats comme ses amis; & qu'ainsi connoissant leur fidelité, il trouvoit que la Victoire lui coûtoit moins cher qu'à un autre: C'est une Armée formidable qu'une Armée qui a de la confiance, & qui aime personnellement son Chef, l'a-

mitié & le respect tiennent lieu d'honneur aux Soldats, & les Officiers redoublent leurs soins lorsqu'ils regardent leur Commandant comme leur Maître & leur Camarade.

Jamais Heros ne promit plus; la Victoire l'avoit déja suivi par tout, le mêtier de la Guerre ne lui paroissoit qu'un amusement; les difficultés les plus insurmontables ne l'embarrassoient point; il sçavoit prendre son parti sur tout; il avoit un point de vûë admirable; prudent dans le projet; il étoit vif dans l'execution, & il disoit souvent, qu'il falloit être né Soldat pour réüssir dans les Armes, comme il falloit être né Poëte pour exceller dans la Poësie.

La Fortune jalouse des grands avantages que son merite lui avoit acquis, trouva bien-tôt l'occasion de le traverser dans

la Guerre que la République entreprit contre les *Levintins*, ce qui l'éleva dans la suite à un plus haut rang : Phalaris fut encore nommé par les Soldats pour leur Chef. Ces peuples connoissans la réputation de ce General, résolurent de se servir d'un artifice pour éviter le même sort que leurs Voisins avoient éprouvé : c'est pourquoi se voyant pressés & presque hors d'état de refuser le Combat, ils se déterminerent, sous prétexte de quelques propositions de Paix, d'envoyer à Phalaris des Ambassadeurs suivis de leurs femmes & enfans, (ce qui étoit en usage parmi eux.) Leur dessein étoit d'amuser ce General ; ils se flattoient que, dans un âge où les sens sont les maîtres absolus, la vûë de la plus belle femme qu'il y eût parmi eux, pourroit toucher notre Heros, & lui faire

faire oublier sa gloire. Il est vrai que *Cornelie*, c'étoit le nom de la femme de Polinestor, un des Députés, étoit si accomplie, que Caton même auroit eu peine à resister à ses charmes. Phalaris sentit en la voyant, de ces émotions si naturelles à l'homme; mais sa raison n'en prit aucun ombrage : La gloire s'étoit jusqu'alors renduë la maîtresse absoluë de son cœur; toute autre passion lui auroit paru indigne de lui : en effet, que peut inspirer un Camp, une Armée, que des sentimens de fureur, & que le carnage & le sang? Ce fut neanmoins dans les Champs de Mars, où notre Heros se laissa séduire sans s'en appercevoir, par les attraits de la belle Cornelie. D'abord il rejetta fierement les propositions de ces Députés; ils sembloient même disposés à s'en retourner avec le

desespoir de n'avoir point réussi dans leurs negotiations ; ils pensoient avec chagrin, & neanmoins avec admiration, que ce grand Capitaine n'étoit sensible qu'à la Victoire, lorsque cette même Fortune qui vouloit l'abbaisser, suscita une autre Cleopatre. En effet, Cornelie paroissant les yeux baignés de pleurs, & aux genoux de notre General. Dieux ! quels combats il eut à soûtenir ! d'un côté la gloire lui reprochoit les momens qu'il perdoit ; il sentoit bien que ces irresolutions donnoient le tems à ses ennemis de prendre leur parti, & de s'éloigner : le gain d'une Bataille aussi considerable que celle qui s'offroit, réveilloit son ambition, & ranimoit sa Vertu : Mais d'un autre côté, pour écouter ces nobles mouvemens, il falloit renvoyer honteusement les Députés, & l'adorable Cor-

delie ; l'honneur & le devoir l'auroient emporté ; mais comment soûtenir la vûë de la plus belle personne du monde dans un état de suppliante, les yeux baignez de larmes ? Notre jeune Mars ne put resister à tant de traits ; il promit à Cornelie ce qu'elle voulut ; il lui avoüa sa défaite, mais avec plus d'embarras que s'il avoit été sur le point de donner une Bataille. Ce grand Capitaine qui n'avoit pas jusqu'alors connu de danger, qui méprisoit la mort, & dont la fermeté & l'intrepidité étoient admirables, se trouve immobile & tremblant devant une simple femme. Quelle punition pour l'homme qui cherche tant à s'élever au-dessus de lui-même, d'être sujet à de telles foiblesses ! Ce fut cette passion cruelle qui fut l'écüeil de la sagesse & de la Vertu de ce Chef

si estimé de ses Soldats, & si redouté par ses ennemis : Les *Levintins* profiterent de sa foiblesse, il feignirent de conclure la Paix ; il y eut de part & d'autre une suspension d'Armes : Phalaris étoit tranquille dans son Camp ; la Paix lui paroissoit déja plus aimable que la Guerre ; il joüissoit de la vûë de celle qui devoit faire le bonheur de sa vie ; il prolongeoit les Articles de ce Traité, & faisoit naître des difficultés pour ne pas être privé du seul plaisir qu'il eut au monde : Les Soldats à l'exemple du General, cherchoient dans le Camp à se délasser des travaux de Mars : les plus vieux neanmoins commençoient à murmurer, cette Paix leur paroissoit honteuse, étans sûrs de la Victoire : Enfin, les *Levintins* informés par leurs Espions que tout le Camp de Phalaris

étoit enseveli dans un profond sommeil, & que le General n'étoit occupé que des plaisirs de sa nouvelle passion, ils vinrent armés fondre sur ce Camp tranquille, se saisirent des Armes, massacrerent ceux qui voulurent se mettre en état de se défendre, firent le reste Prisonniers: peu échapperent à cette surprise, Phalaris lui-même fut enlevé; on ne lui donna pas le tems de la réflexion: Enfin la défaite fut entiere.

Il n'est pas possible d'exprimer les regrets du malheureux Phalaris; il reconnut, mais trop tard, sa foiblesse, & il eut besoin de toute sa Vertu pour soûtenir une pareille disgrace. Cet homme, qui, quelque tems auparavant faisoit toutes les délices du Peuple, dont la réputation étoit si grande, que les Grecs le plaçoient au rang des demi-

Dieux, triste joüet de l'Amour, se trouve abandonné même de ses plus fideles amis, & réduit à une honteuse servitude. Ils oublierent ses Actions & sa gloire passée, on ne se ressouvint plus que de sa foiblesse; & l'injustice du Peuple alla si loin, que par leurs indignes suffrages, la République le bannit comme un criminel : Ce qui fait bien connoître le peu de fond que l'on doit faire sur les hommes; les évenemens heureux nous les rendent favorables, le moindre revers ternit notre gloire & nous rend odieux : ainsi, concluons que c'est la seule Fortune, & non la veritable Vertu qu'ils estiment.

La captivité de Phalaris donna une si rude atteinte à sa renommée, que les Grecs eurent en horreur jusqu'à son nom. La sagesse étoit si recommandable

parmi ces Peuples, qu'ils tenoient pour principe, qu'un homme vertueux étoit en état de tout entreprendre.

Notre malheureux Prisonnier avoit été tellement frappé de ce funeste changement de fortune, qu'accablé sous le poids de sa misere, il n'avoit point encore eu le tems de faire des réflexions serieuses sur le sujet de sa détention. Il ne fut pas long-tems dans cet état; son indigne foiblesse se presenta bientôt à son imagination, mais avec des traits si cruels, qu'il ne pouvoit se la pardonner. Ces tristes pensées le révolterent contre la Nature même; il auroit souhaité se trouver encore enseveli dans le néant. » Quoi! disoit-il, une passion si frivole « & si indigne de l'homme de « cœur, peut-elle l'aveugler jusqu'au point de s'oublier lui- «

» même, & de perdre dans un
» moment tous les ſentimens
» d'honneur & d'élevation? Mais
» n'eſt-il pas juſte auſſi que les
» Dieux nous puniſſent de notre
» excès d'ambition ? rendons-
» nous juſtice : Ces Actions écla-
» tantes & Heroïques qui nous
» font meriter l'eſtime & l'ap-
» probation des hommes, ont-
» elles d'autre but que celui de
» ſacrifier à l'Idole de notre a-
» mour propre ? Eſt-ce le bien
» public que nous recherchons
» dans une Bataille ? Non, c'eſt
» pour ſatisfaire notre propre
» gloire que nous nous donnons
» les ſoins de la remporter, &
» ſouvent notre aveuglement va
» ſi loin, que nous avons même
» la témerité de nous applaudir
» ſur les évenemens heureux.

» Ainſi je ne dois point me
» plaindre de l'affreuſe ſituation
» où je me ſuis plongé. N'au-
rois-

rois-je pas dû me connoître ! « Pourquoi entreprendre téme- « rairement de commander les « autres, moi qui ne ſçais pas me « rendre maître de moi-même ! « Je reconnois, mais trop tard, « que la fatale prévention que « quelques ſuccès nous ont don- « née de nous-même, nous fait « croire mal à propos que toutes « nos actions ſont prudentes ; « ce qui nous fait commettre « les plus groſſieres fautes ; « nous tombons inſenſiblement « dans l'abyſme le plus affreux, « ſans nous appercevoir de no- « tre chûte. «

Ces traits ſeveres de Morale auroient été capables de le faire tomber dans un égarement que toute ſa raiſon n'auroit pû ſoûtenir, ſi la conſtance n'étoit venuë à ſon ſecours. Il étoit deſtiné à de trop grandes choſes, pour en demeurer là ; ainſi,

jusques au moment que sa Fortune le voulut faire reparoître sur le Theatre du Monde, il fit toute son étude de la recherche des plus anciens Philosophes, pour pouvoir domter ses passions, & affoiblir l'ambition qui étoit sa passion favorite : car il sentoit bien que s'il avoit suivi son penchant, le vice auroit eu pour lui plus d'agrément que la Vertu; & c'est cette dépravation naturelle qui le forçoit à combattre si souvent contre lui-même. Il demeura deux ans dans cette triste situation, lorsque le sort qui vouloit encore l'exposer à d'autres revers, l'en fit sortir par une occasion assez particuliere.

Les Levintins ayant perdu leur General, & ne trouvant point parmi eux personne capable de remplir sa place, résolurent de nommer Phalaris pour leur Chef; deux des plus venerables

furent proposés pour lui en porter la nouvelle ; dans le tems qu'ils entroient dans son Appartement, il étoit occupé à faire des réflexions sur les differens caprices de la Fortune ; la vûë de ces Vieillards le surprit ; il s'imagina qu'ils venoient lui annoncer la mort, la coutume étant parmi ces peuples de faire mourir après un certain tems leurs Prisonniers : La mort lui avoit paru douce & souhaitable au moment de sa disgrace, il avoit même pensé que c'étoit un terme heureux lorsqu'un homme d'un certain nom avoit flétri sa gloire ; mais les longues réflexions qu'il avoit eu le tems de faire, avoient éloigné cette idée, & la Nature pour lors se trouva seule la maîtresse ; en sorte que ce grand Homme, que rien n'avoit pû ébranler, sentit dans cet instant toutes les

horreurs d'une destruction prochaine : Ces Députés le voyant embarrassé, après lui avoir fait les civilités convenables au poste qu'ils alloient lui annoncer, l'un d'entre eux prit la parole, & lui dit :

Les Levintins instruits par la Renommée, avoient cru ne pouvoir vous donner des marques plus sensibles du respect & de la crainte que cette haute réputation leur avoit inspirée, qu'en se servant de l'artifice & des ruses de Guerre pour vous dérober la Victoire ; ils ne font pas moins de cas de votre Vertu, quoiqu'elle ait été en apparence obscurcie par la servitude, où la foiblesse si naturelle à l'homme vous a réduit.

Les plus grands Heros ont été contraints de sacrifier à l'Amour, ils n'en sont pas moins illustres dans l'Histoire : car

puiſque les Dieux mêmes n'ont pû reſiſter à cette paſſion dominante, doit-on regarder comme un crime un penchant naturel que les Maîtres du Monde autoriſent par leurs exemples ? ainſi, nous eſperons que vous ne refuſerez point le Commandement des Armées que nous venons vous offrir ; nous ſçavons que votre délicateſſe auroit peine à ſouffrir une pareille propoſition, ſi en même-tems nous n'étions informés de l'injuſtice des Siciliens.

Phalaris eut peine à croire ce qu'il venoit d'entendre ; lui qui s'étoit déja diſpoſé à ſouffrir une mort honteuſe, ſe voit dans le même inſtant élevé au plus haut degré d'honneur ; ce changement démonta tout ſon raiſonnement, & après y avoir rêvé quelque tems, il leur répondit : Qu'il eſtimoit trop les Levintins

pour leur donner un Genera' qui n'avoit point eu assez de Vertu pour se surmonter lui-même ; qu'il étoit vrai qu'il s'étoit acquis quelque gloire, mais qu'il la devoit au hazard, & que la preuve la plus forte étoit sa foiblesse, & l'état où il se trouvoit ; qu'ainsi il leur conseilloit de choisir pour le Commandement un homme d'une experience & d'un âge assez avancé pour ne point tomber dans les pieges où la force du temperament & la vivacité des sens entraînent ordinairement ; que pour lui il avoit résolu de s'imposer une peine conforme à sa faute, & que la punition qu'il avoit choisie, étoit une vie obscure & privée pour pouvoir faire tête à son ambition. Ces Vieillards surpris de ces sentimens pleins de sagesse, redoublerent leurs empressemens, en lui faisant

connoître, que, qui étoit capable de se former des impressions d'une si haute Vertu, devoit prendre les rênes du Gouvernement; que toute la République le souhaitoit avec ardeur, & qu'il se devoit plus au Peuple qu'à lui-même; Ces discours flatteurs & séduisans ne purent pas encore l'ébranler, & il refusa genereusement ce qui devoit tant flatter son amour propre.

Les Députés s'en retournerent & rendirent compte à la République de sa réponse: elle ne fit qu'augmenter & relever l'idée qu'ils avoient de sa Vertu; & le Senat assemblé, tout d'une commune voix opinerent qu'il étoit seul digne de les commander.

Il est aisé de penser l'effet que produisirent ces avantageuses propositions dans l'esprit de Pha-

laris ; ſon ambition que l'infortune ſembloit avoir éteint, ſe ralluma ; ſa fierté naturelle l'emporta ſur toutes ſes réflexions ; & admirant la bizarerie de ſa deſtinée, il oublia & ſa captivité, & la cauſe même, pour ne plus penſer qu'à ſa nouvelle élevation. Il comprenoit bien que le refus qu'il avoit fait d'un poſte qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur, ne ſerviroit qu'à augmenter les empreſſemens des Levintins : En effet ils le prierent une ſeconde fois de prendre le Timon des Affaires, & il ne put pas ſe diſpenſer de l'accepter.

Il ſeroit difficile d'exprimer ici la joye que cette nouvelle répandit parmi ces Peuples, tout retentiſſoit du nom de Phalaris, tous les Poëtes chantoient ſes loüanges : la Populace par des acclamations & des cris de joye

marquoit la satisfaction qu'ils avoient de l'avoir pour Chef; ils le porterent en Triomphe dans leur Ville Capitale, & le nommerent leur Dieu Tutelaire, & le Protecteur de la Patrie.

Ce Triomphe nouveau, & ces excès d'honneur pourroient étonner ceux qui ne connoissent point le caractere du Peuple; mais peu de gens ignorent que la nouveauté a tant de charmes pour lui, qu'il sacrifie tout à cette Idole.

Phalaris ne pouvoit pas trouver une plus belle occasion de se vanger du mauvais traitement que les Siciliens lui avoient fait après sa défaite; il s'informa de ce qui se passoit parmi eux depuis son absence, du nom & du merite de leur nouveau Chef: Après qu'il eut sçû par des Espions fidels l'état des Troupes des ennemis, & leur nombre,

il fit la revuë de ſon Armée, & réſolut de les prévenir par une marche qu'il leur déroba. En effet, les deux Armées parurent en préſence ; un grand ruiſſeau couvroit celle des ennemis, & il étoit fort difficile, n'étant pas gayable, d'y conſtruire des ponts à la vûë de leur Armée : Mais comme Phalaris vouloit faire connoître à ſa Patrie qu'il étoit toûjours le même, il aſſembla le Conſeil de Guerre ; & tous les avis étant qu'il falloit attaquer, il harangua ſes Soldats ; & comme il diſpoſoit ſon Armée à paſſer ce ruiſſeau, le General des ennemis qui n'avoit pas moins d'émulation pour la gloire que lui, faiſoit déja jetter des ponts pour aller l'attaquer ; il étoit impoſſible que le Combat ne fût pas des plus opiniâtres : Ces deux Armées brûlant d'en venir aux mains, ils ſem-

bloient se disputer l'honneur d'attaquer les premiers, & ils se mêlerent avec tant de fureur, que jamais il ne s'est vû un si grand carnage, la Victoire fut presque toûjours incertaine ; comme ils combattoient tous avec une égale valeur, elle ne se déclaroit pour aucun, & les deux Partis furent contraints, pour rallentir leur ardeur opiniâtre & cruelle, de faire une cessation d'Armes : Nos deux Generaux également desesperés de ce que la Fortune n'avoit point favorisé ni l'un, ni l'autre, se proposerent mutuellement de vuider entr'eux la querelle publique ; il faisoit beau voir ces deux Lions s'avancer fierement l'un vers l'autre, & commencer un Combat qui n'auroit fini qu'avec leurs vies, si les Soldats de chaque parti fâchés de voir ces deux Heros si acharnés à se

perdre, ne les avoient séparés ; la nuit qui survint à propos obligea les deux Armées à se retirer, mais avec la résolution de recommencer le Combat à la pointe du jour ; pendant la nuit une troupe de Corbeaux vint fondre sur le Camp des ennemis ; & l'un d'eux fit tomber de son bec sur la tête du General une fléche à moitié brisée ; d'abord les vieux Capitaines & les vieux Soldats interpreterent cette avanture, & dirent : que c'étoit un présage certain de la perte de la Bataille. Ce Prodige se répandit dans le Camp, & causa une consternation generale : Il se tint dans le même tems un grand Conseil, où la commune opinion fut qu'il falloit se retirer, la nuit favorisant la retraite ; pour Phalaris, il n'étoit occupé que de l'empressement de revoir le jour, afin de forcer par des Actions

extraordinaires le ſort à ſe déclarer pour lui. L'Aurore paroiſſant, ſon premier ſoin fut de faire donner la ſepulture aux morts, & d'ordonner de conduire les bleſſés hors du Camp; & comme il ſe préparoit à faire marcher ſon Armée aux ennemis, ne s'étant point encore apperçû de leur retraite, parce qu'ils avoient eu le ſoin de mettre le feu dans leur Camp, ce qui avoit cauſé une fumée ſi épaiſſe, qu'on ne pouvoit rien diſtinguer; il fut ſurpris lorſqu'un Eſpion lui rapporta que les ennemis étoient décampés: cette fuite inopinée, qui ne laiſſoit pas d'être pour lui une marque de Victoire, le chagrina neanmoins; il auroit ſouhaité devoir à ſa valeur & à l'intrepidité de ſes Troupes la gloire d'être Maître du champ de Bataille; mais il s'agiſſoit de pren-

dre ſon parti, & de ſe faire informer des mouvemens de l'Armée ennemie, il ne fut pas longtems ſans en apprendre des nouvelles ; & cette ridicule ſuperſtition les avoit tellement éloignés, qu'ils étoient à plus de dix milles de lui.

C'étoit trop hazarder que de vouloir les ſuivre ; outre des marais qu'il auroit fallu paſſer, & la fatigue de ſes Troupes, ils s'étoient poſtés ſi avantageuſement, qu'il étoit preſque impoſſible de les y aller forcer. Il fut donc contraint, pour ne point demeurer dans l'inaction, de faire marcher ſon Armée à petites journées, & d'approcher de celle des ennemis pour pouvoir les attirer ; mais ce fut en vain, ils ne ſortirent point de leurs retranchemens. Il eſt bon de remarquer ici un trait de la grandeur d'Ame de notre He-

ros. Un des Soldats ennemis demanda à lui parler, ayant, disoit-il, un secret des plus importans à lui confier ; il le reçut avec sa bonté ordinaire : Ce Soldat charmé de son projet, lui dit : qu'il avoit conçu le dessein d'assassiner son General, & qu'il étoit certain de la réüssite ; il s'applaudissoit déja & en attendoit la récompense, lorsque *Phalaris* lui dit d'un ton severe : Malheureux ! qui t'a fait concevoir un dessein si noir & si Barbare ? apprends que ce grand Homme, quoique notre ennemi, doit être respectable par sa valeur, & que la pensée d'un tel attentat merite la mort ; & en même tems il ordonna de lui faire lier les pieds & les mains, & l'envoya dans cet état au Chef des Siciliens, en l'instruisant de son crime, pour qu'il ordonnât lui-même sa punition : mais ce

General, qui ne vouloit point lui ceder en generosité, lui donna sa grace.

La saison étant devenuë fâcheuse, les Armées furent obligées de se retirer, & Phalaris fut reçû par les Levintins avec des applaudissemens dûs à la glorieuse Campagne qu'il avoit faite.

Après qu'il eut rendu compte à la République de tout ce qui s'étoit passé, il résolut pour vaincre son penchant, de reprendre les occupations de sa solitude ; mais il n'étoit pas né pour une vie tranquille, & l'Amour s'étoit trop offensé de son retour à la Vertu, pour ne pas chercher les moyens de se vanger. L'objet dont il s'étoit servi pour séduire le cœur de notre Heros, n'étoit pas assez éloigné pour qu'il en changeât, dans le dessein de le surprendre une seconde fois.

Cornelie,

Cornelie, qui autrefois n'avoit cherché à le charmer que pour contenter & l'Amour qu'elle avoit pour sa Patrie & sa propre ambition, se trouve elle-même sensible au merite personnel, & à la haute réputation de Phalaris.

Elle ne l'avoit vû depuis sa détention qu'en public, & même elle avoit pris soin de se cacher, honteuse d'avoir été l'instrument de sa perte, elle s'étoit déja mille fois reproché la bassesse de cette action, & elle auroit souhaité trouver quelques occasions favorables pour s'en justifier : Mais comment oser paroître devant un homme dont on a trompé la bonne foi ? la chose lui avoit paru impossible, & elle cherchoit même des amusemens qui pussent la détourner de cette pensée : mais l'Amour qui la vouloit punir elle-même,

[illegible] mina avec tant de violence [illegible] son cœur, que l'absence [illegible] & la Victoire remportée augmenterent la passion: [illegible] côté toute sa Philosophie & toute la Morale n'eurent pas assez de force pour faire [illegible] entierement Cor. [illegible] le Grand General; malgré la sévérité des maximes & des principes qu'il vouloit se former, [illegible] de cette aimable personne l'occupoit sans cesse; il auroit voulu qu'elle ne se fut point servie d'un artifice aussi bas & aussi indigne d'elle, c'étoit là le seul défaut qu'il lui trouvoit, il étoit même des momens où il cherchoit à l'excuser; & puis se reprochant contre lui-même, il avoit horreur de tant de foiblesse: je crois même que sa raison l'auroit empêché de succomber, si le hasard ne lui avoit fourni la seule occasion de revoir Cor-

nelie. Comme elle avoit plus d'empressement que lui de pouvoir le joindre, & que c'étoit pour elle un cruel tourment d'en être séparée, son amour lui fit inventer un moyen sûr pour y réüssir.

Les Officiers de l'Armée avoient coûtume dans de certains jours, de venir rendre compte à Phalaris de l'état des Troupes, & dans ce tems tout le monde avoit la liberté de lui parler; elle résolut donc de prendre un habit de Cavalier, afin que sous ce déguisement elle eût plus de liberté, & ne fût pas si-tôt reconnuë.

Phalaris d'abord ne la distingua point de la foule; mais bientôt après, jettant par hazard les yeux sur elle, il se sentit tout d'un coup frappé, sans sçavoir la cause de son émotion: cependant tous les Officiers s'é-

toient déja retirés, il ne restoit plus que l'infortunée Cornelie que l'amour & la crainte avoient renduë immobile. Phalaris n'étoit pas plus tranquille ; plus il examinoit ce faux Cavalier, plus il reconnoissoit les traits de son infidelle : Enfin il voulut s'éclaircir de ce doute *cruel*, & lui demanda ce qu'il souhaitoit ; Cornelie se jetta d'abord à ses genoux, & lui dit, en poussant un profond soupir : qu'elle venoit implorer sa clemence, puisqu'elle meritoit d'être immolée à sa Justice ; qu'elle avoüoit que son crime étoit grand ; mais que son remords de l'avoir commis l'avoit tellement tourmentée, qu'elle n'avoit pû resister à l'empressement de s'entendre condamner par lui-même.

La posture humiliante de Cornelie, & l'aveu de son crime em-

barrasserent autant le Juge que le Criminel : l'Amour lui fit sentir que c'étoit la même qui avoit sçû le séduire dans les troubles d'un Camp, & qui venoit réveiller sa passion jusques dans sa solitude.

Les differentes pensées qui l'agitoient furent cause qu'il laissa quelque tems dans la même situation cette belle Esclave : Mais enfin, ces mêmes pleurs qui jadis lui coûterent sa liberté, furent encore assez puissantes pour dissiper toutes les sages réflexions que sa chûte lui avoit fait faire.

Il se rendit à lui-même, & relevant cette aimable Suppliante, il le devint à son tour : Ce fut dans ce moment où tout l'amour qu'il avoit eu pour elle se ralluma avec tant de vivacité, qu'oubliant même la gravité de son caractere, & la perfidie de cette

belle Grecque, il alloit se jetter à ses pieds, si Cornelie voulant profiter de ces heureux instans, ne l'en eût empêché par un effort tendre, & ne lui eût dit pour se justifier tout ce que l'amour lui put inspirer, & de plus touchant, & de plus gracieux : cette justification acheva sa défaite, & sa captivité qui lui avoit paru si odieuse, lui sembla pour lors si douce & si heureuse, que loin de la blâmer, & de lui reprocher son ingratitude ; sa passion l'aveugla à tel point, qu'il eut la foiblesse de lui avoüer que de pareilles chaînes devoient faire plus de plaisir que la plus grande liberté ; que la cause en étoit si belle, qu'il se reprochoit tous les regrets qu'il en avoit eus ; qu'il connoissoit bien presentement que ce n'étoit point sa prison qui lui avoit causé tant d'inquietu-

des, que l'absence du seul objet qui pouvoit faire sa felicité avoit excité tous ses troubles, & que la démarche qu'elle venoit de faire lui tenoit lieu de tout, & qu'il vouloit dorénavant mettre toute sa gloire à meriter les bontés qu'elle paroissoit avoir pour lui.

Il est aisé de comprendre l'effet que produisit un pareil langage ; notre Belle n'y répondit que par des regards si passionnés, que ce silence heureux porta tant de coups à la fois au cœur de ce tendre Amant, qu'il lui promit une fidelité éternelle : Et enfin, après s'être éclaircis entr'eux de tout ce qui s'étoit passé depuis leur absence, & que Cornelie lui eut bien assuré que l'amour de la Patrie, l'obéïssance & le devoir avoient fait tout son crime, que désormais elle ne vouloit mesurer son

amour qu'à la gloire que sa valeur lui acquereroit, que c'étoit sa réputation autant que son propre merite qui l'avoient attachée à lui; & qu'ainsi elle regarderoit l'Amant dans le Heros, & le Heros dans l'Amant, que toute son ambition seroit de ne lui point ceder en sentimens; de sorte que l'amour, qui chez le vulgaire est ordinairement une passion sujette à mille foiblesses, deviendroit entr'eux une noble occupation, plus capable de réveiller la vertu que de l'alterer, & plus propre par sa délicatesse à exciter à la Victoire, qu'à la molesse; car il est naturel de chercher à plaire à l'objet aimé; & lorsque le veritable honneur & l'élevation en sont les seuls moyens, un General n'en est que plus animé, & n'en a que plus de desir de courir à la gloire.

Ces

Ces ſentimens charmerent Phalaris, il les trouva dignes de lui ; & après lui avoir dit tout ce que ſa paſſion & ſa politeſſe naturelle lui inſpirerent, ils prirent des meſures enſemble pour ſe voir, & pour cacher un commerce dont le ſecret leur étoit ſi important ; & enfin, ſe ſéparerent, en ſe faiſant mille ſermens d'un amour inviolable.

Phalaris auroit été moins ſenſible, malgré toute ſon ambition à la poſſeſſion d'une Couronne, qu'il le fut à cette entrevûë ; il n'auroit pas voulu ceder ſa Fortune pour l'Empire du monde : ce qui doit bien nous faire connoître que le bonheur de l'homme ne dépend que de ſon imagination, & que l'objet, le plus bas comme le plus élevé le peut fixer lorſque ſes ſens ſe trouvent ſatisfaits : Ce ſont les Maîtres abſolus de l'Ame ; & les

Grands Hommes que l'Histoire nous a tant vantés, ne different de ceux qui se sont ensevelis dans le néant, que parce qu'ils ne s'abandonnoient à toutes les passions, que legerement, & par amusement ; & qu'une seule les maîtrisoit, qui est l'amour propre : il est certain que les Heros, & les Sçavans ne sont parvenus, les uns à ce haut degré de gloire, & les autres à cette grande perfection apparente, qu'en satisfaisant & s'immolant à cette passion dominante.

Les Philosophes qui avoient le plus combattu l'Amour & ses emportemens, paroissent présentement à Phalaris d'une Morale outrée, contraire à la societé, & contre la nature même : Il a déjà sçû accorder & sa raison, & sa passion ; tout ensemble l'autorise à brûler de ce feu violent, & il s'est déja fait un prin-

cipe assuré de croire que l'Amour doit être inséparable du Heros ; son Ame n'est plus occupée que des moyens de plaire à sa chere Cornelie : il commence par ses ajustemens ; & enfin ce n'est plus ce Cynique, qui se frondant lui-même, ne s'appliquoit qu'à censurer les autres ; les plaisirs & les jeux, qui autrefois lui avoient parus indignes de l'homme, lui deviennent familiers : un air de vivacité prend la place de sa gravité, & de son sang froid ; l'Amour ne put mieux se vanger qu'en faisant une pareille metamorphose.

Il ne negligea aucun moment de voir sa Belle ; ils joüissoient de tous les agrémens qu'un commerce de cœur établi par la délicatesse des sentimens, & par une vivacité d'esprit égale, peut faire goûter. Leur étude étoit

d'épurer l'amour, & d'en corriger tout le grossier : Enfin, rien ne manquoit à leur felicité ; tous leurs desirs étoient prévenus ; la Fortune les favorisoit ; l'Amant étoit comblé de gloire ; & la Maîtresse, de beauté & d'agrémens ; ils avoient l'avantage de tromper un mari jaloux & surveillant, qui en effet ne pouvoit reprocher à son Epouse, que d'avoir trop de goût pour le vrai mérite, puisqu'elle ne laissoit pas de s'immoler à son devoir.

Phalaris ne negligeoit point pour cela les affaires publiques ; toute la République étoit charmée, & de sa bonne conduite, & de son experience : elle venoit même d'en recevoir des marques dans la Paix qu'il avoit déja faite avec les Magariens ; Paix plus avantageuse à cet Etat, que la plus brillante Victoire :

Sa valeur avoit porté ces Peuples à implorer sa bonté : leurs Voisins cherchoient à suivre cet exemple ; la Guerre alloit finir, si Cornelie confidente de tous ses secrets, ne lui avoit conseillé de la continuer, lui faisant entendre, que ces mêmes Peuples qui l'avoient élevé aujourd'hui au plus haut rang, parce qu'ils avoient besoin de son bras, demain le regarderoient comme un homme privé & inutile, s'il cessoit de leur être necessaire, & qu'il n'y avoit que la Guerre qui pût maintenir son autorité & satisfaire son ambition.

Ces raisons parurent trop fortes à notre General pour ne pas les préferer au bien commun, en sorte qu'il fit une Harangue peu de tems après en pleine Assemblée, où il prouva avec éloquence aux Levintins, que la Paix qu'ils venoient de faire avec

les Magariens, les mettoit plus en état que jamais de continuer la Guerre avec le Siciliens : Les plus sages ne furent point de cet avis ; mais comme la fausse complaisance avoit entraîné les uns, & l'interêt particulier les autres, il fut résolu de disposer tout pour se mettre en Campagne.

Voilà le moment fatal qui va séparer nos Amans. Que ne se dirent-ils point avant ce funeste départ ? La Belle auroit souhaité posseder toûjours Phalaris, & & cependant elle le vouloit voir voler à la Victoire ; mais l'ambition l'emporta sur tous les deux ; ils renouvellerent leurs promesses ; Cornelie le pria de se ménager, puisque sa vie en dépendoit ; avec ces assûrances & ces témoignages d'une constance éternelle, nôtre Heros partit presque certain du succès de

cette Campagne ; les larmes furent retranchées ; on ne les regardoit plus que comme des marques de foiblesses en usage parmi le commun des femmes.

Laissons notre Heroïne en proïe à ses grandes idées, & conduisons notre Heros à la tête d'une belle Armée disposée à bien faire, & ayant toute confiance en lui. Il occupa d'abord un poste avantageux pour mieux observer le mouvement des ennemis ; & comme il ne cherchoit qu'à se signaler, il en trouva bien-tôt l'occasion, & en auroit même profité, si la dissention ne s'étoit mise parmi ses Troupes pour le rang ; les gens du Païs vouloient faire la tête, & les Etrangers soûtenoient que ce poste leur étoit dû : Toute sa prudence & sa bonté ne furent pas capables d'appaiser les seditieux, il fut obligé de se ser-

vir de ſon autorité ; il eut même recours aux ſupplices, ce qui diminua beaucoup le credit qu'il avoit parmi eux ; ils murmuroient déja de ſa ſeverité ; la douceur ne pouvoit plus rien ſur leurs eſprits ; la violence & la force les revoltoient, ce qui penſa le perdre par leurs frequentes déſertions. Si les ennemis euſſent voulu profiter de ces révolutions, ſa défaite eût été certaine ; mais comme la mortalité s'étoit miſe parmi eux, ils ne ſe trouverent point en état de le faire.

Cependant les Soldats & les Officiers avoient écrit à la République contre Phalaris ; le bon ordre qu'il avoit voulu faire ſucceder au deſordre, fut traité de tyrannie par ces Rebelles : ils oſoient même dire tout haut, que cet Etranger ne s'étoit ſervi d'abord de la cle-

mence & de la douceur, que pour pouvoir dans la suite se rendre maître du Gouvernement ; ces bruits injurieux parvenus jusqu'à lui, l'obligerent encore d'en punir les auteurs, & de faire publier, que, qui dorénavant sortiroit du Camp sans ses ordres, seroit écorché tout vif.

Ce genre de supplice leur parut si affreux, qu'ils conspirerent dèslors contre sa vie ; il se vit réduit à se retrancher jusqu'aux dents pour éviter une affaire, ne se trouvant pas en état de la soûtenir. Le jour pris pour l'assassiner, il en fut heureusement averti par un de ceux même qui avoient été du complot, & qui ayant horreur de cet attentat, vint genereusement le lui découvrir. Il reçut cette nouvelle avec un sang froid digne de lui, & loin de retenir ce Soldat,

il le renvoya avec un présent proportionné à l'action qu'il venoit de faire, en lui disant fierement : que la vie de Phalaris étoit entre les mains des Dieux qui protegeoient la Vertu, & qui punissoient le crime : qu'il étoit certain que ses Conspirateurs ne soûtiendroient pas sa vûë, & qu'il avoit lui seul fait trembler tant de Peuples divers, que des malheureux échappés à sa vangeance n'auroient jamais la témerité de l'aborder : Neanmoins comme il étoit de sa prudence de faire un exemple public de ces scelerats, il redoubla sa garde, avec ordre au premier signal de l'entourer.

Ces traîtres aveuglés par l'esperance du butin, & par le desir de la vangeance, se mirent en devoir d'executer leur indigne projet ; & ce General eut l'assûrance de se présenter à eux.

Sa fierté & sa fermeté les démonta ; mais sa Garde impatiente de se saisir de ces téméraires, les enveloppa & les desarma ; ils ne firent pas la moindre résistance, tant il est vrai que le crime porte en soi tant d'horreur, que les plus déterminés tremblent & pâlissent en s'y abandonnant.

Phalaris fit assembler son Conseil de Guerre, ne voulant pas lui-même être Juge en sa propre Cause. Tous les Officiers d'une commune voix les condamnerent à la mort ; il leur accorda seulement le choix du supplice. On les conduisit à la tête de l'Armée pour être justiciés : Et dans le tems que ces malheureux n'attendoient que le trépas, ce grand Homme, qui naturellement accordoit tout à la vangeance, fit un assez grand effort sur lui pour

leur pardonner, & se contenta de leur dire : vous êtes assez punis par la honte & l'infamie du supplice, & par les remords de votre crime ; que désormais votre valeur ait de plus nobles motifs, puisque je ne voulois vous servir que de pere ; tournez toute votre haine contre vos ennemis en défendant l'honneur de votre Patrie, & montrez-vous par des actions éclatantes, veritables Citoyens ; ne respectez en moi que le caractere, si vous ne voulez pas estimer Phalaris. Ces graces inesperées lui regagnerent la confiance du Soldat, & tous dès ce moment ne demanderent plus qu'à combattre.

Les ennemis instruits de tout ce qui s'étoit passé dans son Camp, avoient enfin résolu de tenter à le forcer dans ses retranchemens ; mais ils y trouverent tant de resistance, &

firent une perte si considerable, qu'ils furent obligés de se retirer.

Phalaris ne jugea pas à propos de les poursuivre, ayant perdu la confiance qu'il avoit auparavant en ses Troupes ; la prudence s'opposa à la valeur, & il crut qu'il seroit plus glorieux pour lui après ce tumulte, de borner là ses conquêtes, que de faire de nouvelles entreprises. Les ennemis dont les projets avoient échoüé, craignant que ce General ne sortît de ses retranchemens, en avoient fait eux-mêmes : en sorte que ces deux Armées ne firent plus que s'escarmoucher, & finirent ainsi cette Campagne.

Cornelie, qui avoit été informée & de la sédition, & de la conspiration, étoit tombée dans de si terribles allarmes, qu'il n'y eut que la seule pré-

ral ne sçauroit trop imposer aux Troupes, & leur faire observer avec trop d'exactitude la Discipline Militaire : Pour le second, jamais homme n'a été moins capable de concussion ; il ne connoissoit point le prix des richesses, & l'usage ne lui en paroissoit agreable, que parce qu'il faut soûtenir son rang, & les répandre liberalement quand il s'agit du service de l'Etat.

Phalaris remarqua bien le changement du Peuple, il chercha dès ce moment les moyens de le prévenir : il consulta sur ce sujet celle qui pouvoit seule l'attacher dans ce Païs ; ce qui les embarrassoit, c'étoit qu'il falloit que Cornelie prît le parti d'abandonner sa Famille & son Epoux, pour suivre le sort d'un homme qu'elle aimoit plus qu'elle-même.

Le devoir & la Vertu étoient bien

bien contraires à ces projets, leur commune délicatesse s'y opposoit ; & neanmoins comment faire pour se séparer si cruellement ? mais le sort qui s'étoit appliqué à tourmenter plus Phalaris qu'un autre, ne se contentoit pas de le troubler dans ses projets d'élevation ; il vouloit encore désunir deux cœurs que l'amour avoit pris plaisir de faire naître l'un pour l'autre.

Après s'être dit tout ce qu'en pareille occasion deux personnes qui s'aiment tendrement peuvent se dire, la prudence & le soin de la réputation l'emporterent, & Phalaris jugea à propos de chercher à se justifier, & d'essuyer plûtôt l'orage prêt à tomber, que de s'exposer à un éloignement plus cruel que la mort.

Les choses en cet état, Pha-

laris fit convoquer l'Assemblée ; & pour que l'on ne prît aucun soupçon de lui, il y alla sans Gardes, ce qui ne lui étoit point encore arrivé : cette confiance désarma les plus revoltés ; & quand ils furent tous assemblés, il leur parla en ces termes :

J'ai appris que les Troupes s'étoient plaintes de ma trop grande exactitude ; je m'étois imaginé, ô Levintins ! qu'un bon General ne pouvoit apporter trop de soin pour contenir le Soldat dans son devoir ; il faut les châtier de leur trop grande licence, & récompenser avec discernement leur valeur : j'ai fait l'un & l'autre, voilà mon crime. Je ne vous dirai point qu'ils ont eu la témerité d'attenter à ma propre vie, ni que l'ayant découvert je leur ai fait grace, cela ne regardant point le bien commun.

Je ne vous ai fait ici assembler que pour vous faire connoître que la seule Vertu a toûjours été le principe de mes actions, & la fin : Vous m'avez retiré de la solitude où j'avois appris à mépriser les Grandeurs & les vains applaudissemens des hommes ; vos empressemens m'en ont arraché : mais comme je n'ai pas encore perdu le souvenir des douceurs que la vie privée entraîne après elle, je vous demande la liberté de rentrer dans mon desert, après vous avoir rendu compte de tout ce que j'ai fait pendant mon Gouvernement ; la simplicité me tiendra lieu de tout ; mon état ne fera point d'envieux ; ma conduite ne rendra point de mécontens, & j'aurai eu du moins la satisfaction d'abandonner sans regret de vains Titres dont les apparences nous séduisent, mais

qui dans le fonds ne ſont qu'une fumée que le moindre vent diſſipe.

Tout le Peuple avoit gardé un profond ſilence ; ils ſe regardoient les uns les autres, ſurpris de la fermeté de ce General : Et enfin, les plus reſpectables d'entr'eux prirent la parole, & dirent : Qu'ils ſçavoient trop bien meſurer la reconnoiſſance aux ſervices qu'on leur avoit rendus, & qu'ils connoiſſoient trop bien & ſon intrepidité, & ſa grandeur d'Ame, pour pouvoir déſapprouver ſa conduite : que s'il leur pouvoit paroître ſuſpect en quelque choſe, ce ne ſeroit que parce que le trouvant digne d'une Couronne, l'ambition lui pourroit bien faire concevoir le deſſein de la poſſeder, & que la liberté leur étoit ſi précieuſe, que leur vie l'étoit bien moins.

Phalaris n'eut point de peine à les rassûrer sur ce point : c'étoit moins l'ardeur de regner qui l'occupoit, que le plaisir de posseder sa chere Cornelie : ainsi, il leur prouva avec éloquence, qu'il se regardoit comme un simple Citoyen, qu'il n'avoit accepté le Gouvernement que pour les maintenir dans cette même liberté qu'il regardoit comme le souverain bien de l'homme.

Ce discours le rétablit mieux que jamais dans l'esprit de ces Peuples ; la démarche qu'il venoit de faire marquoit assez l'empressement qu'il avoit de ménager leur bienveillance ; ce qui produisit deux effets bien differens. L'un, fut que ceux qui sans interêt particulier s'étoient laissés entraîner par la foule, devinrent ses plus fideles partisans ; & l'autre imposa silence aux envieux de son bon-

heur. La ſeule Cornelie profita de ce racommodement ; c'étoit une preuve aſſez forte de la paſſion de ſon Amant, puiſqu'il lui ſacrifioit ſa fierté naturelle & ſon ambition : car il eſt certain que pour tout autre ſujet il ne ſe ſeroit jamais abbaiſſé juſqu'au point de prévenir ſes ennemis.

Mais rien ne paroît impoſſible à ce Souverain de nos cœurs, & ce qui hors de ſon Empire ſembleroit deshonorer, devient un ſujet de gloire lorſqu'il s'agit de le ſervir.

Après ce calme heureux nos Amans ne ſongeoient plus qu'à donner de nouvelles forces à leur paſſion, en l'entretenant par les deſirs & par la connoiſſance qu'ils avoient tous les jours entr'eux d'un nouveau mérite ; mais leur bonheur étoit trop grand, ils ne goûtoient que les douceurs, ſans eſſuyer les peines.

Le Soleil se levoit serain pour eux, tout favorisoit leurs desirs ; les Dieux mêmes dispensateurs de la felicité, ne joüissoient point des mêmes avantages. Mais qu'ils vont payer cher ces doux momens ! une tempête affreuse va succeder à ce grand calme ; & la Fortune qui jadis s'étoit servie de la Femme pour perdre Phalaris, va se servir aujourd'hui de l'Epoux pour les accabler tous deux.

Polinestor jaloux, à la fureur, de Cornelie, commençoit à s'appercevoir que l'indifference de son Epouse ne provenoit que d'un autre engagement ; cependant l'idée qu'il avoit de sa Vertu le rassura pendant quelque tems : mais comme sur la fin sa nouvelle passion l'avoit porté à un tel excès de délicatesse, qu'elle refusoit au devoir & à la raison les droits legitimes & naturels.

Cette maniere de vivre causa de furieux soupçons à notre Argus, il en devint plus surveillant : & enfin, après une longue recherche, il examina sa femme de si près, & posta tant d'espions pour découvrir sa marche, qu'enfin sa jalousie & la pesidie d'un Domestique de Phalaris le conduisirent au rendez-vous.

Phalaris, pour avoir plus de liberté d'entretenir sa belle Cornelie, avoit acheté à deux mille de la Ville un lieu de plaisance, où l'Art & la Nature sembloient par émulation s'être surpassés. Ce fut dans ce lieu champêtre & solitaire où nos deux Amans furent découverts par Polinestor, un Domestique de Phalaris qu'il avoit gagné par présent, le conduisit dans ce séjour où la présence du mari n'étoit nullement nécessaire.

Nos

Nos tranquiles Amans goutoient les plaisirs d'une table délicatement servie, lorsque cet Epoux écumant de rage, entra brusquement un Poignard à la main, & en frappa la malheureuse Cornelie avant que Phalaris eût pû se mettre en état de la défendre : Elle fut si surprise du coup & de la présence de son mari, qu'elle tomba évanoüie, & sans sentiment. L'action de ce furieux anima tellement notre infortuné Amant, que sans penser que c'étoit un mari qui se vangeoit de l'infidelité prétenduë de sa femme, il l'attaqua comme un assassin & son plus cruel ennemi. Ils commencerent entr'eux un combat si sanglant, que Polinestor, quoique transporté de rage & de colere, ne put soutenir les terribles efforts de Phalaris, & reçut deux coups qui lui coûterent la vie.

Cette tragique Scene s'étoit passée dans un lieu si reculé de la maison, qu'aucun Domestique ne s'en apperçut, Phalaris ayant coûtume d'y rester seul.

Ce fut un cruel spectacle pour lui que de voir le mari mort & l'Epouse expirante. Son premier soin fut de songer à lui racheter la vie, il negligea celui de cacher cet horrible attentat, il appella à son secours, & imposant le secret à ses domestiques, il fit transporter Cornelie dans un autre lieu. Le combat qu'il venoit d'avoir avec l'Epoux de cette infortunée lui avoit causé plus d'allarmes que sa blessure; mais elle n'avoit point encore senti toute la violence de son mal: l'image affreux de tout ce qui venoit de se passer se presenta à ses yeux, l'horreur qu'elle en conçut lui causa un transport si violent, qu'elle perdit enco-

re outre connoissance. Notre Amant désespéré se tourmentoit pour la soulager ; il promettoit aux Chirurgiens tout ce qu'il possedoit, s'ils pouvoient lui conserver la vie. Jamais trouble n'a été plus grand.

Avant ce dernier accident, Cornelie avoit été si agitée, qu'elle ne l'avoit point reconnu : il consultoit à chaque instant les Medecins ; il observoit leur visage ; tout le faisoit pâlir : Enfin, il auroit succombé à ces mortelles inquiétudes, si un de ces Chirurgiens ayant fait respirer à notre Belle mourante je ne sçai qu'elle essence, elle n'étoit revenuë de sa letargie. Phalaris l'embrassa tout transporté de joye : Le premier objet qui se présenta à elle, au retour de cet évanoüissement fut ce malheureux Amant, elle poussa un profond soupir ; & le regardant

languiſſamment, elle lui fit ſigne de faire retirer tout le monde Il donna cet ordre, après s'être bien informé de l'état de la playe ; & lorſque les Chirurgiens l'eurent aſſuré qu'elle n'étoit point dangereuſe, mais qu'il lui falloit du repos : il rentra, & ſe jettant aux genoux de ſa Maîtreſſe, il les arroſa de ſes larmes ; elle le fit relever, & comme ſi elle ſortoit d'un profond ſommeil, elle lui demanda ce qu'étoit devenu ſon perfide Epoux : comme il balançoit à lui répondre ; c'en eſt donc fait, lui dit-elle, il eſt mort ; & il faut, cruel, que ce ſoit par vos mains ; il voulut lui cacher, mais en vain ; l'incertitude où il l'auroit miſe étoit trop dangereuſe dans l'état où elle étoit ; il fallut lui avoüer, que n'ayant pu ſoûtenir l'action de ce Barbare, l'amour l'avoit emporté ſur la pru-

dence & la raiſon ; que d'ailleurs ce furieux l'avoit contraint de ſe défendre, que le ſort des Armes en avoit décidé. Ha ! s'écria-t-elle, les yeux baignés de pleurs, il eſt donc mort ? malheureuſe que je ſuis ; faut-il que je trouve ſon aſſaſſin dans mon Amant ? Ha ! funeſte penſée ; puis-je ſurvivre à cette diſgrace ? Pourquoi la cruelle mort n'eſt-elle point venuë à mon ſecours ? ou pourquoi trop malheureux Amant ne m'arrachez-vous pas une vie, qui ne me peut être qu'odieuſe ? Ces funeſtes penſées lui penſerent coûter la vie : Phalaris lui dit tout ce qu'il crut de plus capable & de ſe juſtifier, & de la conſoler ; mais rien ne la put gagner. Non, s'écria-t-elle hors d'elle-même, tendreſſe, & vous funeſte Amour, vous ne l'emporterez point ſur le devoir ! Oüi, je vous

regarde dès ce moment, Phalaris, comme mon plus cruel ennemi ; je plains votre sort & le mien ; mais il y va de ma gloire, il faut que je vange la mort de mon mari ; vous en êtes l'assassin, & je me croirois indigne de vous, si j'avois la foiblesse de vous pardonner ce meurtre.

Il est vrai que si je ne consultois que mes sens, sa barbarie me consoleroit de sa perte ; mais la vangeance est une bassesse ; l'Honneur veut que j'immole mon Amant à ses Mânes, j'en mourrai ; mais du moins ma mort sera le triomphe de ma Vertu.

Phalaris ne voulut point se défendre davantage, il lui laissa le tems de donner un libre cours à sa douleur ; il admiroit l'élevation & la grandeur d'Ame de cette femme Illustre : Ces sentimens ne faisoient qu'augmen-

ter sa passion ; il étoit plus occupé du rétablissement de sa santé, qu'il n'étoit allarmé de ses grands projets ; il attendoit tout du tems & de sa tendresse. Comme il faisoit ces réflexions, un doux sommeil succeda au trouble mortel de Cornelie ; notre Amant en fut charmé ; il eut le loisir de s'abandonner aux plus tristes pensées ; il comprit d'abord que sa perte étoit certaine, & qu'un secret confié à des Domestiques, ne pouvoit être long-tems caché : d'un autre côté la blessure de sa Maîtresse l'inquiétoit ; ses ressentimens le troubloient ; tout étoit à craindre pour lui ; sa mort devoit causer la sienne ; son indifference, ou son inimitié auroient produit le même effet : il devoit tout apprehender du Peuple. Ce combat étant connu, il perdoit sa réputation ; il

étoit exposé à souffrir la mort la plus ignominieuse : Mais helas ! quel parti prendre ? ce n'estpoint le trépas qui lui fait horreur ; sa situation le lui fait regarder comme un terme heureux ; la honte & l'ignominie du supplice, la perte de sa gloire & de sa chere Cornelie le saisissent d'effroi ; sa premiere Vertu se réveille ; elle lui fait sentir toute sa foiblesse, & il a besoin dans ces funestes momens de son secours pour se dérober au désespoir : Mille funestes desseins s'emparent de son Ame, la vie lui paroît un supplice ; & enfin, tous ces fâcheux projets ne s'évanoüissent qu'au réveil de l'objet de tous ses malheurs. Il oublie tout dèslors pour ne s'appliquer qu'à la soulager, & à lui rassurer l'esprit ; le repos dont elle vient de joüir, ne la va que rendre plus vive sur ses malheurs ; la présence

de Phalaris la gêne ; elle essuye un si rude combat entre l'Amour & la Gloire, que toute sa constance n'y peut suffire ; elle sent bien que quelques efforts qu'elle fasse, elle ne peut le haïr, un silence affreux est le seul parti qu'elle puisse prendre.

Phalaris croyant entrevoir plus de calme, se jette encore à ses pieds, & la regardant d'un air tendre, il lui dit : qu'il est vrai qu'il est criminel, mais que l'Amour a fait son crime : que neanmoins il est prêt de l'expier ; qu'elle dispose du supplice ; que son sang ne demande qu'à se répandre, & qu'il est de sa gloire de le verser ; trop heureux en expirant de recevoir le coup de sa propre main.

Poursui, cruel, lui dit-elle en l'interrompant ; ne te contente pas d'avoir poignardé le mari, perce encore de mille

TAYLOR INST. OXFORD

coups la femme, Barbare que tu es, qu'oses-tu me proposer? Non, non, ma main est trop foible pour me vanger, une autre plus puissante doit te porter les coups. Mais que dis-je, malheureuse, dois-je m'armer contre d'autre que moi-même! ne suis-je pas seule la cause funeste de cette sanglante Tragedie? Hé bien, mon cher Phalaris, si tu m'aimes encore, laisse-moi mourir, laisse-moi ensevelir dans le tombeau toute ma honte & toute ma douleur; fui de ces lieux cruels, va chercher une contrée moins funeste, & ressouviens-toi de l'infortunée Cornelie.

Ses larmes, & les differens mouvemens que sa disgrace lui avoit fait sentir, rouvrirent sa playe; Phalaris fit appeller les Chirurgiens, qui, d'abord qu'ils eurent levé le premier appareil,

la trouverent en si mauvais état, jointe à une grosse fiévre qui lui survint, qu'ils commencerent à désesperer de sa vie : En effet, peu après elle expira entre les bras de son malheureux Amant.

Je n'entreprendrai point de peindre ici les transports furieux, & le désespoir de Phalaris ; il suffit de dire, que cette perte lui fut si sensible, qu'elle le rendit immobile & hors d'état de se livrer à toute sa rage : Car il est certain que l'excès de douleur nous rend insensible, & que l'ame trop penetrée, ne fait plus aucune fonction humaine. Ce fut dans ce tems que le plus fidele des Domestiques de Phalaris, qu'il avoit envoyé à la Ville pour sçavoir ce qui se disoit de l'absence de Polinestor & de Cornelie, vint lui rapporter avec empressement que tout étoit découvert, qu'il se sauvât,

& qu'on le cherchoit ; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; qu'un de ses gens l'avoit trahi, dans l'esperance d'une récompense ; que le Peuple étoit en rumeur ; qu'ils crioient vangeance, & que s'il ne prenoit tout à l'instant son parti, il ne pourroit échapper à leur fureur. Il écouta tout cela sans émotion ; & si le zele de ce Valet avoit été moins grand, il se seroit abandonné à la rage de ses ennemis : Mais Epicarme (c'est le nom de ce zelé Domestique,) après s'être chargé de tout ce qu'il trouva de plus précieux, obligea son Maître de se déguiser, & de sortir par une porte de derriere : Ils virent en sortant une troupe qui venoit entourer la Maison ; ce qui leur fit redoubler le pas.

Comme aucuns des autres Domestiques ne sçavoient cette fui-

te, il leur fut aisé de se sauver.

Ces furieux assemblés autour de cette Maison en enfoncerent les portes, & croyans y trouver Phalaris, le chercherent par tout, mais en vain, il étoit déja bien loin. Ils entrerent dans l'Appartement où étoit Cornelie; les Chirurgiens y étoient encore appliqués à faire l'ouverture de son corps (c'étoit une subtilité d'Epicarme;) il leur avoit dit pour les amuser, que son Maître leur ordonnoit de faire cette operation, parce qu'il vouloit sçavoir si sans l'accident qui lui étoit arrivé elle auroit pu vivre long-tems.

Parmi ce grand nombre de Soldats il y avoit des parens de Polinestor qui furent bien surpris de ce spectacle; ils s'écrierent que Phalaris avoit aussi assassiné la femme, & vomirent cent imprécations contre lui; ils cher-

cherent inutilement le corps de Polineſtor, on l'avoit enterré dans un coin du Jardin; & plus déſeſperés de ce que Phalaris leur étoit échappé, ils ſe mirent en campagne pour le ſuivre; mais il étoit déja hors de danger, car ils avoient fait tant de chemin, qu'ils arriverent à la ſeconde journée chez les Gamarins Peuples Barbares; c'étoit une ſûre retraite pour eux: Ainſi, Phalaris réſolut d'y ſéjourner pour pouvoir ſe repoſer, & réflechir plus à loiſir ſur ſa ſituation.

Ceux qui s'étoient mis en marche pour le chercher, s'en retournerent ne le trouvant point. Les Levintins furent partagés ſur ce ſujet: Les ſages outrés & ſeveres, condamnerent hautement cette action: les autres dont la vertu étoit plus humaine, & qui connoiſſoient mieux

le cœur de l'homme, plaignirent le sort de Phalaris, désapprouverent l'imprudence de Polinestor, & la foiblesse de Cornelie.

Pour Phalaris, il étoit inconsolable ; il se reprochoit la mort de cette belle infortunée ; les révolutions de sa fortune démontoient tous ses raisonnemens ; il tomboit d'une résolution dans une autre, toûjours incertain sur le parti qu'il avoit à prendre : tantôt il formoit le dessein de se retirer dans la solitude la plus affreuse ; tantôt il vouloit se livrer aux Levintins : Enfin, après avoir long-tems combattu, son ambition prit le dessus ; il s'arma de toute sa raison ; il s'étudia à éloigner des souvenirs fâcheux, & le tems acheva ce que la constance & la fermeté avoient commencé.

Ces differens évenemens n'étoient qu'un prélude de ce qui

devoit lui arriver. C'eſt la plus foible des paſſions qu'il a à combattre pendant ſa jeuneſſe ; une bien plus forte va ſucceder, qui le maîtriſera à un tel point, qu'il ne ſera déſormais plus capable d'aucune autre impreſſion.

L'ardeur de regner va faire toute ſon occupation, il ne s'appliquera plus qu'à chercher les moyens d'y parvenir : l'éclat du Trône l'a ébloüi ; il n'en voit que le brillant ; il n'en connoît point le fardeau & les amertumes ; rien ne lui paroît ſi beau que de s'élever ; tout lui ſemble legitime, lorſqu'il s'agit de commander, & il s'imagine que le Sceptre & le Diadême ſont la vraye felicité de l'homme ; penetré de ces idées ambitieuſes, il reprend ſa vivacité, & ſe promet tout de ſa temerité ; il ſe vante même déja de fixer la fortune, & croit que la ſeule conſ-

tance

tance & une loüable audace suffisent, qu'il est honteux à l'homme de se laisser accabler, & qu'il est de sa grandeur d'être plus ferme dans l'adversité, que dans l'état heureux: que cette même Fortune si changeante & si legere ne nous doit pas étonner par ses revers, qu'il est un tems où elle ne peut pas nous refuser ses faveurs; mais qu'il est vrai que c'est à l'homme à bien ménager ces heureux instans; & lorsqu'il a saisi le moment favorable, c'est à lui-même après à se faire un bonheur à l'épreuve de l'inconstance.

Ces grands sentimens le devoient conduire loin; mais le tems n'en étoit pas encore venu; le chemin qui le devoit mener au Souverain Pouvoir, n'étoit pas encore ouvert. La seule route par où il y pouvoit aller, lui va encore coûter des peines & des traverses; & l'Amour las de

le perſecuter, va l'accabler de ſes faveurs.

Timocrate commandoit pour lors en Agrigente, & ayant répudié Erithie (c'eſt le nom d'une Atheniene qu'il avoit épouſée à cauſe de ſa grande beauté,) elle ſe retira de déſeſpoir chez les Magarins pour tâcher de les ſoulever contre lui, & pour ſe vanger de ſa perfidie; car rien n'eſt plus ſenſible à une femme qui ſe croit accomplie, que le mépris; de Princeſſe qu'elle étoit avant ce changement, elle ſe trouve ſeule abandonnée, ſans rang & ſans appui, parmi des Barbares. Elle apprit qu'il y avoit un Etranger parmi eux, dont la conduite & le genre de vie lui firent croire qu'il avoit peut-être auſſi choiſi cette retraite pour y enſevelir ſes diſgraces; une curioſité naturelle, & l'eſperance de trouver de la

consolation lui firent chercher à connoître Phalaris : un bois fort épais lui en fournit bien-tôt l'occasion ; il s'y enfonçoit souvent pour s'entretenir de ses projets de grandeur, & ce fut dans un des sentiers le plus reculé qu'il apperçut cette Belle desolée : un air négligé & convenable à sa situation, faisoit toute sa parure, elle n'en étoit que plus belle : Mais quoiqu'il fût surpris de cette avanture, son ambition le possedoit tellement, que sans s'émouvoir, loin de l'éviter, il alla à sa rencontre ; il n'apprehenda plus que ce ne fût encore quelque Enchantereſſe qui vînt traverser ses desseins : il ne sentit pas la moindre émotion à sa vûë, la politesse seule & la galanterie la lui firent aborder : elle répondit à ses civilités ; & prenant la premiere la parole, elle lui dit : que sans dou-

te il avoit lieu d'être ſurpris de voir dans un lieu habité ſeulement par les animaux les plus ſauvages, une femme ſeule & déſolée ; qu'elle n'étoit pas moins étonnée d'y rencontrer un homme dont le port & la mine marquoient la haute naiſſance : que neanmoins elle s'eſtimoit moins malheureuſe, puiſqu'elle pourroit peut-être trouver en lui un Protecteur contre ſes ennemis : Enſuite elle lui conta toute ſon Avanture. Phalaris l'écoutoit avec attention ; & faiſant réflexion ſur ſa deſtinée, il n'en pouvoit trop admirer la bizarerie.

Il promit à la belle Erithie de lui donner ſecours en tout ce qui dépendroit de lui : Ils ſe ſéparerent, de crainte d'être ſurpris dans ce lieu écarté, avec promeſſe de ſe conſoler mutuellement.

Lorſqu'il fut de retour chez lui, il conta ce qui venoit de lui

arriver à Epicarme, & lui dit, qu'il étoit bien content de lui-même, que tous les charmes de cette inconnuë ne l'avoient point touché, qu'il ſentoit bien que ſon cœur mépriſoit ces foibles impreſſions; mais que cette belle fugitive pourroit ſervir à ſon ambition, & qu'il méditoit un deſſein dont le ſuccès le combleroit de gloire.

Epicarme le conjura de fuir cette pernicieuſe & dangereuſe occaſion; qu'il ne connoiſſoit que trop par ſa propre experience combien l'Amour lui avoit été funeſte, qu'il n'étoit point encore aſſez ſur de lui-même, pour riſquer un ſi grand danger; & qu'enfin la fuite étoit le ſeul parti qu'il eût à ſuivre.

Phalaris, après avoir réflechi ſur ce nouvel incident, ne douta plus que ce qui avoit penſé cauſer ſa perte, n'allât contri-

buer à son élevation ; tout flattoit son ambition, & cette Princesse abandonnée lui ouvroit un chemin qui le pouvoit conduire au Trône ; il souhaitoit avec empressement de la revoir ; & dès qu'il crut le povoir faire avec bienséance, il envoya Epicarme qui s'étoit rendu à ses raisons, pour sçavoir s'il pouvoit avoir l'honneur de l'entretenir : elle fut charmée de l'attention de ce Cavalier, & assûra Epicarme qu'elle l'attendoit, & qu'elle étoit très-sensible à ses civilités : Elle voulut l'interroger sur le nom, sur le rang de son Maître, & sur le sujet qui lui avoit fait choisir cette retraite ; mais le discret Epicarme répondit modestement, que c'étoit à son Maître à satisfaire sa curiosité, que pour lui il n'avoit d'autres soins que de bien remplir son devoir, ensuite il se retira

La belle Erithie se promit beaucoup de l'empressement de Phalaris; elle accusoit moins les Dieux d'injustice, puisqu'ayant souffert impunément la perfidie de Timocrate, ils lui faisoient rencontrer dans cet inconnu un Protecteur & un appui : Comme ces differentes pensées l'agitoient, Phalaris entra : après les premieres civilités, elle lui reprocha poliment sa discretion, en lui faisant connoître qu'elle n'avoit eu aucune reserve pour lui, qu'elle lui avoit confié les secrets les plus cachés de son cœur, & qu'elle se croyoit en droit après tant de sincerité, d'exiger de lui une pareille confidence.

Phalaris lui répondit, que les Actions de sa vie avoient eu si peu d'éclat, & qu'il avoit été exposé à de si étranges revers, qu'il la conjuroit de lui épargner un récit qui lui rappelle-

roit des disgraces qu'il cherchoit à oublier : qu'au reste, ce qu'il sçavoit de sa destinée, c'est que la Fortune peut-être se lasseroit de le persecuter, qu'il étoit d'un rang & d'un nom à tout esperer, qu'il avoit assez d'ambition pour tout entreprendre, & qu'une passion violente & tyrannique l'avoit conduit en ces deserts ; mais qu'il esperoit que cette même passion pourroit l'en arracher.

Erithie ne lui en demanda pas davantage ; c'en étoit assez pour executer les projets qu'elle avoit formés ; elle ne songea plus qu'aux moyens de les faire réüssir ; il falloit se déclarer & prévenir Phalaris, qu'elle ne connoissoit point : sa fierté & la bienseance la retenoient ; mais la vangeance & l'ambition plus fortes, surmonterent tout ; l'offense venoit d'être faite ; l'offen-

seur

feur étoit puissant ; l'inconstance avoit fait son crime, & par conséquent l'Amour vouloit être vangé ; & comme les passions sont beaucoup plus vives dans les femmes que dans les hommes, les momens que la belle Erithie perdoit en plaintes, étoient des momens qu'elle déroboit à sa jalousie & à la vangeance, il falloit perir ou détruire sa Rivale, & le seul moyen digne d'elle, étoit de susciter à son perfide un Rival capable du moins de balancer sa gloire & sa réputation. Elle avoit assez fait connoître à Phalaris que c'étoit lui qu'elle choisissoit, & ce choix flattoit trop son ambition pour qu'il ne lui fît pas paroître par ses sentimens qu'il en étoit digne ; l'entreprise étoit hardie & difficile ; l'ambition avoit produit le projet, mais il falloit des Troupes pour l'execution. C'est une Prin-

cesse abandonnée, & un General disgracié qui forment ces vastes desseins : mais que ne peuvent point l'ardeur de s'élever, & la fureur de se vanger ? & lorsque l'Amour veut se mettre de la partie, ne peut-il pas seul fournir les moyens de tout entreprendre ?

La charmante Erithie avoit trouvé dans Phalaris une si grande simpatie d'humeur, & tant d'égalité dans ses sentimens, qu'elle resolut de se l'assûrer, tant pour ne point donner lieu à des bruits qui auroient pû flétrir sa réputation, & quî par consequent auroient autorisé le changement de Timocrate, que pour l'animer à la mieux défendre, & oublier entierement son infidele. D'ailleurs, tout parloit en sa faveur, sa bonne mine, son rang, & ses grands sentimens avoient inspiré à Erithie une

estime particuliere pour lui.

Phalaris trouvoit en cette Princesse une Couronne à acquerir, & assez de charmes pour remplir son cœur : il parut fort reconnoissant des bontés qu'elle avoit pour lui, quoique sa délicatesse fût un peu offensée de se voir réduit à profiter, & de la disgrace d'Erithie, & de l'inconstance de Timocrate. Il sentoit bien qu'il ne devoit qu'à la vangeance & au désespoir, le bonheur qui lui étoit préparé ; mais la possession d'un Sceptre doit s'acheter à quelque prix que ce soit : d'ailleurs, ce n'étoit que par les Armes qu'il prétendoit y parvenir ; il avoit des droits legitimes pour entreprendre cette Guerre : car Erithie lui ayant fait entendre ses volontés, ils avoient pris jour entr'eux pour l'accomplissement.

Phalaris dont l'Ame étoit

grande, & que le penchant naturel entraînoit vers l'Amour, ne voulut plus regarder Erithie comme une Princesse dont le rang & les prétentions pouvoient toucher le cœur le plus ambitieux ; il l'envisage dès lors comme une simple Grecque, mais en même-tems comme la plus accomplie de son siecle. En effet, Venus même, que la Fable nous donne pour la Déesse de la Beauté, n'a jamais été plus belle ; une douceur engageante jointe à un esprit vif & un discernement juste, étoient ses moindres qualités.

L'ambition va faire place à l'Amour ; Phalaris voudroit mériter par lui-même un retour sincere ; il met toute sa gloire à vanger Erithie ; mais il voudroit qu'elle ne regardât plus Timocrate que comme un inconstant, & que ce fut comme

un usurpateur ; il n'eut point de peine à lui inspirer ces sentimens de délicatesse : l'estime s'étoit tellement fortifiée dans son cœur, & son perfide l'avoit si cruellement outragée, qu'elle travailla à s'attacher sincerement à Phalaris ; si elle ne trouvoit pas en lui une Couronne, sa Vertu le rendoit digne de la porter, en lui en ouvrant le chemin ; la reconnoissance l'assûroit plus de sa fidelité, que ses charmes.

Elle voulut joindre le devoir à la parfaite estime, afin de ne jamais rompre de si beaux nœuds.

Lorsque l'Amour eut exigé d'eux tous ses droits, & que le flambeau de l'hymen eut allumé leurs chastes feux, il fallut penser à contenter l'ambition.

Les seuls Gamariens pouvoient leur prêter secours : mais ces Peuples qui ne faisoient pour

lors la Guerre qu'aux Animaux, jòüissoient de la tranquillité d'une Paix qu'ils avoient achetée bien cher.

Phalaris neanmoins alla visiter les Principaux, & leur insinua que les Agrigentins faisoient bien paroître qu'ils les méprisoient; puisque, contre les Loix, ils avoient usurpé des Terres qui leurs appartenoient; il leur fit valoir ensuite l'importance de se faire craindre de ses Voisins; il n'oublia pas à leur exagerer l'ambition de Timocrate, qu'ils avoient tout à craindre de lui & de ses Peuples, & que l'occasion étoit belle de le prévenir; que d'ailleurs la Princesse Erithie qu'il venoit de répudier, leur demandoit secours, qu'il y alloit de leur interêt de ne la pas abandonner, & qu'il les assisteroit de ses conseils & de son bras.

Il eut beaucoup de peine à les

persuader ; la crainte de trop risquer, & la molesse les empêchoit de rien entreprendre ; & il est même certain qu'ils n'auroient pas pris les Armes, si dans ce tems les Himeriens ne leur avoient déclaré la Guerre ; ils furent contraints d'armer : mais Phalaris qui s'étoit offensé du peu d'envie qu'ils avoient paru avoir de lever des Troupes pour secourir Erithie, s'étoit retiré & ne paroissoit plus parmi eux ; c'étoit un trait de sa politique : Il sçavoit bien que ces Peuples dans leur situation présente, lui proposeroient le Commandement, leur Chef étant accablé de vieillesse & hors d'état de commander : mais comme il avoit son but, il vouloit mépriser ce rang ; le Commandement lui fut bien-tôt présenté, il affecta d'abord de ne vouloir pas l'accepter, ne connois-

ſant point, diſoit-il, ni les mœurs, ni la maniere de combattre de ces Peuples : Neanmoins après de fortes inſtances, il ſe mit à leur tête. Avant de ſe mettre en Campagne il exerça les Troupes, & leur apprit de nouvelles manœuvres ; ſa douceur & ſa bonté lui attirerent leur amitié ; il retrancha leur maniere de combattre : & comme il étoit en uſage parmi eux de ſe poſter par pelotons, il les rangea en lignes ; il leur fit connoître auſſi combien il étoit avantageux d'attaquer les premiers, & que c'étoit le plus ſûr moyen d'intimider les ennemis & d'encourager les Troupes.

En effet, le Soldat eſt preſque certain de la Victoire, lorſqu'il peut prévenir ſon ennemi : Ces nouveautés furent fort bien reçûës de ces Barbares, qui accoûtumés à une diſcipline groſ-

ſiere, étoient ſouvent battus plûtôt faute d'une bonne diſpoſition, que par manque de valeur.

Phalaris ne voulut point faire la Revûë generale de ſon Armée qu'en préſence d'Erithie, qu'il avoit déja aſſûrée qu'il periroit plûtôt lui & toutes ſes Troupes, qu'elle ne fût pas vangée ; qu'elle ſeule ſçavoit ſes projets ; que ces Peuples ne ſçauroient à préſent empêcher les irruptions des Himeriens en leur Païs ; mais que la défaite de ces derniers le mettroit en état d'executer leurs grands deſſeins.

Ce diſcours la combla de joïe ; le ſort paroiſſoit déja leur être favorable ; elle lui dit, qu'elle croyoit qu'il étoit à propos de cacher leur hymen juſqu'à ſon retour, ce qu'il approuva, en l'aſſûrant qu'il ne vouloit le publier qu'en lui rendant ſa Couronne : ils ſe firent pluſieurs au-

tres assûrances d'amitié, & Phalaris alla joindre l'Armée : la belle Erithie fut présente à la Revûë ; elle se promit beaucoup & de la valeur des Troupes, & de la prudence du General ; tout alloit combattre pour elle, l'Amour & la gloire escortoient Phalaris.

Laissons-le donc marcher aux ennemis avec cette puissante escorte, & ramenons la charmante Erithie dans sa solitude. Le présent flattoit tous ses desirs, mais l'avenir étoit douteux ; l'incertitude est cruelle lorsqu'il s'agit ou de monter au plus haut degré de gloire, ou de tomber dans l'abysme le plus affreux : la Victoire lui rendoit une Couronne que l'inconstance lui avoit ravie, & la défaite de Phalaris la réduisoit dans la plus cruelle disgrace : Abandonnons cette Princesse à ses differens mouve-

mens, & ne perdons point de vûë notre General, qui aprés trois jours de marche se vit en présence des ennemis : Il rangea d'abord son Armée en Bataille, & alla reconnoître lui-même le Camp & la situation ; & après avoir invoqué les Dieux qu'ils adoroient, il harangua ses Soldats en ces termes : O vous, Gamariens, que le soin de votre propre liberté & de votre gloire amenent ici, secondez la noble ardeur qui m'anime ; la Victoire s'offre à nous ; les Dieux sont de notre parti ; ils autorisent cette Guerre ; la cause en est trop juste pour qu'ils nous abandonnent ; il est beau d'être la terreur de ses Voisins & de leur imposer des Loix, & on ne sçauroit trop loin pousser la gloire ; si la Justice & les Loix humaines défendent de s'agrandir sur les débris de ses ennemis,

l'honneur de la Patrie & la veritable valeur ordonnent d'augmenter sa réputation, & de s'élever; l'occasion s'en présente, c'est à nous d'en profiter & de montrer qui nous sommes.

Ce discours éloquent anima tellement ses Troupes, que l'on n'entendoit plus dans le Camp que le mot de, combattons. Phalaris en habile General profita de cette chaleur; il fit donner le signal du Combat; il ne fut pas plûtôt donné, que ses Troupes chargerent les ennemis avec tant de fureur, qu'ils les enfoncerent & les culbuterent; ils ne pûrent soûtenir ce premier mouvement, & se retirerent en désordre derriere un bois qui les favorisoit, & qui leur donna le tems de se rallier.

Phalaris fit battre la retraite, ne voulant rien hazarder; il eut peine à moderer l'ardeur des

Soldats qui vouloient percer le bois ; mais ce coup étoit trop témeraire.

Notre General fit faire alte à ses Troupes pour leur donner le tems de se reposer, & envoya un détachement pour s'emparer des équipages que les Himeriens avoient abandonnés, & il alla lui-même observer le bois & la manœuvre des ennemis ; il reconnut qu'ils faisoient un grand abbatis d'arbres pour se retrancher : s'il n'avoit écouté que sa valeur, il auroit été les forcer ; mais c'étoit sacrifier ses Soldats ; il resolut avec prudence de faire une fausse marche, pour les attirer ; il laissa reposer le reste du jour son Armée ; & afin que ce faux mouvement ne ralentît point l'ardeur de ses Troupes, il leur dit : Enfans, la Victoire est à nous ; elle auroit pû être plus grande,

ſi nous avions voulu forcer les ennemis dans leurs retranchemens ; mais mon deſſein eſt de devoir le gain de cette grande Bataille à votre intrepidité, & non à l'effuſion de votre ſang ; il eſt trop beau pour le répandre ; votre valeur m'eſt à préſent connuë : j'ai donc réſolu pour nous aſſûrer d'une entiere Victoire, de me ſervir d'une ruſe de Guerre, nous allons feindre de nous en retourner, & il faut même que notre retraite paroiſſe un peu précipitée, pour mieux attirer les ennemis ; & lorſqu'ils ſeront ſortis de leurs retranchemens, & qu'ils en ſeront aſſez éloignés pour que nous les puiſſions joindre avant qu'ils ſoient à portée de s'y rejetter ; nous ferons volte face, & nous les chargerons comme nous avons fait.

Ce projet eut un applaudiſſe-

ment general, & il fut en même-tems executé : Les ennemis d'abord crûrent que c'étoit une feinte ; mais ayant sçû par leurs Espions, que l'Armée ennemie s'éloignoit, & qu'elle marchoit même avec précipitation, ils resolurent de la suivre, & de tâcher de réparer la perte qu'ils venoient de faire, ils presserent leur marche pour joindre Phalaris, & pour pouvoir charger son Arriere-garde : mais d'abord que ce rusé General connut qu'il étoit tems de découvrir son artifice, il fit faire tout d'un coup volte face à son Armée, & sans lui donner le tems de la réflexion, il la mena à la charge : Les ennemis furent si surpris de ce mouvement, qu'ils voulurent se retirer ; mais ils étoient trop avancés pour reculer, ainsi leur seul parti fut de se défendre : le Combat d'abord fut fort opi-

niâtré ; les Himeriens se battirent en désesperés ; mais leur premiere défaite n'avoit pas laissé de jetter la terreur parmi eux ; & les Gamariens en firent un tel carnage, que ne pouvant plus soûtenir leurs efforts & leur ardeur, ils se débanderent & s'enfuirent avec tant de désordre, que leur défaite fut entiere. Phalaris reçut deux blessures en cette action, s'étant exposé par tout, dont l'une ne laissoit pas d'être dangereuse par la grande quantité de sang qu'il perdit, n'ayant pas voulu se retirer qu'il ne fût certain du gain de la Bataille.

Après la déroute des ennemis il ne voulut point les poursuivre, plus à cause de la fatigue de ses Troupes, qu'à cause de sa blessure : car pour ne point intimider ses Soldats, il se fit pancer à la tête du Camp, & leur

leur donna des loüanges ſur l'action qui venoit de ſe faire, avec autant de fermeté, que s'il avoit été en pleine ſanté; il donna ſes ordres à l'ordinaire pour que le butin fût partagé également; & ſur tout il pria les Officiers de faire obſerver le même ordre dans le Camp, leur diſant, que la Victoire devoit augmenter l'attention des Soldats pour remplir leurs devoirs, & que c'étoit par une plus grande exactitude qu'ils devoient ſe montrer dignes de ſes faveurs, & que la grande diſcipline rendoit une Armée plus formidable, que la quantité de Troupes; il commanda auſſi que l'on fît des Sacrifices aux Dieux pour les remercier de cet heureux ſuccès: enſuite il écrivit à Erithie le détail de cette grande Action; il lui dépêcha un Exprès pour la tirer d'inquietude: Voici

les termes de ſa Lettre.

Les Dieux, mon Erithie, ont ſecondé la juſtice de nos Armes; ils viennent de nous faire remporter une Victoire complette: Les Gamariens ont fait paroître en cette Action tant d'intrepidité & de valeur, qu'avec de pareilles Troupes un General peut s'aſſûrer de la Conquête de l'Univers; & ce qui doit les immortaliſer, c'eſt que leurs ennemis ſe ſont défendus avec tant de vigueur, qu'ils ne doivent qu'à leur fermeté le gain de cette Bataille: Pour moi, je ne ſçaurois vous exprimer la joye que j'aurai de pouvoir vous faire connoître que Phalaris ſçait du moins diſputer une Couronne, s'il n'eſt pas digne de la porter. Adieu; les ordres que j'ai à donner m'empêchent de vous en écrire davantage; n'oubliez pas que la Gloire & l'Amour me

guident, & que pour contenter ces deux passions, il ne faut pas moins que la Victoire ; il ordonna de cacher à Erithie ses blessures, de crainte de l'allarmer : Mais elle s'interessoit trop à sa destinée pour n'avoir pas commis des personnes pour l'informer de tout ce qui se passeroit ; la blessure de Phalaris avoit fait trop de bruit pour qu'elle fût ignorée de celle qui y prenoit le plus de part ; elle en fut si allarmée, qu'elle partit dès l'instant pour le joindre.

Phalaris ne fut pas peu surpris de la voir ; un si tendre empressement marquoit assez la bonté de son cœur ; mais comme ses blessures étoient en fort mauvais état, il craignoit que cela ne lui causât trop d'inquietudes.

Le premier soin d'Erithie fut de s'informer des Chirurgiens,

si ses blessures n'étoient point dangereuses ; ils lui cacherent la verité, & la prierent seulement d'obtenir de lui qu'il permît qu'on le transportât dans la plus prochaine Ville, parce que ce n'étoit que par là qu'il pouvoit se rétablir.

Erithie eut bien de la peine à faire consentir Phalaris à quitter le Camp ; il connoissoit bien qu'il y étoit necessaire, parce que son dessein étoit de marcher jusqu'aux portes d'Himere où les ennemis s'étoient retirés : mais les Himeriens voulant prévenir l'orage qui les alloit accabler, envoyerent dans ce tems des Députés à Phalaris pour demander la Paix.

Il les reçut en Vainqueur, & leur dit, qu'ils sçauroient sa résolution aux portes de leur Ville.

Une réponse si fiere les éton-

na ; ils avoient ordre de tout accorder pour l'obtenir : Ainſi, ils lui firent des propoſitions très-avantageuſes. La Paix étoit contraire à ſes projets, & donnoit des bornes à ſon ambition ; neanmoins il n'étoit pas le maître abſolu pour refuſer des conditions ſi favorables & ſi honorables pour les Gamariens ; il falloit aſſembler un Conſeil general pour en décider, ce qu'il fit.

Il ſe plaignit fort de ſa deſtinée à Erithie. Quoi ! diſoit-il, la Victoire, qui ordinairement ouvre le chemin qui mene au Trône, m'en ferme l'entrée ; je n'entreprens de faire la Guerre que pour amener la Paix : la défaite entiere de mes ennemis, qui devoit me promettre un ſort digne d'envie, ne ſervira qu'à détruire mes deſſeins : Ces triſtes réflexions l'agitoient avec

tant de violence, qu'il eut besoin du secours d'Erithie, qui n'ayant d'autre soin que celui de lui conserver la vie, tâchoit à le rassurer, en lui faisant connoître que sa valeur lui avoit acquis une trop haute réputation chez les Gamariens, pour qu'ils voulussent l'abandonner dans une entreprise où leur honneur & leur interêt particulier se trouvoient engagés. D'ailleurs, que cette Victoire étoit un puissant aiguillon pour les animer à la gloire; que cette premiere Conquête les assûroit de bien d'autres, qu'ainsi sa seule attention devoit être de se rétablir, & que ses jours lui étoient plus précieux que l'Empire du monde.

Ces sentimens si genereux, & des raisons si puissantes, calmerent un peu l'esprit de Phalaris: Il fit assembler le Conseil pour

ne se point rendre suspect à ces Peuples, & afin de cacher toute son ambition ; son opinion fut qu'il falloit accorder une Tréve aux Himeriens pour avoir le tems de regler une Paix durable : son avis fut generalement approuvé, & la Tréve fut signée de part & d'autre pour trois mois.

Phalaris donna ses ordres pour faire séparer son Armée, & se fit transporter, accompagné de sa chere Erithie, dans sa premiere solitude ; il ne voulut point accepter les Honneurs du Triomphe, & empêcha qu'on lui fit élever une Statuë en memoire de la fameuse Bataille qu'il venoit de remporter ; il refusa même un superbe Edifice que ces Peuples lui avoient préparé.

Tant de Grandeur & de Noblesse le firent regarder du Peuple comme un Dieu : Ils voulu-

rent l'adorer, disans, qu'il en étoit plus digne que leurs Dieux, puisqu'ils lui devoient leur liberté. Tant d'honneurs & d'élevation lui rendirent la tranquillité que cette Paix lui avoit ôtée ; il ne songea plus qu'à se mettre en état d'executer ses grandes idées ; l'attention extrême, & les complaisances de la belle Erithie, jointes à un bon temperamment & à l'experience de ses Chirurgiens, le mirent bien-tôt hors de danger.

Le Peuple impatient de le voir, offroit chaque jour des Sacrifices aux Dieux pour le recouvrement de sa santé ; & enfin, pour répondre à leurs empressemens, il se montra à la populace & aux Soldats sur une Gallerie de sa Maison : La joye fut universelle, chacun à l'envi s'empressoit de le voir & de chanter ses loüanges ; il fit des présens

préſens aux Peuples, & il y eut pendant trois jours des réjoüiſſances publiques. Le tems de la Tréve expiroit ; ainſi il falloit penſer ou à la rompre, ou à conclure la Paix.

Il conſulta avant que de paroître au Conſeil, la prudente Erithie ; & après avoir examiné toutes choſes, il fut reſolu qu'il opineroit pour la Paix, parce qu'il devoit à préſent être aſſez ſur de ces Peuples pour les conduire où il le jugeroit à propos ; & d'ailleurs, cette Guerre auroit pû traîner en longueur, & par conſequent elle auroit été un obſtacle à leurs projets. Il ſe rendit ſur cette confiance au Conſeil ; il fut contraint d'y aller ſur la fin du jour, pour éviter l'embarras d'une populace qui l'auroit accablé de loüanges & d'acclamations.

Il y fut reçû, non comme un

General, mais comme un Souverain : il conjura tous les Officiers & les Premiers de la République de le regarder comme leur Camarade & leur ami ; assûra que leur gloire & le bien public commun lui étoient chers, & qu'il vouloit leur en donner une preuve sensible, en les exhortant à faire la Paix avec les Himeriens ; que la Tréve étant expirée, il étoit tems de se déclarer ; & que puisque leurs ennemis se soumettoient à recevoir la Loi du Vainqueur, il croyoit qu'il étoit & de leur interêt, & de leur gloire d'accepter les conditions qui leur étoient proposées ; qu'après cela ils trouveroient d'autres occasions de contenter leur ardeur guerriere, & que pour lors la Victoire les pourroit conduire plus loin ; qu'à l'égard de la présente Guerre, quand bien mê-

me ils seroient maîtres de la Ville d'Himere, ces Peuples implorans leur clemence, l'honneur les auroit obligé de les recevoir à composition; parce que, disoit-il, une Nation qui veut se rendre recommandable à la posterité, doit chercher à s'acquerir de la gloire par des Actions Heroïques & approuvées des Dieux. Les Conquêtes ne doivent pas se mesurer à l'ambition, il suffit de chasser ses ennemis, & de les repousser jusques dans leurs Païs, lorsqu'ils ont eu la témerité de vouloir penêtrer dans le vôtre; leur fuite & leur défaite est un assez grand triomphe pour les Vainqueurs, c'est une tyrannie & une fausse ambition que de vouloir les subjuguer; vous les avez déja vaincus par la force des Armes, il faut achever leur entiere défaite par la cle-

mence & par la generosité.

Ce discours fut un Oracle pour cette Assemblée ; on dressa les Articles de Paix, & tous prierent Phalaris de les examiner & de les regler comme il le souhaiteroit ; il en retrancha quelques-uns, & augmenta les autres ; mais il réduisit les Himeriens par cette Paix à la necessité de la conserver fidelement. Les plus experimentés ne pouvoient trop admirer le désinteressement & la simplicité de ce General, qui loin d'éterniser une Guerre, pour se rendre necessaire, & pour entasser Lauriers sur Lauriers, cherchoit à la finir, lorsqu'à peine elle étoit commencée ; cette Paix étoit pour eux un si grand gage de sa Vertu, qu'elle le rendoit aussi fameux que sa derniere Victoire.

Phalaris rendit un compte exact de tout ce qui s'étoit passé

au Conseil à sa chere Erithie, qui en étoit d'autant plus charmée, que l'amitié lui avoit fait oublier en partie sa vangeance; toute son ambition se bornoit à plaire à son Heros; ses Vertus avoient entierement effacé de son cœur Timocrate; il étoit même des momens qu'elle lui vouloit du bien d'avoir été perfide. La possession de Phalaris lui sembloit plus douce que celle d'une Couronne : La passion qu'elle avoit pour lui, remplissoit tellement son cœur, qu'il étoit fermé pour tout autre : Enfin, ils joüissoient du plus parfait bonheur, du moins Erithie : à l'égard de Phalaris, son ame étoit partagée entre l'Amour & la Gloire; l'une de ces passions étoit satisfaite, mais il manquoit à l'autre une Couronne : ce qui fait bien voir que l'homme ne peut jamais parvenir à ce point de felicité, qui

qui ne laisse plus rien à souhaiter. Il faudroit pour cela qu'il n'eût qu'une passion à combattre, ou à contenter ; mais comme il est susceptible & capable de toutes sortes d'impressions, rien ne le peut fixer, ni l'arrêter. Triste condition que la sienne, puisqu'il est la victime de ce qui devroit faire son souverain bien !

Les Députés des Himeriens étoient déja arrivés ; ils demanderent Audience à Phalaris, elle leur fut accordée ; ils lui présenterent des présens, qu'il accepta ; il les reçut très-favorablement, & les renvoya après aux principaux Officiers, & le jour marqué, la Paix fut signée de part & d'autre avec beaucoup de joye. Tout étoit tranquile, hors le seul Phalaris, qui sans cesse étoit devoré par l'ardeur de regner : il se voyoit

contraint de ralentir son ambition ; il n'étoit pas encore tems d'éclater : mais comme la Fortune se joüe & méprise les projets des hommes, elle fraïa le chemin qui devoit le conduire en Agrigente par la mort de Timocrate, qui fut causée par une chûte qu'il fit.

Le bruit de cette mort se répandit bien-tôt par tout ; Phalaris en fut instruit des premiers ; l'occasion s'offroit, & il falloit en profiter, les Agrigentins ayant déja élû leur Capitaine general pour remplir la place de Timocrate.

Erithie rendoit mille graces aux Dieux de ce qu'ils paroissoient lui être si favorables ; elle ne prévoyoit pas tous ses malheurs, tout pour le présent parloit pour elle ; elle alloit bien-tôt recüeillir les fruits d'une heureuse hymenée ; elle tou-

choit au moment de se voir rétablie sur le Trône : Ne la détournons point de ses pensées flatteuses, tandis que Phalaris fait assembler les Gamariens, & leur tient ce discours :

La Guerre que les Himeriens vous avoient suscitée, m'a été très-avantageuse, puisqu'elle m'a donné l'occasion de vous marquer combien je m'interessois à votre gloire ; je n'ai pas lieu de me plaindre de votre reconnoissance, puisque vous vouliez la pousser si loin, qu'elle auroit offensé les Dieux. Je ne suis qu'un foible mortel qui ne cherche à s'élever que pour me rendre digne des faveurs de ces mêmes Dieux, en tâchant de les imiter : La Fortune, par la mort de Timocrate, me présente les moyens de rendre une Couronne à une Princesse qui merite plus de la porter encore par sa

Vertu, que par sa naissance, elle a eu la bonté de vouloir bien la partager avec moi ; me refuseriez-vous l'honneur de la devoir à votre valeur ? Je ne prétens point vous engager dans une Guerre préjudiciable & contraire au bien public : votre intrépidité m'assûre de la Victoire, & il suffira que vous paroissiez pour contraindre les Agrigentins à reconnoître leur veritable Souverain. Je ne vous demande que l'honneur de recevoir le Sceptre de vos mains, mon autorité, la Justice, & les Dieux feront le reste.

Tous les Officiers & les autres répondirent qu'ils étoient tous prêts de le suivre par tout, & qu'ils ne regretteroient que la perte d'un Heros qui les avoit comblé de gloire.

Les Officiers prirent le soin de faire assembler les Troupes ;

tous les Soldats étoient ravis qu'on les arrachât à la molesse ; la derniere Victoire les avoit rendus belliqueux : Dailleurs, Phalaris & les Officiers, & les Premiers du Peuple étoient charmés de trouver une si belle occasion de reconnoître les signalés services qu'il leur avoit rendus : C'étoit un sûr appui qu'ils se faisoient, en mettant Phalaris sur le Trône d'Agrigente ; ainsi l'Armée fut bientôt en état de marcher.

Phalaris certain du succès, se formoit une idée bien glorieuse, lorsqu'il pensoit qu'il alloit être en état de rendre à Erithie tout ce qu'il lui devoit : mais cette Princesse plus agitée par la crainte du succès, qu'animée par l'ambition qui lui faisoit tout esperer, auroit souhaité que l'Amour seul eût donné les Couronnes, & non l'impitoyable

avidité de regner, la folle présomption & l'insatiable vanité de l'homme.

Phalaris risquoit beaucoup; il étoit Etranger, connu; il est vrai, par ses grandes Actions, de toute la Grece: mais les Agrigentins étoient des Peuples séditieux, changeants, & toûjours prêts à la révolte: C'étoit une Princesse répudiée qu'il vouloit rétablir, qui étoit le prétexte de cette entreprise; ils pouvoient regarder Phalaris comme un Tyran & un Usurpateur. Enfin, il y avoit tout à apprehender d'un Peuple qui se voit forcé à recevoir des Loix d'un Prince qu'il n'a pas élû.

Toutes ces réflexions l'embarrassoient cruellement; le seul Phalaris occupé de sa nouvelle grandeur, étoit insensible à toutes autres pensées. Il consola le mieux qu'il put Erithie, en

l'aſſûrant qu'il ne tarderoit pas à la venir chercher lui-même accompagné des principaux Agrigentins ; que l'état où elle étoit ne lui permettoit pas de l'accompagner ; que d'ailleurs il vouloit appaiſer tous les troubles avant que de l'expoſer. Erithie ne le vit partir qu'avec des regrets les plus touchants ; un mauvais augure & un triſte préſage de l'avenir la tourmentoient ſans ceſſe ; mais toutes ces inquietudes n'empêcherent point Phalaris de joindre l'Armée.

Les Agrigentins qui ne ſçavoient point ſon deſſein, furent fort ſurpris lorſqu'on les vint avertir qu'il paroiſſoit une Armée formidable qui ſembloit menacer Agrigente ; ils envoyerent la reconnoître, & s'informerent du ſujet qui la mettoit en campagne : ils ne furent pas

peu étonnés d'apprendre le projet de Phalaris.

Ils resolurent de lui opposer du moins toutes les Troupes en état de défense ; ils regardoient cette surprise comme une usurpation ; leur nouveau Prince prit le parti de perir ou de vaincre son ennemi ; ainsi peu après il se mit à la tête d'un corps de Troupes inferieur, à la verité, à ses ennemis ; mais du moins assez fort pour rester sur la défensive.

Phalaris étoit trop animé pour ne pas chercher à décider ; il ne balança point de marcher aux Agrigentins ; & avant que de le faire, il leur envoya un Manifeste contenant toutes ses prétentions ; ils ne voulurent pas seulement le lire. Ce procedé ne fit qu'irriter l'ardeur qu'il avoit de s'assûrer de cette Couronne par la Victoire, il alla

droit à eux : l'affaire fut sanglante ; mais la superiorité des Troupes de Phalaris, & leur intrepidité déciderent du gain de la Bataille. Les Agrigentins furent repoussés jusques dans leur Ville, & les Gamariens les suivirent de si près, qu'ils y entrerent avec eux en si grand nombre, qu'ils s'emparerent des principaux postes. Phalaris fit occuper le Palais par ses Troupes, & fit entourer la Ville par le reste de son Armée. Après s'être fait voir aux Peuples, & leur avoir donné des marques de sa liberalité, ses Troupes le proclamerent Roi : Les Agrigentins furent obligés de le reconnoître, leur nouveau Prince ayant été fait Prisonnier.

Phalaris fit observer aux Gamariens le même ordre qu'ils observoient chez eux. Les Peuples d'Agrigente ne s'apperçu-

rent point que les Vainqueurs étoient maîtres de leurs biens & de leurs vies ; on ne les distinguoit point d'avec les vaincus ; il ne se commit pas le moindre desordre ; les Officiers des Gamariens y tenoient la main, en sorte que cette grande discipline & cette clemence lui rendirent le Peuple favorable.

Le Senat seul & les Officiers paroissoient mécontens de ce changement ; neanmoins la force des Armes les avoit contraints à reconnoître Phalaris pour leur Souverain ; mais ils le craignoient beaucoup plus qu'ils ne l'aimoient : Cependant il mit tout en usage pour se rendre maître des cœurs. Il harangua le Peuple & le Senat ; il leur fit connoître que son dessein étoit de maintenir leur liberté, de les rendre redoutables à tous les autres Peuples, & de faire en-

vier leur ſort à toute la Sicile ; qu'il prétendoit plûtôt être leur pere que leur Souverain ; que la Juſtice & le bon Droit venoient de donner une Coûronne qu'il ſoûtiendroit mieux par la Vertu & par la douceur, que par les Armes. Si ce diſcours éloquent ne fit pas une forte impreſſion dans le cœur des Agrigentins, du moins il leur donna une grande idée de Phalaris.

La premiere marque qu'il voulut leur donner de la confiance qu'il avoit en eux, fut de renvoyer les Gamariens après les avoir comblés de préſens & de loüanges ; les principaux Officiers lui remontrerent qu'il hazardoit trop dans un ſi prompt Avenement à la Couronne, de ſe défaire d'eux, & que ces Peuples ſubjugués, outrés de leur défaîte, pourroient bien avoir la témerité d'attenter à ſa vie.

Phalaris

Phalaris leur répondit, qu'il leur tiendroit compte d'un zele aussi genereux ; mais que sa vie étoit entre les mains des Dieux ; que les hommes n'en pouvoient disposer que par leur ordre ; & qu'ainsi, si c'étoit l'Arrêt des Destinées qu'il périt, toutes les Nations assemblées pour le défendre, ne pourroient le dérober à la mort : que du moins ce qui pourroit le consoler en périssant, c'est que sa fin seroit honorable, puisque la recherche de la Vertu & de la Gloire avoient fait tous les soins de sa vie ; qu'après cela il mourroit dans le lit d'Honneur, & le Sceptre à la main.

Après les avoir encore remerciés, & du Trône qu'il devoit à leur courage, & de leurs nobles empressemens à l'y vouloir maintenir : il les conjura de s'en retourner ; & avant que de partir

ils l'assûrerent qu'il n'auroit pas de Voisins plus propres à le secourir, & qu'ils mettroient toute leur gloire à le soûtenir sur un Trône qui étoit la juste récompense de sa Vertu.

Les Gamariens se retirerent, & s'en retournerent chez eux fort glorieux de ce succés ; & par ordre de Phalaris, & selon les Loix, ils firent mourir le Capitaine General des Himeriens qui avoit été fait Prisonnier.

Phalaris écrivit à Erithie tous ces évenemens, & se donna tout entier à la connoissance de toutes les affaires publiques, il chercha aussi à se faire des creatures, & par ses présens il tâcha de ranger de son parti les Chefs de la Noblesse & les Premiers du peuple ; il paroissoit souvent en public ; il décidoit lui-même des differends particuliers ; la seule équité dictoit ses Ordonnances ;

il s'appliqua à faire fleurir les Arts & les Sciences, en récompensant ceux qui excelloient dans les uns ou dans les autres ; il établit des Loix pour reprimer le vice & le libertinage, afin de pouvoir mieux élever la Vertu ; enfin il sembloit que le siecle d'or alloit renaître.

Neanmoins il découvrit une conspiration qu'une troupe de scelerats & gens sans aveu qui craignoient sa Justice, avoient formée contre lui : Il en fit faire un exemple public, en les faisant expirer dans les tourmens proportionnés à leur attentat.

Ces genres de supplices firent horreur au Peuple, qui ne juge que des apparences, & qui déteste les rigueurs de la Justice, parce qu'il est naturellement porté à la vie licentieuse & criminelle ; la clemence les rend

insolens, & la severité les revolte, & les rend séditieux : Car il est certain que Phalaris regnoit en veritable Souverain ; on ne lui peut reprocher que trop de severité ; il avoit en horreur le vice, & le faisoit punir rigoureusement, ce qui l'a fait passer dans l'Antiquité pour un si cruel Tyran, que Pline & les autres ne parlent que de sa Tyrannie, & ne disent rien de ses Vertus.

Le grand nombre de Conspirateurs que son autorité & sa Justice lui susciterent, le contraignirent d'avoir recours aux plus terribles supplices : il pardonna à beaucoup, afin de faire rentrer dans le devoir les autres : sa clemence ne fit qu'irriter ces malheureux : Ainsi, pour se conserver la vie, il fut réduit à la faire perdre à bien d'autres.

Au reste, jamais Prince ne

s'eſt acquis tant de gloire : c'étoit un Heros pendant la Guerre, & un Philoſophe pendant la Paix ; l'élevation de ſon génie lui avoit fait reconnoître un Etre ſuperieur, & l'on peut dire qu'il a pouſſé l'amour de la Vertu & des Sciences, & de la délicateſſe de la politique au plus haut degré.

L'infortunée Erithie ne put pas joüir du bonheur qui ſembloit l'attendre : Comme elle ſe diſpoſoit à venir à Agrigente avec ſon fils Paurolas, Pithon en devint ſi éperduëment amoureux, que ſa Vertu étant un obſtacle invincible à ſes infâmes deſirs, il ſe vangea de ſes chaſtes rigueurs par le poiſon.

La mort d'Erithie penſa cauſer celle de Phalaris ; ſa ſeule fermeté lui fit ſoûtenir ce rude aſſaut ; il chercha, mais en vain, à ſe vanger de cet attentat.

Il avoüoit qu'il étoit né le plus malheureux des hommes, & que son seul courage l'avoit empêché de succomber, & d'être accablé sous le poids de ses infortunes. Sa constance l'avoit conduit au Trône, qui devoit mettre le comble à sa gloire ; & c'est ce haut degré d'honneur qui l'a flétri & qui l'obscurcit : Tous les autres Peuples ont admiré & sa bonté, & la douceur de son Gouvernement ; les seuls Agrigentins le font passer pour un cruel Tyran. Les Epîtres qu'il a laissées, peuvent seules le justifier. Une Ame abandonnée à toutes les passions les plus outrées, n'est pas capable de sentimens si vertueux & si élevés : Ainsi, j'ai crû que les hommes de ce siecle & des autres à venir, moins prévenus, lui rendroient la justice que toute l'Antiquité lui a refusée, en exami-

nant ses Ecrits, & en admirant leur beauté & leur justesse. Les Siciliens ne peuvent lui pardonner le Taureau d'airain inventé par Perille Sculpteur d'Athenes, & qui en fit le premier la funeste épreuve.

Ce genre de supplice étoit terrible, puisque l'on enfermoit le Criminel vif dans ce Taureau, & que l'on allumoit du feu autour, ce qui produisoit des mugissemens affreux par les cris des patiens.

Il étoit destiné pour punir les parricides, les assassinats, & les plus énormes crimes.

Pourquoi tant se déchaîner contre ce Taureau ? est-il de trop grands supplices pour punir de si grands crimes ? Et les autres Princes ne se sont-ils point servis des tortures, & des tourmens les plus rigoureux, en sont-ils moins grands dans l'Histoire ?

Comme la France a toûjours eu des partisans du vrai merite, & que la Vertu y a toûjours paru dans tout son éclat, j'espere qu'elle rendra plus de justice à Phalaris, que la Grece & la Sicile; & que ne faisant attention qu'à ses grandes Actions, elle le regardera comme un des plus grands Princes de son siecle.

Comme tous les Historiens sont fort incertains sur son genre de mort, & que je ne veux rien avancer de moi-même, j'en laisse au Lecteur le choix; persuadé que quand il aura lû sa Vie, & qu'il sera penetré des sentimens d'honneur & de Vertu dont toutes ses Lettres sont remplies, il ne refusera pas une fin honorable & glorieuse à un Prince dont la vie n'a été qu'un tissu de grandes Actions.

Fin de la premiere Partie.

TABLE DES LETTRES contenuës dans ce Volume.

LETTRE I. *De Phalaris à Alcibe*, page 1
LETTRE II. *Aux Magariens*, 3
LET. III. *A Thirsene*, 4
LET. IV. *A Licinne*. 5
LET. V. *Aux Leontins*, 6
LET. VI. *A Zeusibe*, 7
LET. VII. *A Eveno*, 8
LET. VIII. *A Sumeus*, 9
LET. IX. *A Cleostrate*, 10
LET. X. *A Lacrite*, 11
LET. XI. *A Megael*, 14
LET. XII. *A Aglas*, 15
LET. XIII. *A Eumel*, 17
LET. XIV. *A Erodie*, ibid.

LET. XV. *A Ariphet*, 18
LET. XVI. *A Amphionom*, 19
LET. XVII. *A Erithie sa femme*, ibid.
LET. XVIII. *A Paurolas son fils*, 21
LET. XIX. *Au Même*, 23
LET. XX. *A Erithie*, 24
LET. XXI. *A Paurolas*, 27
LET. XXII. *Au Même*, 28
LET. XXIII. *Aux Camarins*, 35
LET. XXIV. *Aux Leontins*, 36
LET. XXV. *A Jerosme*, 37
LET. XXVI. *A Nicophême*, 38
LET. XXVII. *A Timonat*, 39
LET. XXVIII. *A Pythagoras*, 40
LET. XXIX. *A Toras*, 42
LET. XXX. *A Ariphade*, 43
LET. XXXI. *A Nicenet*, 45
LET. XXXII. *A Antimaque*, 46
LET. XXXIII. *A Aristenitne*, 47
LET. XXXIV. *A Xenopithe*, 48
LET. XXXV. *Aux Catanéens*, 49

TABLE.

LET. XXXVI. *Aux Mêmes*, 50
LET. XXXVII. *A Christophême*, 51
LET. XXXVIII. *A Polignot*, 52
LET. XXXIX. *A Axioque*, 53
LET. XL. *A Demotele*, 55
LET. XLI. *A Epicarme*, 58
LET. XLII. *Au Même*, 59
LET. XLIII. *A Hypolicion*, 62
LET. XLIV. *A Politimon*, 63
LET. XLV. *A Nicias*, 64
LET. XLVI. *A Adimat*, 65
LET. XLVII. *Aux Egestins*, ib.
LET. XLVIII. *A Anthisténe, & Theotin*, 66
LET. XLIX. *A Meneele*, 67
LET. L. *A Epistrate*, ibid.
LET. LI. *A Onestor*, 69
LET. LII. *A Etheonie*, 70
LET. LIII. *A Thrasinor*, 71
LET. LIV. *A Abarid*, 72
LET. LV. *A Orsicoque*, 74
LET. LVI. *A Egesipe*, 75
LET. LVII. *A Antonne*, 81
LET. LVIII. *A Clisténe*, 84

TABLE.

LET. LIX. *A Leonide*, 85
LET. LX. *Aux Ennesiens*, 86
LET. LXI. *Aux Mêmes*, 88
LET. LXII. *A Hieron*, 90
LET. LXIII. *A Aristenet*, 91
LET. LXIV. *Aux Milesiens*, 92
LET. LXV. *Aux Mêmes*, 93
LET. LXVI. *A Aleandre*, 94
LET. LXVII. *A Carbon*, 96
LET. LXVIII. *A Cleodie*, 97
LET. LXIX. *A Polux*, 98
LET. LXX. *Au Même*, 99
LET. LXXI. *A Timostene*, 100
LET. LXXII. *A Cleomenide*, 101
LET. LXXIII. *A Policlet*, 102
LET. LXXIV. *Aux Catanéens*, 103
LET. LXXV. *A Gorgias*, 104
LET. LXXVI. *A Alacrite*, 106
LET. LXXVII. *A Timolas*, 107
LET. LXXVIII. *A Polinestor*, 108
LET. LXXIX. *A Lisandre*, 110
LET. LXXX. *A Arimaque*, 111
LET. LXXXI. *Aux Astipale-*

ziens, 112
LET. LXXXII. *Aux Atheniens*, 113
LET. LXXXIII. *A Teleilide*, 117
LET. LXXXIV. *A Lamac*, 118
LET. LXXXV. *A Timandre*, 119
LET. LXXXVI. *A Epistrate*, 120
LET. LXXXVII. *A Agemort*, ib.
LET. LXXXVIII. *Aux Messiniens*, 122
LET. LXXXIX. *A Policlet*, 125
LET. XC. *Aux Himeriens*, 127
LET. XCI. *A Stesicore*, 129
LET. XCII. *Au Même*, 131
LET. XCIII. *Aux Himeriens*, 133
LET. XCIV. *Aux mêmes*, 134
LET. XCV. *A Stesicore*, 135
LET. XCVI. *Au Même*, 137
LET. XCVII. *A Aristoloe*, 140
LET. XCVIII. *A Stesicore*, 141
LET. XCIX. *A Nicocle*, 143
LET. C. *A Stesicore*, 147
LET. CI. *Aux Filles de Stesicore*, 149
LET. CII. *Aux Filles de Stesicore*, 151

LET. CIII. *A Etesope*, 152
LET. CIV. *Aux Himeriens*, 153
LET. CV. *A Trasibule, & à Philante*, 155
LET. CVI. *A Paurolas*, 156
LET. CVII. *Aux Magariens*, 157
LET. CVIII. *A Peristhéne*, 158
LET. CIX. *A Evandre*, 160
LET. CX. *A Cleonette*, 161
LET. CXI. *A Tevere*, 164
LET. CII. *A Pithagoras*, 168

Les Conseils d'Isocrate à Philippes, Roi de Macedoine, ou le Modele des Ministres, 173
Epître II. *d'Isocrate à Philippes, Roi de Macedoine*, 190
Epître III. *d'Isocrate à Philippes, Roi de Macedoine*, 194
Epître IV. *d'Isocrate à Alexandre*, 204

Fin de la Table.

L'UTILITÉ DU POUVOIR MONARCHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE DE PHALARIS,

AVEC

SES LETTRES

SUR LE GOUVERNEMENT,

ET

LES CONSEILS D'ISOCRATE,
ou le Modele des Miniſtres.

Par M. C. de S. M.

TOME SECOND.

M. DCC. XXVI.

TAYLOR INST. - OXFORD

LETTRES DE PHALARIS SOUVERAIN D'AGRIGENTE, ET LES SENTIMENS D'ISOCRATE SUR LE GOUVERNEMENT.

PREMIERE LETTRE

De Phalaris à Alcibe.

POLICLET de Messine, que tu as si faussement accusé de trahison envers les Citoyens, m'a gueri d'une maladie presque incurable. Je sçai bien que ces

nouvelles ne te feront aucun plaisir ; aussi Esculape même, le Prince de la Medecine, ni tous les Dieux ne pourroient pas corriger la malice de ton ame : Elle est empoisonnée par des traits si dangereux, que la Vertu ce contre-poison si admirable, n'y pourroit faire aucun effet. Les maux les plus violens dont le corps se trouve accablé, peuvent être soulagés par les soins d'un Medecin habile, & par la force des remedes ; mais un cœur dépravé, & abandonné aux malheureuses impressions d'une nature corrompuë, ne quitte presque jamais ses cruelles habitudes: fais de tout ceci une juste application, & apprends qu'une mauvaise action est moins blâmable, lorsqu'une dure necessité nous force à la faire, que quand nous la commettons de sang froid, & par le seul plaisir de faire mal.

LETTRE II.

Aux Magariens.

JE ne me plains pas de ce que peu ſenſible à tous les bienfaits dont je vous avois comblé, vous ayiez par la plus noire ingratitude, témoigné fauſſement contre moi, ſur le differend des bornes que j'ai avec mes voiſins: mais je ne puis me pardonner ma trop grande bonté; & il me ſemble qu'ayant déja éprouvé votre peu de reconnoiſſance, je devois être plus ſage: je m'imaginois que mes liberalités & toutes les autres marques de bienveillance dont je vous accablois tous les jours, ſeroient capables de vous faire rentrer en vous-mêmes, & vous forcer à reconnoître votre Bien-facteur.

LETTRE III.

A Thirsene.

SI on ne peut mettre en doute que ceux qui agissent contre leur devoir, & contre la raison, sont dans l'erreur, & en danger d'en être rigoureusement punis à l'avenir (ce que tu as soûtenu au Conseil des Egestins) que dois-tu esperer, toi qui sans co ntrainte, & de propos délibéré t'abandonnes à toutes sortes d'iniquités ? tu sembles me rendre plus de justice en attribuant mes actions à la divine Providence.

LETTRE IV.

A Licinne.

SI j'eusse été présent lorsqu'en l'Assemblée des Leontins, tu demandois avec tant de curiosité, qui, & d'où j'étois ? quels furent mes parens ? j'aurois pû satisfaire ta curiosité, & je t'aurois épargné en même tems une démarche si peu convenable, en te répondant que mon nom est Phalaris, fils de Leodamente, né en Astipalese, banni de mon païs, Tyran d'Agrigente, Expert en beaucoup de choses, & jusqu'à present d'un courage invincible. Voilà qui je suis, apprends desormais à me connoître ; pour moi je sçais que tu n'es qu'un tissu de vices & de crapules, sans foi, & sans Religion, rebelle aux Loix, outré

dans tes plaisirs infâmes, mol & efféminé en tems de paix, le cœur rempli de bassesse, & ne cherchant que la retraite en tems de guerre. Dis-moi, si après un portrait si fidele je dois demander aux Leontins qui tu es? J'espere que ces peuples lassés de la guerre que je leur fais, te rendront bien-tôt prisonnier entre mes mains, pour être puni de la témerité des discours que tu as tenus à mon sujet, & pour réparer par une captivité dure & équitable tous les crimes dont tu es noirci.

LETTRE V.

Aux Leontins.

SI vous voulez voir finir la guerre que je vous fais, pour goûter la tranquillité d'une paix bien assûrée, livrez-moi Licin-

ne, afin qu'épuiſant ſur lui toute ma fureur, je rende le calme & le repos à votre Ville. Craignez qu'en conſervant encore ce traître vous n'éprouviez mon juſte reſſentiment, & ſoyez ſûrs que me renvoyant ce téméraire, je le punirai avec autant de rigueur que vous le deſirez tous.

LETTRE VI.

A Zeuſibe.

QUoique la faute que toi & ton fils ont commis ne dût meriter aucun pardon, neanmoins comme je ſçai que l'un n'a peché que par trop *de vieilleſſe*, & l'autre par trop *de jeuneſſe*, je veux bien vous la pardonner, mais à condition que l'experience que tu dois avoir acquiſe étant parvenu à un âge ſi avancé, te rendra ſage, & que

ton fils profitera des avantages qu'un âge peut apporter pour apprendre à suivre ou à éviter les differentes voïes qui nous conduisent, ou à la vertu, ou au crime : ainsi les mêmes raisons qui vous font aujourdh'hui éprouver ma clemence, pourroient dans la suite vous immoler à ma justice, si vous ne profitez de ces sages avis.

LETTRE VII.

A Eveno.

J'Avois resolu d'abord de faire mourir ton fils que je tiens prisonnier, pour le punir des outrages qu'il a faits aux Capitaines de mon armée ; mais j'ai trouvé la vengeance trop douce pour son crime, & je crois que le laissant vivre, sa captivité sera pour toi un plus dur supplice

que sa mort, car tu n'aurois pû survivre à sa perte, mais sa misere toûjours présente à tes yeux te causera un tourment perpetuel : juge par là si je sçai me vanger. Adieu.

LETTRE VIII.

A Sameas.

COmme je t'ai toûjours reconnu une droiture de cœur à l'épreuve de tout, une sensibilité pour autrui admirable ; & que loin d'envier le bonheur de tes voisins, tu t'en réjoüis ; & leur en souhaite ; j'ai crû être obligé de te faire part de la grande Victoire que j'ai remportée par terre & par mer, & enfin t'apprendre la défaite entiere de la Cavalerie ennemie ; avouë que cette nouvelle démonte toute ta politique, &

OXFORD - TAYLOR INST

que l'ironie sied bien au Vainqueur ; après cela que ce triomphe ne soit point cause de ton desespoir.

LETTRE IX.

A Cleostrate.

JE ne puis m'empêcher d'être surpris, & de regarder comme un prodige les effets merveilleux que l'on attribuë à ta morale, & à tes remontrances : je m'étois toûjours imaginé que pour corriger autrui, il étoit necessaire d'être parvenu à un degré de pureté exemte du plus foible reproche : ainsi, ne trouve pas mauvais si je n'ai pas grande foi à tes miracles, puisque tu veux reprimer chez les autres ce que la foiblesse de ta nature te fait conserver avec tant d'habitude : Pour devenir

censeur severe des vices des hommes, il faut auparavant se connoître soi-même, & se faire la premiere application de nos satyres.

LETTRE X.

A Lacrite.

JE sçai que tu as tous les sujets possibles d'être sensible à la mort de ton fils, j'y prends autant de part que s'il m'appartenoit; & quoique ces sortes de malheurs n'ébranlent pas pour l'ordinaire ma fermeté, tenant pour maxime que ces douleurs & ces chagrins excessifs sont inutiles, & ne reparent pas notre perte, neanmoins j'en ai été troublé, & j'ai ressenti des émotions qui m'étoient jusqu'alors inconnuës : cependant ce qui doit nous consoler, c'est qu'il

est mort les armes à la main, combattant avec courage pour la Patrie, & en forçant la Victoire de le suivre par tout; sa fin est considerable, sa destinée est honorable & digne d'envie; & ce qui doit arrêter le cours de nos larmes, c'est qu'ayant vêcu sans reproche, sa mort est le triomphe de sa vertu: Car quel est l'homme, quoique né avec les plus nobles sentimens, & avec une élevation d'ame non commune, qui puisse répondre de ne s'écarter jamais de lui-même, & de ne pas tomber dans la foiblesse des autres hommes? Souvent les passions les plus grossieres nous paroissent au commencement ou des amusemens, ou des occupations que le monde autorise. L'ambition, par exemple, qui semble être inséparable du Heros, à quels travers ne nous expose-t-elle pas? L'amour

que l'on regarde comme un passe-tems, un délassement d'esprit, un jeu, & un amusement innocent, ne produit-il pas tous les jours des effets cruels, & ne cause-t-il pas aux plus grands hommes des foiblesses honteuses, aux animaux mêmes ? Enfin, l'homme environné sans cesse de tant de differens ennemis jaloux de sa grandeur, ne se trouve pas toûjours assez fort pour resister à tant d'orages : c'est pourquoi celui qui sort de ce monde après avoir soûtenu courageusement tous les assauts qu'il nous y faut essuyer, loin d'être regretté, nous doit rendre jaloux de son bonheur ; sois donc persuadé qu'il s'est acquitté envers toi des graces que tu lui as faites en le mettant au monde, en se rendant digne de vivre par une attention parfaite sur lui-même, & une conduite

loüable, & après avoir cherché la mort dans le lit d'honneur; c'est pourquoi, mon cher Alacrite, la fermeté, dans cette occasion, doit faire taire la nature, & te faire supporter plus patiemment un malheur inévitable pour tous les hommes.

LETTRE XI.

A Megacle.

JE t'ai envoyé les Chevaux que j'ai crû les plus propres pour la Guerre, & qui sont déja faits au feu, avec ordre à Tenere qu'il te fournisse de l'argent; si tu as besoin de quelque chose, ne crains pas de m'en avertir, car je veux tout t'accorder.

LETTRE XII.

A Aglas.

TU me conseillois de cacher dans le sein de la terre, les trésors que Dieu a bien voulu me donner ; cette précaution m'a paru trop basse, & trop rampante pour la suivre : je laisse ces indignes soins aux hommes craintifs, qui employans toute leur vie à entasser biens sur biens, sont dans une perpetuelle méfiance de les perdre, & semblent en les cachans dans le centre de la terre, vouloir ensevelir la honte & la bassesse de l'avoir si mal acquis. Pour moi qui n'apprehende que l'inconstance de la fortune, & qui fais consister mon bonheur à trouver de veritables amis, je distribuë mes biens, & en fais part à ceux

ſur l'amitié deſquels je puis compter ; tu es le ſeul qui a mépriſé mes préſens ; de ſorte que ſi par un revers du ſort je me voyois tomber le Sceptre des mains, je ne trouverois pas en toi un ami pour me conſoler de ma diſgrace ; ainſi je te prie de ne point refuſer le préſent que je t'envoye : & ſi par une délicateſſe inſéparable de ton grand cœur, tu ne veux pas le poſſeder en propre, garde-le comme un dépôt, & rends-moi la juſtice de croire que tant que je connoîtrai la fidelité & la ſincerité de mes amis, je ne confierai rien à la terre ; car ce ſeroit pour moi une grande ſatisfaction, ſi je tombois dans le malheur, de voir mes amis fortunés, & ma chûte m'en ſeroit bien moins ſenſible.

LETTRE XIII.

A Eumel.

SI ſelon les ſentimens de la Nature il n'eſt point injuſte de ſe vanger de celui qui nous a le premier offenſé, tu dois tout apprehender de mon reſſentiment, toi, qui as recherché avec tant d'étude à me nuire.

LETTRE XIV.

A Erodie.

JE ſçai que pour faire éclater avec plus de ſûreté la vangeance, il ne faut pas menacer celui que l'on veut accabler, de crainte qu'il ne cherche les moyens de détourner la tempête; mais je laiſſe aux eſprits communs & aux cœurs nourris dans

la bassesse, ces indignes projets : un homme d'honneur ne doit pas attaquer son ennemi au dépourvû : ainsi je t'avertis que je te punirai pour m'avoir offensé, & je ne te donne cet avis que pour augmenter ta peine par l'attente de la punition, & par le châtiment même.

LETTRE XV.

A Ariphet.

TEs Ouvrages meritent d'être vantés, & d'être mieux récompensés que je n'ai fait ; mais je te prie de ne me rien demander touchant mes affaires, parce qu'elles ne peuvent être trop secrettes.

LETTRE XVI.

A Amphionem.

QUand je fais quelques présens aux hommes d'un merite distingué, je ne crois pas leur faire graces, au contraire, je m'estime heureux quand ils veulent bien les accepter; ainsi juge du plaisir que tu m'as fait en ne méprisant ce que je t'ai envoyé.

LETTRE XVII.

A Erithie sa femme.

JE reconnois bien, ma Erithie, toutes les obligations que je t'ai, tant par rapport à moi, que par rapport à mon fils que je t'ai laissé, puisqu'étant banni de notre païs, loin de vouloir

te remarier, tu as genereusement rejetté toutes les propositions qui t'ont été faites sur ce sujet. A l'égard de mon fils, tu lui sers de pere & de mere : quoi de plus loüable! que d'avoir conservé dans ta situation assez de tendresse pour Phalaris, pour ne te pas oublier, & pour Paurolas assez de naturel pour ne pas vouloir partager entre un autre & lui toute ton inclination ; ainsi pour second mari tu es contente du premier, & tu as bien voulu conserver le fruit de nos amours. Persevere donc dans ces nobles sentimens, & ne cesse jamais de répandre tes graces sur le pere & sur le fils, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin ni de pere ni de mere : ne crois point que je te recommande avec tant d'instance son éducation, par la méfiance que j'aye de ton exactitude & de ton attention pour ce sujet,

mais comme tu ſçais, il eſt naturel à un pere qui n'a qu'un ſeul fils, d'en craindre la perte, & d'en ſouhaiter la perfection ; c'eſt pourquoi ne t'étonne pas ſi je t'en parle ſi ſouvent dans cette Lettre. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Paurolas ſon fils.

MOn fils, la premiere démarche de l'honête homme, c'eſt d'honorer & reſpecter ceux qui nous ont donné l'être, & meſurer notre reconnoiſſance aux graces qu'ils nous ont faites en nous tirant du neant : Et quoiqu'un fils bien né doive aimer avec une égale tendreſſe ſon pere & ſa mere : cependant s'il ſe trouvoit dans la cruelle neceſſité de s'éloigner de l'un ou de l'autre, il ſeroit plus con-

venable d'abandonner le pere, parce que outre que la mere ſupporte les douleurs de l'enfantement qui lui coûtent ſouvent la vie, elle eſt encore chargée du ſoin d'élever ſes enfans juſqu'à un certain âge; & le pere qui n'a point eſſuyé toutes ces peines, ne laiſſe pas de partager le plaiſir de voir ſon fils élevé & en état de recevoir les impreſſions d'une ſolide vertu : Mais ce qui doit te rendre encore plus ſenſible aux bontés de ta mere, c'eſt que par mon exil elle a eu ſeule tout le ſoin de ton éducation; rends-lui donc ce que tu devrois à tous deux, je te tiendrai compte de tout l'amour que tu auras pour elle; va au devant de tout ce qui peut lui faire plaiſir, ſoulage notre exil par tes tendres careſſes; embraſſe-la quelquefois pour moi, & ſois ſûr que ta grande reconnoiſſan-

ce pour ta mere, comblera de plaisir Phalaris ton pere.

LETTRE XIX.

Au Même.

TOut ce qu'un pere doit raisonnablement faire, pour son fils, je l'ai fait, Paurolas; c'est à toi maintenant de t'en acquitter envers moi, si tu ne veux tomber dans le vice de l'ingratitude; cependant tu méprises les Sciences, je t'en ai souvent repris; que veux-tu donc qui te distingue des animaux? sujet aux mêmes foiblesses, n'auras-tu point de vertu qui t'éleve? ignores-tu que la Science est la nourriture de l'Ame & de l'Esprit? Peux-tu te resoudre à vivre dans l'obscurité, sans connoître tout ce qui t'environne? Quoi! tu n'auras pas la no-

ble curiosité d'apprendre les beaux effets de la Nature! peux-tu joüir de la vûë de tant de prodiges, sans vouloir en approfondir la cause? Enfin, mon fils, tu ne peux pas me donner une plus grande satisfaction, qu'en cultivant ton esprit par la recherche de tout ce qu'il y a de plus digne de l'occuper.

LETTRE XX.

A Erithie.

SI tu n'oses envoyer Paurolas en Agrigente, parce que j'y fais observer les Loix avec severité (ce qui passe pour tyrannie parmi le peuple qui ne veut point de subordination) il faut que tu ayes bien de la foiblesse; si c'est la Nature qui te fait agir, il y a de l'injustice, en ne voulant pas partager avec moi les fruits de notre mariage; car

car ſelon la cauſe generatrice, le fils tient plus du pere que de la mere ; mais ſelon le droit naturel, il appartient à tous les deux ; ne penſe donc pas qu'en me l'envoyant, l'inclination & la tendreſſe qu'il a pour toi ſe ralentiſſent, je lui mettrai toûjours devant les yeux ce qu'il te doit : car le plus grand bien que nous puiſſions laiſſer à nos enfans, c'eſt une heureuſe & une noble éducation, c'eſt un tréſor ineſtimable. Ne fai donc pas de difficulté de m'envoyer Paurolas, afin qu'il s'en retourne dans un équipage convenable au fils de Phalaris & d'Erithie, & que du moins en mon abſence, vous joüiſſiez des grandes richeſſes que j'ai amaſſées : Car qui ſeroit l'homme aſſez dénaturé pour chercher à s'enrichir, dans la vûë ſeulement d'en faire part à ſes amis, ſans ſe ſou-

cier de sa femme & de son fils ? Mais comme il est convenable, & qu'il est du devoir d'un pere & d'un mari, d'élever sa famille, j'ai resolu de vous envoyer la plus grande partie de mes richesses. par plusieurs raisons, dont la vieillesse n'est pas la moins considerable ; la mort qui n'épargne personne, & qui ne respecte aucun âge, peut m'enlever demain. De plus, la grande maladie dont j'ai été attaqué ces jours passés, m'a fait connoître que rien n'est plus fragile que l'homme, & que l'instant qui nous voit naître, nous voit finir : que Paurolas parte donc sans differer ; car l'ardeur que j'ai de le revoir, doit fixer l'inconstance de la mer & des vents, pour le conduire de Candie en Agrigente, & puis s'en retourner.

LETTRE XXI.

A Pantolas.

J'Ai reçû la Couronne que tu m'as envoyée, pesant six cens écus d'or, & je l'ai acceptée d'autant plus volontiers, qu'elle vient de toi, & que je reconnois par ce présent ta grandeur d'Ame. Je ne m'en suis servi que le jour que je sacrifiai aux Dieux de notre Païs, pour la Victoire obtenuë contre les Lorintins, & puis je l'ai renvoyée à ta mere, parce que je n'ai trouvé personne qui la meritât mieux qu'elle : ce nous sera une Couronne inestimable, si tu réponds aux grandes idées que nous avons de toi, & que tu n'ayes d'autre guide dans toutes tes actions que la Vertu.

LETTRE XXII.

Au Même.

LOrsque je fus en Himére pour quelques affaires necessaires, les filles de Stesicore chanterent quelques Oeuvres Poëtiques ; les unes faites par leurs peres, les autres par elles-mêmes : Et quoique leurs Vers n'eussent pas la même force, ni la même beauté que ceux de leurs peres, je ne laissai pas d'admirer la grande érudition de ces jeunes filles dans un âge si tendre, & d'envier le sort de ces heureux Chefs de familles, qui recueillojent par ces jeux d'esprit, les fruits d'une éducation heureuse & noble, & de laquelle ces sçavantes Vierges avoient sçû si bien profiter : Ain-

si, mon cher Paurolas, épargne-moi la bassesse d'être jaloux du bonheur d'autrui ; di-moi quelles sont tes resolutions, & quel est ton but, en t'appliquant seulement aux exercices du corps, comme aux Armes, à la Chasse, & aux autres travaux, & negligeant les sciences qui sont la nourriture de l'ame, & la seule occupation de l'esprit ? ce doit être cependant là le premier exercice de l'homme, & les autres ne sont que des amusemens & des délassemens de ce même Esprit. Je conviens qu'il faut avoir soin du corps, pour conserver la santé ; mais ces soins doivent être moderés, à moins que l'on ne fît d'autres exercices que ceux de combattre dans les Jeux publics, où l'adresse & la force du corps ont plus de part que l'esprit : mais celui qui veut s'élever au-dessus du commun, &

se rendre capable de gouverner une République, doit travailler sans cesse pour s'acquerir cette sagesse consommée, cette conduite irreprochable, cette droiture de mœurs à l'épreuve de toutes les passions ; Et enfin cette connoissance parfaite de soi-même pour mieux connoître les autres hommes ; qualités si necessaires à ceux que la Fortune a mis au-dessus des autres. Ne t'imagine donc pas qu'il suffise à un Prince de sçavoir domter un cheval, quelque fougueux qu'il soit, l'accoler avec adresse & de bonne grace, se servir des armes avec vigueur & avantage ; & en un mot posseder toutes les autres qualités du corps: Tu te tromperois ; mon fils ; il est vrai qu'un Guerrier ne doit pas ignorer ces nobles exercices ; mais il faut de la tête & de la prudence à un Heros, la valeur &

la grandeur en sont inséparables, & la Vertu doit conduire toutes ses actions ; & ce sont là des qualités de l'Ame que nous ne pouvons acquerir qu'en faisant une grande attention sur nous-mêmes, & par une longue experience. Ne sui point les dangereuses maximes de ce Politique qui soûtient qu'un Prince pour se maintenir doit être Tyran, & que pour la tyrannie l'étude & la science sont inutiles ; qu'il ne faut qu'un corps robuste, & un cœur insensible : je ne fais cette disgression, mon fils, que pour te donner une idée si affreuse de la tyrannie, que tu l'évites avec soin : car tu n'ignores pas que j'ai le malheur de passer pour Tyran, vice neanmoins que je déteste, puisque je puis t'assûrer que si je le suis, c'est contre ma volonté ; car il n'est point de sort plus malheu-

reux ; toûjours dans la crainte ; toûjours dans le soupçon ; se voir contraint de prendre ombrage de tout ; ne pouvoir avoir aucune confiance à personne ; être toûjours exposé à perdre la vie, & à regarder vos plus fideles Courtisans comme des espions, vos Gardes comme des assassins, & vos Peuples comme autant de secrets témoins qui vous reprochent vos cruautés & votre injuste ambition. Ah ! que le sort d'un particulier est bien plus souhaitable ! du moins il n'apprehende que le Tyran & ses injustes vexations : Reconnois donc, mon fils, l'erreur où étoit celui qui soûtenoit qu'il ne falloit que de la vigueur & de la force dans un Tyran, & apprends qu'il a plus besoin de lumieres & d'esprit qu'un autre : avec quelle politique ne doit-il pas cacher ses sentimens ? & quels

differens personnages ne doit-il pas faire ? une clemence feinte, & une bonté outrée doivent couvrir ses cruautés & sa tyrannie ; l'agrandissement de ses Etats, & l'interêt de ses peuples, servent de prétexte à ses projets ambitieux ; la noble ardeur de conserver la liberté de ses Sujets, semble l'obliger à déclarer la guerre à ses voisins : Enfin, toute son étude n'est qu'à satisfaire toutes ses passions, & à s'efforcer par un tissu de grandes actions en apparence, de s'immortaliser aux dépens d'un pauvre peuple accablé de miseres, dont les cris pénetrent jusqu'aux cieux. Hé bien, mon fils, après un portrait aussi fidele de la tyrannie, n'en concevrez-vous pas toute l'horreur & toute l'indignation qu'elle merite ? Et n'avouërez-vous pas plûtôt que la clemence, la douceur, & l'affa-

bilité, ſont des qualités eſſentielles pour un Prince, & qu'un Etat eſt bien plus floriſſant lorſque la Paix y regne, & que le Chef meſure ſon ambition à l'interêt propre de ſes peuples? Quel bonheur eſt plus grand pour un Roy, que de ſe pouvoir dire; je ſuis l'amour de mon peuple, je leur ſers de pere, l'air ne retentit que des vœux qu'ils font pour ma conſervation; ils vivent dans une abondance, & dans une aiſance admirable; le Commerce leur eſt ouvert par tout; les autres Nations envient leur bonheur, & on me propoſe pour modele à tous les autres Princes! Ah! mon fils, qu'un Prince comme celui que je vous propoſe, eſt à admirer & à ſuivre, & qu'il y a bien plus de gloire pour un Heros, de maintenir ſes Peuples dans la tranquillité, que d'acheter le titre

de Conquerant, en sacrifiant à une passion démesurée de s'élever & de faire la conquête du Monde, le sang & le bien des pauvres Sujets, qui forment & qui produisent l'autorité Royale ! Applique-toi donc, mon fils, desormais à cultiver ton Ame par la lecture des bons Livres, afin que profitant des sages conseils de ces Legislateurs, tu te rendes digne de me succeder, en reparant par ta clemence, & par ton humanité, la mauvaise opinion des Peuples sur mon Gouvernement.

LETTRE XXIII.

Aux Camarins.

J'Ai envoyé vers les Geliens & Leontins pour leur faire sçavoir que j'ai besoin d'argent ;

je vous écris aussi afin que vous preniez vos mesures pour m'en envoyer au défaut d'armes, de chevaux, & d'hommes, dont vous dites votre Ville dégarnie : si-tôt que les Leontins ont reçû mes ordres, ils m'ont envoyé cinq talens, & les Gelliens m'en ont promis dix : ainsi je compte que vous ne serez ni moins exacts que les Leontins, ni moins liberaux que les Gelliens.

LETTRE XXIV.

Aux Leontins.

LEonidas, que vous aviez envoyé pour m'épier, a été découvert, & est en ma puissance ; sa témerité meritoit la mort, cependant je vous le renvoye, afin que vous ne douriez pas des grands préparatifs que je fais

pour vous faire la Guerre ; il m'a déclaré sincerement toute votre entreprise, & m'a assûré, que vous manquiez de tout, sinon de crainte, de terreur, & de famine que vous avez en abondance.

LETTRE XXV.

A Ferosme.

TU m'as demandé ce que j'esperois faire pour vaincre les Leontins qui m'ont usurpé avec toute licence des Terres qui m'appartenoient ; je ne te dirai pas que le bon droit & la Justice seront mes armes, n'étant point l'agresseur, mais défendant seulement mon païs ; parce que tu ne ferois point de cas de telle réponse : cependant je puis t'assûrer que je fais

berté de mes Prisonniers, après avoir reçû pour leurs rançons cent talens ; si je craignois être la cause de ta mort, & que mon bonheur ne te portât des coups trop sensibles, je te ferois connoître la grandeur de mes Conquêtes.

LETTRE XXVIII.

A Pythagoras.

IL semble que la tyrannie de Phalaris soit fort contraire à la Philosophie de Pythagoras ; cependant j'espere que si j'avois le bonheur de te frequenter, nous pourrions nous trouver semblables en bien des choses : j'ai tant oüi vanter ta Vertu & ta probité, que je te regarde comme un modele à suivre. Ta délicatesse, & la droiture de tes

mœurs

mœurs te font fuir les Tyrans & la tyrannie, mais ne me condamne pas sans m'entendre ; ferme les oreilles aux discours injustes du Peuple, dont la mauvaise opinion de mon Gouvernement me blesse ; si j'osois aller te trouver desarmé, & sans Gardes, je le ferois, mais je courrerois risque d'être pris ; & si j'y vais bien accompagné ; on soupçonneroit cette démarche : Ainsi, si tu veux m'obliger, donne-toi la peine de venir toi-même, tu n'as rien à craindre, tu pourras m'éprouver ; car si tu me regardes comme Tyran, tu trouveras que je suis plûtôt homme privé ; & si tu me considere comme homme privé, tu me connoîtras quelque chose du Tyran, quoique ce soit par necessité, parce que je n'ai point d'autres moyens pour conserver cet Etat, que la cruauté & l'au-

torité absoluë. Or si la bonté peut être sûrement avec la tyrannie, je desire avec ardeur te posseder dans mes Etats ; car t'ayant pour guide, je ne peux rien faire d'injuste, tes sages conseils, & tes opinions certaines, seront des Loix pour moi ; & soûtenu par ta conduite, & par ta vertu, j'essayerai de marcher dans des voyes plus douces & agréables que je n'ai fait : car le bon-ou mauvais Gouvernement dépend d'un sage ou d'un injuste Ministre.

LETTRE XXIX.

A Torax.

JE ne sçai si je dois attribuer ton silence, ou à l'obscurité de mon style, ou à la malice à ne vouloir pas m'entendre ; sçache

cependant que par nos comptes, tu m'es demeuré redevable de deux cent talens: si tu veux le sçavoir plus certainement, tu n'as qu'à attendre celui qui te le fera connoître d'une maniere bien differente à celle dont je te l'avois fait sçavoir.

LETTRE XXX.

A Ariphade.

L'Ignorance, la témerité, & la conduite déreglée, sont des pieges où tombent presque tous les hommes; ce sont du moins les défauts ordinaires de la jeunesse, & les vices favoris de ton fils: & quoiqu'il ne m'ait laissé aucun lieu de douter de son mauvais naturel, & de la dépravation de son cœur, en m'offensant avec impudence, j'ai

pourtant jusqu'à present suspendu ma vangeance, non à sa consideration, mais à la tienne, parce que plusieurs personnes m'ont assûré de ton integrité & de ta bonté ; ainsi, je ne veux point que la malice & la corruption du fils, troublent l'innocente vieillesse du pere ; car il est à présumer que n'ayant que ce seul fils, tout débauché & abandonné à ses passions qu'il est, tu ne laisse pas d'avoir pour lui cette tendresse paternelle qui te fait encore craindre de le perdre : ainsi, l'amour du pere surmonte les mauvaises qualités de l'enfant : Toutesfois, si malgré tes remontrances & les miennes, il s'endurcit dans ses vices, & ne veüille pas changer, qu'il soit assûré d'être puni de sa rebellion ; & afin que mettant offense sur offense, il ne puisse pas trouver de mauvais prétextes

pour masquer sa témerité, je t'avertis que je lui ai écrit tout ce que je te mande par celle-ci.

LETTRE XXXI.

A Nicenet.

SI tu es assez fol pour croire que tous les avis que j'ai donnés à ton pere de tes folies, ayent eu pour but la crainte que tu m'échapât, tu te trompes; & s'il n'y avoit que ce sujet, il seroit inutile d'écrire: rend-toi justice, & rend graces à la vieillesse & à l'honneur de ton pere, qui n'ayant que toi d'enfant, mourroit de douleur si je te punissois comme tu le merites; j'ai compassion aussi de ta grande jeunesse, & j'attribuë tes fautes à ton peu d'experience; si cepen-

dant tu ne rentres en toi-même, & ne respectes pas ma clemence, en te rendant digne du nom que tu portes, & en marchant sur les traces de tes ayeux, je te punirai : ainsi, ne te repais pas de chimeres ; la foudre est prête à t'écraser, ne te repose pas sur la lenteur de ma vangeance : préviens donc l'orage en évitant Timandre ; car il faut bien plûtôt suivre l'avis profitable d'un ennemi, que le pernicieux conseil d'un ami.

LETTRE XXXII.

A Antimaque.

SI tu te trouves en pouvoir de me rendre ce que je t'ai prêté, sans le faire, tu es le plus ingrat de tous les hommes : mais si malgré tes efforts tu te trou-

ves dans l'impuissance, la faute est pardonnable envers ceux qui regardent tout du bon côté ; cependant sçache que le pardon que je t'accorde n'est que pour prolonger le payement, & non pour perdre ma dette.

LETTRE XXXIII.

A Aristeméne.

QUoique je sois très-sensible à la part que tu prends à ce qui me regarde, cependant je te prie de moderer la douleur que la nouvelle de mes blessures t'avoit causée : car elles me sont si glorieuses, que quoique je sois presque demeuré sur la place dans le combat, j'envisageois la mort, qui, selon l'opinion vulgaire, doit être odieuse à tous les hommes, comme un

terme honorable, & à souhaiter pour la défense de sa Patrie : Car quoi de plus noble, & plus propre à immortaliser, que de mourir les Armes à la main, en combattant pour la Vertu, & pour la Gloire ?

LETTRE XXXIV.

A Xenopithe.

LA calomnie & l'injustice de mes Accusateurs ne m'effraïent pas, parce que si je fais mal, j'y suis porté par la necessité qui n'a pas de Loi ; mais les autres le font naturellement : ainsi, la difference qu'il y a de moi Tyran, & de vous, d'une condition privée, c'est que je confesse ma faute, quoique j'aye la liberté & la puissance d'en commettre sans en rendre compte

pte, au lieu que vous n'oseriez confesser ce que vous niez, craignant la rigueur de la Loi.

LETTRE XXXV.

Aux Catanéens.

QUand quelques-uns de vos Citoyens me furent amenés Prisonniers, lesquels entre tant de milliers n'avoient nul espoir de se dérober à ma juste vangeance, parce que vous vous soucïez peu de leur vie : cependant je leur donnai la liberté, non pour vous faire croire que j'aye moins de haine & d'aversion pour vous, car vous méritez toute mon indignation : mais afin que, quand vous souffrirez les peines dûës aux offenses que vous m'avez faites, la grandeur de votre misere, & le poids de

vos chaînes vous fassent ressouvenir de vos crimes.

LETTRE XXXVI.

Aux Mêmes.

IL vous semble peut-être que vous avez trop souffert, quand je vous ai puni de la cruauté que vous avez eu de faire brûler avec l'inhumanité & la tyrannie la plus grande, trente des miens, parce qu'ils avoient été cause de la défaite de cinq cens hommes d'Armes, après m'avoir dérobé sept talens ; je veux neanmoins bien vous avertir que ces sortes de châtimens ne sont rien en comparaison des tourmens que je vous prépare ; car tant que la Providence qui gouverne le Monde, entretiendra ce même ordre en son harmonie, je n'a-

bandonnerai point la haine que je vous porte ; & toutefois la guerre continuelle que je vous ferai, sera moins pour me vanger, que les Dieux qui ont le pouvoir de maintenir, ou de ruiner toutes choses : car en faisant jetter impitoyablement ces hommes innocens dans le feu, la noirceur de cette action ne fait pas seulement Phalaris votre ennemi, mais même tous les Elemens, & le Soleil qui n'a pû souffrir sans Eclipse l'horreur & la bassesse de ce crime.

LETTRE XXXVII.

A Chritophéme.

TOi & tous ceux qui vantent mes forces, ma politique, & mes ruses en Guerre, & qui en prennent pour témoignage la

Victoire que j'ai remportée sur les Leontins, me rendent justice, sans trop m'en faire accroire : Je combats pour l'honneur, car c'est l'éguillon de la Vertu : Cependant il faut avoüer que malgré mes soins & ma prudence, je dois attribuer à la fortune presque tout le gain de la Bataille, parce qu'il n'est rien dans le Monde qui ne soit élevé par ses faveurs, ou détruit par ses caprices.

LETTRE XXXVIII.

A Polignot.

SI tu veux recevoir encore de mes nouvelles, cesse de m'accabler de loüanges, & de vouloir m'élever au-dessus des autres hommes ; la flaterie est une bassesse indigne d'un hom-

me d'honneur, & d'ailleurs si tu faisois tant de cas de moi, tu n'aurois pas refusé mes présens. Apprends donc que parmi gens d'experience & de sçavoir, la parole n'est reputée que l'ombre de la chose.

LETTRE XXXIX.

A Axioque.

L'Homme sensé ne doit jamais se glorifier de sa Noblesse, lorsque sur tout il ne la doit qu'à ses Ayeux; car la veritable consiste dans la Vertu: je n'en connois point d'autre; tous les degrés d'honneur sont des coups de hazard qui tombent indifferemment, & sans nul égard au mérite sur tous les hommes: Ainsi, tout homme vertueux, quoique d'une condi-

tion basse & obscure, est plus estimable qu'un Prince sans honneur, & sans autre titre que sa Principauté, qui est un fantôme de Noblesse. En effet, que nous servent ces Dignités, ces Puissances, ces grands Noms pompeux, si par une conduite basse & rampante, nous démentons notre Naissance? Non, ne donnons point dans ces fausses idées du siecle qui donne tout aux apparences; sacrifions tout à la veritable Vertu, & avoüons qu'il est bien plus loüable & plus noble de commencer sa Famille par soi-même, & par son propre mérite, que d'emprunter son nom d'une longue suite d'Ayeux, dont on n'imite point les Vertus: ainsi, Siracusans, ne connoissez plus d'autre Noblesse que la Beauté, la Candeur, & la Pureté de l'Ame, les sentimens d'honneur, & les mou-

vemens désintereſſés d'un cœur bien placé & au-deſſus du vulgaire, ſans vous amuſer à vanter les hautes Dignités, & le rang ſuperieur des Morts ; n'admirez que leur probité, & la bonne conduite qu'ils ont tenuë pendant leur vie, afin qu'ils vous ſervent d'exemples & de modeles.

LETTRE XL.

A Demotele.

JE prends en bonne part les remontrances que tu m'as faites au ſujet de ma tyrannie, & le conſeil que tu me donnes de fuir ce crime ſi déteſtable, parce que n'ayant jamais été Tyran, tu ne peux pas décider ni pour, ni contre la tyrannie. Pour juger un point ſi important j'aurois beſoin de l'autorité des

Dieux, & non de l'avis d'un foible mortel ; car tu ignores qu'il y a plus de danger de se défaire de sa Principauté qu'à l'acquerir ; & quoique la tyrannie dans un homme privé passât pour cruauté punissable, même selon les Loix ; neanmoins dans un Prince elle est, pour ainsi dire, necessaire lorsqu'il a commencé de l'être, & que sa Principauté en dépend : En effet, il faut regarder la tyrannie comme la naissance de l'homme ; car il est certain que s'il étoit possible à l'homme de connoître avant sa naissance toutes les traverses & les malheurs dont la vie est accompagnée, il ne voudroit jamais sortir du néant ; il en est de même du Tyran, si avant que de le devenir, il sçavoit toutes les suites fâcheuses & toutes les infortunes que cause la tyrannie, il souhaiteroit cent fois

plûtôt de joüir du sort d'un homme privé, qui borné, & sans ambition, vit dans un repos souhaitable : Ainsi, concluons, Demotelle, que comme il faudroit mieux pour l'homme très-souvent de n'être pas, que d'être ; il seroit plus avantageux à un Tyran d'être né un simple particulier, que d'être élevé à la Principauté. Si donc avant que d'avoir goûté de la tyrannie tu m'avois donné ces conseils, & que tu m'eusses fait connoître tous les chagrins & les miseres qu'elle traîne après elle, sois certain que j'eusse suivi avec soumission tes sages avis ; mais à present que forcé par cette même tyrannie, j'ai commis une infinité de maux, les Dieux mêmes ne pourroient pas me faire changer de résolution : car je sçai bien que cessant d'être Tyran, il me faudra cesser

de vivre, parce que ceux que j'ai tourmentés ne manqueroient pas de se vanger, en me faisant souffrir une mort honteuse.

LETTRE XLI.

A Epicarme.

JE suis persuadé que le conseil que vous me donnez de quitter la Principauté, (ne la pouvant conserver que par la tyrannie) est plûtôt un manque d'experience, qu'une envie de me chagriner : Car de même qu'un Archer après avoir décoché son trait, n'est plus dans le pouvoir de l'arrêter ; aussi quand vous avez commencé d'exercer un pouvoir tyrannique, il est impossible de suivre d'autres maximes ; le Peuple accou-

tumé, pour ainsi dire, à l'oppression, & à un Gouvernement dur & severe, ne regarderoit ce changement que comme un prétexte pour les accabler davantage.

LETTRE XLII.

Au Même.

QUoique tu sois le seul qui me fait la grace de m'estimer integre & équitable, & que personne n'ajoûte foi à tes paroles: cependant un témoignage comme le tien, me suffit, parce que je te regarde comme la Regle & la Loi de toute la Sicile. Je méprise la multitude de ces Courtisans, qui flattans sans cesse les foiblesses d'un Prince, l'entretiennent dans ses folles passions, & l'applaudissent en tout.

Loin de moi ces Fanfarons de Vertu, qui profitans cruellement du foible des Princes, ne font leur Cour, & n'établissent leur Fortune qu'aux dépens de la réputation & de l'honneur de ces mêmes Princes; au contraire c'est un trésor inestimable dans une Cour qu'un sage Ministre, dépoüillé de tout artifice, amateur de la verité, & qui n'aimant son Prince qu'autant qu'il a de Vertu, ne peut souffrir sans murmurer, & sans l'en avertir, qu'il tombe dans les vices des autres hommes: En effet, n'est-il pas juste qu'étant élevés au-dessus des autres par les Dignités, nous le soyions aussi par nos mœurs, & par nos actions; un homme privé peut se dérober au Public, & lui cacher ses foiblesses; mais un Prince qui voit tout l'Univers attentif à ses moindres actions, toûjours

environné, & obsedé par des Courtisans, qui, quoiqu'ils paroissent en apparence vanter & publier tous ses projets, sont neanmoins les premiers à les critiquer, & à divulguer jusqu'à ses moindres mouvemens : ce Prince, dis-je, Maître de tout, doit l'être assez de lui-même, pour ne rien faire que de digne de l'immortalité : Ainsi, mon cher Epicarme, soûtenu par un suffrage aussi puissant que le tien, je m'estime le plus heureux des hommes, & ne brigue plus désormais l'approbation de beaucoup d'autres dont je considerois le mérite & la Vertu.

LETTRE XLIII.

A Hypolicion.

TU n'as pas besoin, pour me venir trouver, d'autre saufconduit que ma parole ; elle te doit suffire, & je me fais une Loi de la garder ; ainsi, si tu parois te méfier de moi, ce sera me faire injure : car rien n'est capable de me faire violer mes sermens, fusses-tu même accusé & criminel envers moi. Cependant après t'avoir mandé de venir, tu me demandes un saufconduit ; c'est, je l'avoüe, m'offenser vivement, & avoir bien mauvaise opinion de moi, puisque la promesse que je te faisois ne partoit que de ma bonne volonté pour toi.

LETTRE XLIV.

A Politimon.

SI jugeant de mes mœurs, & de ma conduite par tes mauvaises qualités, & par la corruption de ton cœur, tu te défies de moi, c'est m'accuser moins de malice que de prudènce ; mais si tes soupçons ne viennent que de la mauvaise opinion que tu as de la droiture de mes sentimens, tu te trompes, & ne me connois pas ; car je suis si fidele à ma foi, & j'ai tant de délicatesse sur cette matiere, que je regarde comme le veritable point d'honneur, que ne croyant personne d'une ame assez vile & assez basse pour fausser sa parole, & mesurant le cœur d'autrui au mien, je me suis nean-

moins plusieurs fois trouvé la duppe de mon trop de crédulité; tu peux donc venir en sûreté, pour rendre après témoignage, que Phalaris garde sincerement sa foi promise.

LETTRE XLV.

A Nicias.

TU n'as de l'aversion pour ton fils, que parce qu'il n'est pas partisan de tes défauts; ce qui le rend estimable & cher à tout le monde: Ainsi sois persuadé que tous ceux qui aiment sa Vertu détestent & ont en horreur tes vices.

LETTRE XLVI.

A Adimar.

J'Ai appris qu'il y a dispute entre ton frere & toi, pour sçavoir lequel des deux est le plus méchant; je veux vous accorder en vous avoüant ingenument, que quoique ton frere soit le plus méchant des hommes, tu le surpasses encore lui & les autres hommes en malice & en fourberies.

LETTRE XLVII.

Aux Egestins.

GArdez-vous bien de recevoir ceux que j'ai bannis: car jamais homme n'a porté plus

loin que moi la reconnoissance des bienfaits, & la vangeance des injures & des offenses : les Leontins, & les Melitins vous en peuvent servir de preuve convaincante: Car les premiers pour avoir submergé ma Galere, ont perdu leur liberté ; & les derniers pour avoir travaillé à la sauver, sont sortis d'esclavage par mon secours.

LETTRE XLVIII.

A Anthisténe, & Theotin.

DEs Presens que j'ai envoyés, Anthisténe a bien voulu en prendre une partie, & Theotin n'a pas voulu en recevoir : c'est pourquoi je rends graces à l'un, & ne me plains pas de l'autre.

LETTRE XLIX.

A Menecle.

SI tu veux que l'on te croye ennemi des vices de ton pere, ne te repens pas d'être devenu bon & sage, autrement tu perdrois la bonne opinion que les Camarins ont de toi ; car ils s'imagineroient que tu t'es couvert sous le masque de la Vertu, parce que l'occurrence du tems le demandoit, & que neanmoins tu es toûjours le même.

LETTRE L.

A Epistrate.

IL semble, de la maniere que tu m'écris, que je sois le plus heureux & le plus content

des hommes ; mais il m'eſt facile de te deſabuſer en te faiſant un abregé de ma Vie. Dès ma plus tendre enfance je demeurai ſans pere ni mere ; parvenu en adoleſcence, je fus par un malheur attaché à moi, banni de mon Païs, & je perdis la plus grande partie de mon bien ; je fus élevé par gens barbares, & me vis contraint, pour éviter la perſecution que l'on me faiſoit en tous lieux, de fuir & d'être errant & vagabond : & ce qui m'étoit le plus ſenſible, c'eſt que non ſeulement j'étois accablé & tourmenté par mes ennemis ; mais encore par ceux à qui j'avois fait le plus de plaiſir : Enfin, las d'une vie ſi miſerable, je vins en Agrigente, où pour me maintenir je fus contraint de devenir à mon tour Tyran, conduite que je déteſte & que je me reproche à moi-même : ſi tout

cela peut se nommer felicité, certainement je suis heureux.

LETTRE LI.

A Onestor.

TU ne peux m'obliger davantage, aussi-bien que tous mes amis, qu'en ne voulant point approfondir trop avant dans mes affaires, lesquelles ne vous touchent en rien, sinon, en ce qu'il me plaira ; parce que tel est le cours de mon Etat, que mes ennemis les sachant s'en doivent plus réjoüir, que mes amis se fâcher faute de les sçavoir.

LETTRE LII.

A Eteonie.

JE suivrai ton conseil en oubliant les injures qui m'ont été faites ; je trouve tant de noblesse & de generosité dans cet avis, que je conçois bien à present que la vangeance ne doit être le parti que des ames vulgaires, incapables d'aucuns beaux sentimens : & d'ailleurs, mortels que nous sommes, la pensée cruelle de notre fin doit nous tenir en bride, & servir de frein aux passions humaines : cependant malgré la grandeur des sentimens que tu me proposes, tous mes sens & la nature se revoltent contre moi, & me disent de ne me pas contenter de poursuivre Pithon pendant la

vie, mais même de le suivre encore dans l'affreuse nuit du tombeau, n'étant pas naturel de pardonner à un traître, qui au desespoir de n'avoir pû seduire ni corrompre la fidelité de ma femme Erithie, pendant mon exil, qu'il vouloit épouser, ce qu'elle refusa toûjours genereusement pour me suivre, emprunta le secours cruel & indigne du poison pour se vanger de son trop de Vertu, & de sa juste aversion pour un commerce infâme & illegitime.

LETTRE LIII.

A Thrasimor.

CE Château que tu as abandonné parce qu'il se défendoit avec fermeté, a été pris & ruiné par Tenere & ses Soldats,

plus promtement que je ne t'écris cette Lettre.

LETTRE LIV.

A Abarid.

L'On m'a dit que tu étois venu des Monts de Tartarie en nos Contrées, & que c'étoit le desir de converser avec les Hommes Illustres, qui t'y avoit attiré; & même que tu as déja parlé au Philosophe Pytagoras, au Poëte Stesicore, & aux autres Grecs si renommés par leur mérite, que tu as retiré de leurs sçavantes conversations un bien infini: j'ai même encore appris avec plaisir, que ton esprit entraîné par le goût des bonnes choses, & par les hautes idées que ces Grands Hommes t'ont données des Sciences, n'étant pas encore

encore ſatisfait des belles inſtructions de ces ſages Philoſophes, voudroit en trouver d'autres pour apprendre d'eux les Hiſtoires qui te ſont inconnuës : Si au commencement on ne t'avoit pas fait de mauvais rapports de moi, & que tu euſſes pû reconnoître aſſez l'injuſtice de mes calomniateurs, pour que leurs médiſances groſſieres n'euſſent pas fait d'impreſſion ſur ton eſprit ; (car ſi tu es prévenu contre moi, il ſera bien difficile de te déſabuſer.) Si cependant ton opinion eſt que pour connoître la verité, il faille la chercher entre les hommes reconnus pour ſages, viens demeurer avec moi ; bien d'autres même d'un mérite diſtingué m'ont fait cette grace, & je me flatte que je pourrai démentir par ma bonne conduite, tous les mauvais diſcours de mes enne-

mis ; & si sans vanité & sans amour propre il est quelquefois permis aux hommes de se rendre justice, je puis t'assûrer que tu trouveras en moi autant d'humanité & de bons sentimens, qu'en bien d'autres, qui sont en très-grande estime & veneration parmi les hommes, & ausquels Phalaris n'est point inferieur en sagesse, & en prudence.

LETTRE LV.

A Orsicoque.

SI mes ennemis m'ont reproché qu'après avoir prié plusieurs fois Pithagoras de me venir voir, ce sage Philosophe n'y soit pas venu, parce que tu lui conseillois de m'éviter ; quel triomphe à present, & quelle

gloire pour moi, qu'un si grand homme malgré mes envieux ait bien voulu y venir, & même y séjourner cinq mois dans une tranquillité admirable! ce m'est un très-grand avantage, car s'il ne s'étoit pas trouvé entre nous une heureuse conformité de mœurs & de sagesse, ce grand Legislateur n'auroit pas demeuré une seule minute en ma compagnie.

LETTRE LVI.

A Egesipe.

A Present qu'il n'y a plus de remede à l'exil de Clisthene, & qu'il ne nous en reste que le chagrin de croire qu'il a beaucoup contribué à son bannissement, je puis vous en dire mon sentiment; je ne pouvois

voir sans compassion avec quelle suffisance & vaine gloire il travailloit aux affaires de la République; je lui en mandois souvent ma pensée, & les mauvaises suites que cette trop bonne opinion de lui-même pourroit lui causer; mes sages avis, loin de le rendre attentif sur lui-même, le chagrinoient; enyvré de présomption, séduit par les amorces trompeuses des honneurs, & entraîné par l'ambition, il ne faisoit aucun compte de mes conseils, il les traitoit de folies & de chimeres, comme si je n'avois pas eu la moindre experience dans les affaires publiques, ou que je l'eusse fait pour appuyer ma tyrannie, ne pouvant souffrir que personne se servît d'une autre maniere de gouverner que moi, ce qu'il a toûjours crû jusqu'à ce que, cruel joüet de la Fortune, ces mê-

mes honneurs qui l'avoient élevé au plus haut degré de gloire, l'ont précipité dans le néant & dans l'obscurité la plus affreuse. Bel exemple pour les hommes, qui, aveuglés par la prosperité, ne réfléchissent que sur le présent, au lieu de se dire sans cesse ; Que les plus grandes fortunes sont sujettes aux plus grands revers ; & qu'ainsi, persuadés de la fragilité & de l'inconstance de cette même Fortune, il faut sçavoir la ménager pendant qu'elle nous est favorable ; Qu'il ne connoît que trop à present, par sa funeste experience, que Phalaris sçait bien le Gouvernement civil ; qu'il a lui-même éprouvé que la prosperité n'est qu'un Zephir dont le souffle d'abord nous enchante par sa douceur, mais qui se dissipant bien-tôt après, ne nous laisse que le chagrin de nous en voir privé, & nous rend sa per-

te plus ſenſible que ſa joüiſſance : que ce même Phalaris connoiſſant le naturel du Peuple qui cherit & recherche avec ardeur la nouveauté, qui ne rend juſtice au mérite que par caprice, & qui accable à la fin ceux qu'il avoit élevés au commencement, a appris à mépriſer l'approbation indiſcrete de la multitude, & en ſouhaiteroit plûtôt le blâme que la loüange ; parce que ſa haine s'éteint plus aiſément qu'elle ne s'allume : ainſi, leurs vangeances font moins de dommage que leur bonne volonté & leur amitié ; car je te jure, Egeſipe, que pour te faire ſans paſſion un portrait du Peuple tel que mon experience me l'a fait connoître, je te dirai d'abord, qu'il eſt téméraire, vain ; qu'il fait ſans ceſſe des projets ſans en executer aucuns ; broüillon dans ſes entre-

prises, prêt à se soulever à tous momens, inconstant, amateur de la nouveauté, sans foi, sans Religion, ne donnant que dans les apparences, ne s'étudiant qu'à se tromper finement les uns & les autres, plein de déguisement, sacrifiant tout à l'interêt, ne connoissant point la Vertu pure, idolâtre de la Fortune, flatteur à l'excès, soumis & rampant dans la misere, insupportable dans l'abondance, ennemi de la verité, traître, & parjure, insultant à l'infortune des autres, sans humanité, sans amitié, sans honneur, aussi promt à loüer qu'à condamner, ne suivant que la brigue & la faveur, & laissant le vrai mérite dans l'obscurité : Enfin, celui qui pour gouverner une République, cherche à complaire au Peuple, prend le chemin de se perdre, & de se faire mépriser.

la crainte le retient dans le respect, la trop grande douceur l'en fait sortir : cependant combien voyons-nous d'hommes assez fols & assez aveuglés, pour mettre tout en usage, afin de se procurer le suffrage ridicule du Peuple : le pere n'aime point son enfant avec tant d'empressement, l'Amant le plus passionné ne recherche pas avec tant d'ardeur la Belle qu'il veut épouser ; l'Avare n'aime pas l'argent avec tant d'attache, & ceux qui aiment les Armes, la Guerre, & les beaux Chevaux, & qui font leurs efforts pour être Victorieux dans les Jeux Olympiques, ne prennent point tant de plaisir dans chacune de ces choses, que font ceux qui courent après la miserable gloire, la vanité, les honneurs, & la faveur du Peuple dont ils sont toûjours les

tristes victimes : Ainsi, on ne peut être mieux vangé de son ennemi, que lorsqu'on le voit abandonné & entraîné par ces folles passions ; comme on ne peut avoir trop de chagrin d'y voir aussi son ami plongé & enchaîné; c'est pourquoi, Vous autres parens de Clisténe, faites-lui envisager sa disgrace comme un effet des choses humaines ; & quoiqu'il n'y ait plus de remede à sa faute, ne laissez pas de la lui remettre devant les yeux, pour qu'il en connoisse l'erreur.

LETTRE LVII.

A Antonne.

SI-tôt que j'ai reçû ta Lettre je t'ai envoyé de l'argent, parce que l'exactitude à rendre

service & le service même sont deux plaisirs en même instant; je t'ai donc fait tenir trois talens que tu m'as demandés, afin que payant la rançon de ton fils, il soit rappellé d'exil, & ne soit plus vagabond : car j'ai reconnu par experience, combien est cruelle & fâcheuse la peine de l'exil. Je t'envoye encore trois autres talens, afin de te donner les moyens de racheter les biens que tu avois vendus : Je conseille aussi à Clisténe d'abandonner le Gouvernement de la République, puisque quelques soins, & quelque integrité que nous ayions, tout l'avantage reste au Peuple, & le moindre évenement fâcheux retombe sur nous; & si sa propre experience ne suffit pas pour l'en convaincre, que je lui serve du moins d'exemple, moi qui suis son parent & son ami : moi

qui ne fus banni de ma Patrie que par mon peu de connoissance du Gouvernement, & qui par la suite pour m'être trop attaché à le connoître, me suis attiré le cruel nom de Tyran, qui m'a pour jamais éloigné de ma chere Patrie : ce souvenir fâcheux me donne tant d'horreur du Gouvernement, que je m'estimerois plus heureux cent fois de mener une vie tranquille & obscure dans mon Païs, que d'être chargé des vains Titres de Prince & de Gouverneur dans une Terre étrangere ; je ne t'écris ceci que pour t'obliger à te décharger d'un fardeau qui pourra t'accabler, si tu ne préviens la tempête : ainsi, n'attribuë pas ces conseils à l'indigne crainte que j'ai de te faire plaisir ; je ne sçai pas abandonner mes amis, mais je les sers de meilleur cœur lorsque c'est pour

une bonne fin, & j'aime mieux les aider en prosperité, mes services en sont plus glorieux, & la reconnoissance plus certaine.

LETTRE LVIII.

A Clisthéne.

QUoique je sois veritablement touché de ton infortune, & que tu en sois en partie la cause, pour n'avoir pas suivi mon conseil, je ne t'écris pas celle-ci pour te faire des reproches de ton peu d'attention à mes avis ; ce seroit une vaine gloire qui t'accableroit, loin de te soulager : ainsi, je ne cherche qu'à remedier aux maux que tu t'es attirés, & je regarde les conseils que je te donnois comme une secrete crainte que j'avois que cela n'arrivât : tu con-

noîtras les effets de l'amitié que je te porte, quand tu seras auprès de ta mere; je ne puis te pardonner d'avoir choisi un autre azile que chez moi, lorsque tu t'es vû contraint de sortir de ton Païs, me connoissant aussi bon ami, comme je le suis, craignois-tu mes reproches? si cela est, je ne te blâmerai point tant, puisque c'est une sagesse d'avoir honte de ses fautes passées, & que c'est un sûr moyen pour n'y plus retomber.

LETTRE LIX.

A Leonide.

QUoique tu ayes mis tout en usage pour persuader aux Camarins de me déclarer la Guerre; je suis certain que tes conseils si sages, & si prudens

n'auront aucun effet ; je sçaurai mieux me vanger que toi ; mes actions te répondront de mon ressentiment, & les Camarins instruits de ma severité, lorsqu'on m'offense, & de ma douceur, quand on veut vivre en bonne intelligence avec moi, craignent encore les justes effets de mon courroux.

LETTRE LX.

Aux Ennesiens.

JE ne sçai si c'est me flatter, que de croire que vous me devez votre liberté ; malgré votre ingratitude je vous la procurerois encore, si j'en trouvois l'occasion ; si vous ne refusez un peu de reconnoissance, renvoyez-moi du moins l'argent que je vous ai prêté, j'ai envoyé

par toute la Sicile pour en chercher.

Les Leontins & les Geliens m'en ont prêté liberalement; les Hialesiens & les Phintiesiens m'en ont promis; serez-vous les seuls qui m'abandonnerez dans mes pressans besoins, après vous avoir prévenus dans les vôtres? Et la generosité de vos Cousins, ne vous fera-t-elle pas rentrer en votre devoir? Que penseroient-ils de moi, s'ils sçavoient que j'eusse assez de foiblesse pour me reduire à la dure necessité d'emprunter pour ménager des ingrats à qui j'ai rendu service d'une maniere si gracieuse? Ainsi, si ces raisons ne sont pas assez fortes pour vous obliger à me renvoyer mes deniers, je sçaurai vous y contraindre, & vous faire repentir de votre indigne negligence.

LETTRE LXI.

Aux Mêmes.

JE ne m'attendois pas aux manieres basses & rampantes que vous avez avec moi, & je ne m'étois pas pû imaginer qu'après vous avoir secourus dans vos plus pressantes necessités, vous eussiez assez de témerité pour ne me renvoyer que huit talens sur un si grand nombre que vous me devez, encore en retenez-vous quatre : ce procedé injurieux m'outrage à un tel point, que je serois moins outré de la perte totale de mon dû ; c'est à vous de vous justifier, & de me faire sçavoir par vos Ambassadeurs le sujet de ces lâches démarches ; si c'est par necessité, & que vous ayiez été obligés de charger le Peuple

Peuple pour le recouvrement de ces deniers, je remets le reste de bon cœur à votre Ville. Phalaris a l'Ame trop noble & trop grande pour souffrir cette tyrannie, & pour vous en donner des marques, je suis tout prêt de vous renvoyer les talens que vous m'avez rendus, pourvû qu'ils soient employés pour le bien public, & non pour ceux, qui sous prétexte de gouverner une République, en sont plûtôt les Tyrans, que les peres; & ne songeans qu'à leurs interêts particuliers, succent le sang du pauvre Peuple, & rendent par ce moyen une République indigeante & malheureuse. Quant à ce qui regarde les Statues que vous voulez m'ériger à cause des services que je vous ai rendus, je sai trop bien obliger, pour vouloir des témoignages si publics de ma libera-

lité, une ſimple reconnoiſſance me ſuffit, & je prétens vous faire un préſent égal à la dépenſe que ces fantômes d'honneur vous auroient contraints de faire.

LETTRE LXII.

A Hieron.

BIen que je ſois en droit de me plaindre de toi, par rapport aux mauvais diſcours que tu as tenus de moi aux Leontins; cependant j'ai pris le parti de me taire, te mépriſant trop pour te croire capable de m'offenſer, & ſçachant que les Elephans des Indes ne font aucune eſtime des Moucherons.

LETTRE LXIII.

A Aristenet.

LA vieillesse ne m'est point ennuyeuse, d'autant plus que ce n'est pas mon autorité, ni ma severité qui s'affoiblissent; tout mon chagrin est de voir que tu me crains outre mesure, & c'est une foiblesse indigne de l'homme; puisque plus le sort nous est contraire, plus nous devons avoir de fermeté, la crainte étant un supplice plus rude que le malheur même.

LETTRE LXIV.

Aux Milesiens.

VOs Ambassadeur m'ont proposé de vous prêter quelque argent, quoique je n'en aye pas beaucoup à cause des Guerres, qui m'en ont consommé une grande quantité; je croirois neanmoins m'écarter du devoir d'ami, si je cherchois quelqu'excuse pour ne pas vous en envoyer: mais la grace que je vous demande, c'est de n'en pas agir comme bien d'autres, qui dans l'esperance de recevoir du secours de moi, m'accablent de loüanges & d'honneurs, & qui lorsqu'il est question de rendre, me traitent de Tyran & d'usurpateur: ainsi, lorsqu'un homme a assez de facilité pour prêter

ſon bien, il eſt encore moins dangereux de le prêter à un particulier, qu'à toute une République; car du moins vous ne vous faites qu'un ennemi foible & ſans reſſource; mais comme je crois que vous avez autant d'honneur que de probité, je vous envoye ce que vous me demandez.

LETTRE LXV.

Aux Mêmes.

JE ne vous ai point renvoyé vos Ambaſſadeurs avec cette Lettre; ce n'eſt pas que je ne faſſe cas de votre maniere de loüer, mais parce que je n'ai rien fait juſqu'à préſent qui merite de l'être; je me ſuis imaginé que ces éloges n'étoient qu'un artifice avantageux dont vous

vous vous ſerviez pour établir ma réputation chez vos voiſins : mais gardez-vous de la fauſſe prévention des hommes, qui ne jugent que ſelon leurs interêts, & leurs caprices, & qui me regardant comme un homme cruel & méchant, pourroient avoir les mêmes ſentimens de vous, qui cherchez à m'élever : Ainſi, puiſqu'ils ne m'en croiroient pas moins Tyran, & qu'ils vous en eſtimeroient moins, vos loüanges me ſemblent inutiles.

LETTRE LXVI.

A Aleandre.

NE penſe pas qu'il y ait quelques hommes capables de me faire trembler, & toi moins que tout autre : endurci com-

me je suis aux fatigues de la Guerre, que je n'ai jamais entrepris que pour de justes raisons, & avec de puissantes forces, je connois mieux qu'un autre l'inconstance de la Fortune; je sçai qu'elle favorise les Armes, & qu'il faut presque autant de bonheur que de conduite à un General; mais je me suis jusqu'à présent mis au-dessus de ses revers, ma raison & ma constance me rassûrent, & l'esperance que j'ai en la Justice des Dieux, me fait croire que je vainquerai par tout mes Ennemis, lorsqu'ils auront la témerité de m'attaquer.

LETTRE LXVII.

A Carbon.

COmment se peut-il faire que ceux qui condamnent ma severité, & la cruauté de mes supplices, ne vous ayent pas averti, vous qui ne cherchez qu'à m'attaquer, & m'offenser: en sorte que l'on plaint seulement ceux qui souffrent le juste châtiment dû à leurs crimes; & on ne cesse pas de chagriner & de forcer Phalaris à punir; mais je connois votre mauvais caractere, & votre cœur endurci dans le crime: vous m'offensez, quoique vous publiïez que je suis cruel & sans misericorde; que feriez vous, si je vous traitois avec douceur? cessez donc d'être méchant, je cesserai

rai d'être Tyran & Barbare.

LETTRE LXVIII.

A Cleodie.

POurquoi es-tu assez imprudent pour entreprendre de me nuire, sans sçavoir si tu le peux ? & pourquoi le veux-tu faire pour plaire à la niece d'un vil Artisan, noirci du crime d'avoir assassiné son beau-pere, & qui ne doit sa fortune qu'à cette énormité & ce parricide ? Je veux neanmoins ne pas executer les transports de mon juste ressentiment, & affoiblir ma vangeance par un torrent d'injures ; je veux te punir de la même maniere, toi & tes descendans, que tu cherchois à le faire sans t'en avoir donné sujet.

LETTRE LXIX.

A Polux.

IL ſemble par tes Lettres que tu es fort ſurpris de mon changement de vie, parce qu'auparavant j'étois ravi de me montrer à un chacun avec plus d'aſſûrance qu'un Tyran n'auroit dû faire, & maintenant à peine me fais-je voir de mes parens, & de mes meilleurs amis : j'évite avec grand ſoin les hommes ; cependant cette maniere de vivre ne doit pas t'étonner, puiſque je n'ai point trouvé de bonne foi, non ſeulement dans le commun des hommes, mais encore dans mes plus proches & meilleurs amis ; les paſſions maîtriſent tous les hommes, chacun agit ſelon ſon propre inte-

rêt, la bonne foi & la ſincerité ſont bannies de la ſocieté, la plus fine fourberie eſt le ſeul canal qui conduit à la Fortune : ainſi, je crois qu'il eſt plus convenable de demeurer dans les deſerts affreux d'Afrique, & dans les bois inacceſſibles de Numidie, habités ſeulement par les bêtes les plus feroces, que de vivre parmi les hommes ; & il y a plus de ſûreté avec les Lions, & avec les Serpens : Je ne te dis tout ceci que par la funeſte experience que j'ai faite de leur infidélité.

LETTRE LXX.

Au Même.

POurquoi as-tu publié en pleine Aſſemblée l'horreur des ſupplices dont je me ſers

pour punir les méchans, sans avoir fait connoître les raisons & les causes de ces terribles châtimens ? Tu veux donc me faire passer pour un Tyran, tout couvert du sang du Peuple, & tu ne veux pas me rendre la justice de faire voir, que si je punis rigoureusement, les coupables sont noircis de crimes si affreux, que le Ciel courroucé de ces infamies, m'écraseroit de sa foudre, si j'avois moins d'exactitude & de severité.

LETTRE LXXI.

A Timostene.

NE laissez pas le Soldat dans l'inaction, la molesse lui rendroit les travaux de Mars insupportables ; qu'une partie laboure dans le Château ; que

l'autre fasse des Digues, pour empêcher l'inondation de la Mer, afin que le cours de ses rapides eaux étant détourné, les champs devenus steriles par ses vagues & ses débordemens, deviennent fertiles & abondans; & nous reconnoîtrons ceux qui auront le plus d'empressement à remedier à ces incidens naturels.

LETTRE LXXII.

A Cleomenide.

NOus t'avons envoyé les dons convenables aux Jeux Gimniques, sçavoir, des Caques d'huile, & quatre cens muids de froment, & nous en avons aussi envoyé à ton fils, qui conviennent à la jeunesse, comme le vin, les vers de Stecico-

INST. OXON. TAYLOR

re, quoique peut-être il se trouve quelques Siracusans qui pensent que ces présens envoyez par un Tyran, sont un prétexte pour couvrir plus adroitement ses injustes projets.

LETTRE LXXIII.

A Policlet.

J'Ai bien voulu, à ta considération, pardonner à Calesere qui avoit conjuré contre moi; ce que je sçai de lui-même, aussi-bien que ses complices; il m'a même avoüé le lieu, le tems, & les moyens dont ils devoient se servir pour cette execution: j'ai voulu par ma clemence lui faire ressentir l'horreur de son projet, & lui rendre la vie qu'il vouloit me ravir; il t'en a toute l'obligation: car quoiqu'il ne

ſoit pas venu à bout de ſes déteſtables deſſeins, ce n'eſt pas la volonté qui lui a manqué, c'eſt la puiſſance & l'occaſion.

LETTRE LXXIV.

Aux Catanéens.

J'Ai appris que vous accuſiez Policlet de trahiſon envers les Agrigentins ; parce que me voyant à l'extrémité, il entreprit de me guerir, & me traitant plûtôt en ami qu'en Medecin, il me rendit la vie : Votre témerité m'étonne, vous qui devriez publier ſa connoiſſance parfaite de la Nature, & du corps de l'homme, & loüer ſon grand ſçavoir. Vous le blâmez, mais qu'a-t-il beſoin de loüanges populaires ? ſa bonté & ſes bonnes mœurs ſont connuës ; je

lui dois la vie, & je l'ai comblé de tant de biens, qu'il est à l'abri de vos calomnies, & le plus riche homme de Sicile; je suis certain que vous enviez plûtôt sa Fortune, que la convalescence de Phalaris.

LETTRE LXXV.

A Gorgias.

JE trouve plus d'esprit, plus de graces, & plus de vivacité dans tes Lettres, que de raison & de solidité; & l'idée que tu me donnes de l'avenir, me paroît bien chimerique, car je n'ai jamais apprehendé la mort, ni les supplices, & j'ai crû penser en homme de bon sens, parce que le terme fatal de l'Ame n'est pas conduit par les hommes: Ainsi, je trouve que celui-là est bien fol, qui

toûjours occupé de l'avenir, se figure de pouvoir le prévoir, & l'ayant prévû, ou éviter le mal dont il est menacé, ou suivre le bien qui lui est promis, ce qui me paroît tout-à-fait contre le sens commun ; & si au contraire, quelque prévoyance que l'on en ait, on ne peut éviter les tristes revers de la destinée ; Quelle folie de s'étudier à percer dans ce Labyrinthe ! quelle mortification pour l'homme ambitieux, de ne pas seulement connoître ce qui l'entoure, & ce qui est à son usage ! & quelle témerité en même tems de vouloir s'élever jusqu'à son Maître, & de s'efforcer d'en penétrer les secrets ! Qu'il te souvienne qu'autrefois, Eaque, Minos, & Radamante eurent assez de présomption pour se dire Enfans de Jupiter, & par consequent immortels, ils n'ont pas laissé pour

cela de ſubir le ſort commun des hommes ; que leur folle ambition modere la tienne, toi qui veux approfondir ce que tu ne ſçaurois comprendre : laiſſe-là tes chimeres, & ſçache que l'homme vertueux ne doit jamais trembler à l'approche de la mort, ni s'étonner des caprices du ſort.

LETTRE LXXVI.

A Alacrite.

IL n'étoit pas neceſſaire de t'expoſer aux plus grands dangers pour me prouver ta valeur, & ton grand cœur : mais puiſque ta Vertu a ſurmonté ma crainte, pourſui cet heureux préſage, tu ſeras par tout Victorieux : Cependant ſi je ne conſultois que la tendreſſe que j'ai

pour toi, je t'ordonnerois de lever le Siege, & de revenir, m'étant plus cher que la Conquête du Monde entier : mais je craindrois de dérober à la posterité des Actions si Heroïques, que je ne puis me résoudre à te rappeller. Modere donc du moins cet excès de vivacité qui t'entraîne par tout, & songe que dépourvû d'amis, comme je suis, tu dois te ménager pour moi, & satisfaire en même tems l'amitié & la gloire.

LETTRE LXXVII.

A Timolas.

L'Innocence & l'infaillibilité ne peuvent être attribuées qu'à Dieu ; mais avoir failli, & se relever par sa chûte même, c'est le propre de l'homme ; ainsi,

celui qui après être tombé dans le desordre, n'a pas assez de raison pour reconnoître sa foiblesse & pour s'en corriger, n'a rien qui le distingue des animaux : car qui ne sçait pas profiter de l'adverse Fortune, & rappeller sa Vertu, est indigne d'être homme.

LETTRE LXXVIII.

A Polinestor.

ALacrite m'a assûré de ta bravoure, & de ta fermeté dans les Attaques, & que par le secours de ton Infanterie, & par tes sages conseils, la Ville a été prise : Mais il ne suffit pas à un General d'être brave, prudent, & intrepide, ces qualités lui sont essentielles ; il faut encore qu'il soit liberal jusqu'à la profusion, familier, & d'un fa-

cile accès, simple dans toutes ses actions, qu'il ait une connoissance particuliere de ses Officiers, qu'il se connoisse lui-même, qu'il ne récompense que le merite; que la faveur & la prévention ne l'emportent pas sur la Vertu, & qu'il sçache distinguer ceux qui se sont les plus signalés dans une action, pour les récompenser avec éclat, qu'il fasse partager le butin aux Soldats, & que par ce moyen il l'anime à bien faire, si la veritable gloire ne le peut pas. Voilà, mon cher Polinestor, comme se conduisent les grands Heros, & je ne conois pas d'autre route pour le devenir.

LETTRE LXXIX.

A Lisandre.

NOus avions combatu avant que le secours que tu nous as envoyé fût arrivé, parce que les Ennemis furent découverts avant que la Cavalerie d'Euclide fût venuë ; ainsi, faute de Troupes nous n'avons remporté que le vain honneur d'être maître du champ de Bataille, & cette foible Victoire ne doit être attribuée qu'au peu de gens qui ont combatu ; parce que nous étant beaucoup exposés, nous meritons bien un peu de gloire.

LETTRE LXXX.

A Arimaque.

LA mauvaise opinion que les hommes de ce siecle ont de moi, me surprend d'autant plus, qu'ils tombent eux-mêmes dans de pareils égaremens : ce qui me console, c'est qu'ils sont injustes de dessein prémedité, & par nature, & que leur malice me contraint à paroître tout autre que je suis : ainsi, je publie franchement ce qu'ils n'osent avoüer, crainte de punition ; & je ne suis Tyran, que parce qu'ils voudroient l'être eux-mêmes.

LETTRE LXXXI.

Aux Astipaleziens.

QUe c'est avec raison qu'on dit, que l'amour de la Patrie est la passion la plus forte dans l'homme; puisque environné d'honneurs & de biens, je n'en goûte qu'imparfaitement la douceur, éloigné de ma chere Patrie! Je vous envoye par vos Ambassadeurs des fonds pour rétablir votre Ville, & j'aurai une parfaite joye, si vous recevez mes Présens plûtôt comme un témoignage de ma Vertu, que de ma liberalité; puisque l'un marque la bonté de l'Ame, & l'autre n'est qu'un effet d'une Fortune riante & abondante.

LETTRE

LETTRE LXXXII.

Aux Atheniens.

VOtre Sculpteur, Perilas, est venu me trouver, & m'a présenté de ses Ouvrages, que j'ai trouvés excellens & finis; & après les avoir vûs avec le plaisir que peuvent causer des Peintures délicates & parlantes, je l'ai reçû avec distinction, & l'ai comblé de biens, tant à cause de l'excellence de son Art, qu'à cause de sa Patrie: Après quelque séjour ici, il forgea un Taureau d'airain, plus grand que la Nature, & m'en fit présent: cette nouvelle invention me donna beaucoup de plaisir, d'autant plus que c'est un animal nourri avec les hommes, & qu'il leur est d'une grande uti-

lité : cet Ouvrage me parut d'abord digne d'être présenté à un Roi ; parce que j'ignorois encore à quel usage il étoit destiné ; mais après avoir ouvert un de ses flancs, il me découvrit un supplice le plus cruel, & le plus affreux qui eût jusqu'alors été inventé : ce genre de mort me surprit, & je ne pus m'empêcher de croire, que celui qui en étoit l'auteur étoit d'un cœur bien corrompu & bien cruel, & qu'il meritoit en faire la premiere épreuve, ce qui fut cause que je le fis enfermer en ce Taureau, & ordonnai d'allumer un bûcher tout autour, comme il me l'avoit lui-même enseigné ; les cris du Patient formoient comme les mugissemens d'un Taureau en furie ; ainsi perit le Peintre Perilas, qui se creusa lui-même le lieu de son supplice, & fit le premier la funeste

experience de sa détestable invention. J'ai appris que vous le regrettez beaucoup, & que vous me blâmiez fort de l'avoir ainsi puni ; ce qui m'a d'autant plus surpris, que je m'étois imaginé que vous trouveriez peut-être le supplice encore trop doux, mais je n'en ai pas trouvé de plus grand : Cessez donc de le justifier, Atheniens ; cette justification me seroit suspecte, car je pourrois croire que ce Taureau n'est pas l'ouvrage d'un seul, mais de vous tous ; car je ne reconnoîtrai le contraire qu'à la justice que vous me rendrez en loüant ce châtiment judicieux & raisonnable, je ne me repentirai jamais de l'avoir fait mourir ; c'est un exemple que j'ai donné aux méchans comme lui, qui ont assez de malice pour inventer des tourmens aussi terribles : Et comme vous me regar-

LETTRE LXXXIV.

A Lamat.

TU as eu la témerité de te plaindre au Conseil des Camarins, que contre toute humanité j'en avois déja fait brûler trente-sept dans le Taureau: je souhaite que le nombre n'en augmente point; toutesfois je crains bien que ton indiscretion, & ta langue dangereuse ne me forcent d'augmenter ce nombre de deux, en joignant avec toi ce fol d'Epiterze, pour vous apprendre à respecter les actions des Princes.

LETTRE LXXXV.

A Timandre.

LA Guerre que les Camarins viennent de me déclarer, te doit causer bien de la joye, toi qui n'as pas cessé de les y pousser par tes conseils : mais que tu sçais mal te vanger, puisque cette Guerre que tu me suscites ne fera qu'accroître ma gloire, & augmenter mes Victoires ! je t'aurois neanmoins puni de ton audace, si je t'avois crû digne de mourir : la misére & ton propre caractere me vangeront assez, & je ne sçai point de supplice plus convenable à tes crimes, que d'obtenir des Dieux que tu puisses vivre plus long-tems qu'ils ne l'ont prescrit aux hommes.

LETTRE LXXXVI.

A Epistrate.

SOnge que c'est pour la troisiéme fois que je te pardonne ; ne me force pas à te punir, car tu ne trouverois plus Phalaris & tu reconnoîtrois le Tyran.

LETTRE LXXXVII.

A Agemort.

ESt-il possible que vous ne vouliez pas penser autrement que le vulgaire, & que parce que j'ai voulu réduire cette Province sous le Pouvoir Monarchique, vous me fuiez comme un Tyran, & refusiez même

mes

mes présens: que vous connoissez peu le génie du peuple, & l'importance de la Monarchie! Mais, quoi! ne pouvez-vous pas me regarder comme ami, & faut-il que Phalaris, qui n'a pris les rênes du Gouvernement que dans le but de faire plaisir à ses amis, se voye privé de cette noble consolation, qui seule étoit capable d'adoucir les amertumes inséparables des Dignités & des Honneurs? Et ne suis-je pas bien à plaindre d'être obligé, pour suivre les mouvemens pressans de ma generosité, d'accabler de biens, des Farceurs, des amis de table, & des indignes flatteurs de ma tyrannie?

LETTRE LXXXVIII.

Aux Messiniens.

LOrsque je vous ai envoyé les Vaisseaux Delphiques, les Couronnes d'or, & autres précieux dons, pour offrir à vos Dieux en reconnoissance de la santé qu'ils ont eu la bonté de me rendre, je jugeai bien, ou que religieusement vous leur offririez, ou qu'emportez par l'insatiable envie de vous enrichir, vous leur déroberiez ces précieux témoignages de ma Religion; ce que vous avez fait: ainsi, pour m'offenser, vous avez osé insulter jusqu'à vos Dieux, en leur dérobant mes dons; comme si dans ces cultes on devoit regarder celui qui offre, & comme si l'intention ne justifioit

pas tout. Mais comment pouvez-vous couvrir ce larcin ? & quelle difference faites-vous, ou de s'emparer des trésors consacrés aux Dieux, ou de ceux qui leur sont adressés ? Ne vous trompez pas, votre impieté est aussi manifeste que ma reconnoissance ; votre peu de respect vous attirera la colere divine ; puisque sans craindre le courroux de ces mêmes Dieux, vous avez souffert que votre Chef mît en déliberation ce qu'on devoit faire de mes Présens, & si on devoit en disposer comme provenans d'un ennemi : vous avez même souscrit à son jugement sacrilege, & vous avez eu la témerité de dire, que si vos Dieux avoient reçû mes Présens, vous jugeriez qu'ils ne vous sont pas favorables, & qu'ils vous trahiroient. Que vous êtes insensés de raisonner ainsi ! vous croyez

donc vos Dieux capables de faillir, eux qui ſont les ſeveres Cenſeurs de vos fautes & de vos crimes. Qui les diſtingueroit de vous, s'ils étoient ſujets aux mêmes foibleſſes ? Rendez le culte dû à vos Dieux ; & ſi vous réputez traîtres ceux qui reçoivent, ou qui voudroient recevoir mes Préſens, méfiez-vous de ceux qui vous gouvernent avec la ſageſſe la plus apparente ; puiſque par trois fois ils m'ont voulu livrer Meſſine, ſi je leur avois voulu donner les ſommes qu'ils me demandoient. Vous n'aurez garde de les punir, puiſque vous avez tous les mêmes ſentimens, & que l'interêt & l'avarice ſont les ſeuls Dieux à qui vous ſacrifiez.

LETTRE LXXXIX.

A Policlet.

JE ne ſçai, mon cher Policlet, ſi je dois admirer davantage ta Vertu, & la bonté de ton cœur, ou la ſcience profonde que tu poſſedes en Medecine; parce que l'une a vaincu par la force de ſes remedes, la mort qui s'emparoit du Tyran; & l'autre, par ſa délicateſſe, & par ſon integrité à reſiſter aux puiſſants attraits d'une Fortune riante que tu te ſerois faite, ſi tu t'étois défait de moi: ainſi, je te dois deux fois la vie; par tes hautes connoiſſances, tu m'as arraché du tombeau, & par ta probité, & ta droiture, tu m'as préſervé de l'aſſaſſinat projetté par mes ennemis: mais

je prétends récompenser mieux ta Vertu que ces mêmes ennemis n'eussent fait ton crime : j'ai ordonné qu'en reconnoissance de ce que je te dois ; l'on te donne quatre Vases d'or massif, deux Coupes d'argent gravées à l'antique, dix douzaines de paires de Verres, vingt Filles Vierges, & cinquante mille Attiques ; j'ai aussi mandé à Tevere mon Trésorier, qu'il te donne les mêmes Appointemens qu'aux Capitaines de mes Vaisseaux, & qu'à ceux de ma Garde : Je sçai que la récompense n'est pas égale au Service ; mais contente-toi de l'aveu que je fais, que je ne suis pas assez puissant pour le reconnoître.

LETTRE XC.

Aux Himeriens.

JE vous avois mandé de m'envoyer inceſſamment Stecicore, Hermocrate, & Conon, & au lieu d'eux, vous m'avez remis Famſas & Nicerque : ce procedé me fait connoître, que ſi j'étois tel que vous penſez, je devrois me venger de votre inſolence ; & ſi je ne punis pas vos Ambaſſadeurs, c'eſt que je les eſtime plus que vous tous ; & quoiqu'ils ne ſoient en nulle conſideration parmi vous, ils n'en ſont que plus illuſtres & plus recommandables, puiſque je n'ai jamais ignoré que vous cherchiez à abaiſſer la Vertu pour faire triompher le vice ; vous ne me les avez envoyés que

pour les ſacrifier ; mais je ne ſçai point violer les Loix communes de la Grece, comme vous, qui les avez mépriſées & corrompuës tant de fois, & même à mon ſujet : Ainſi, apprenez donc que je ſerois fâché de vous imiter, ni vous reſſembler, vous qui me traitez de meurtrier & de Tyran, ce qui ne me fait aucun chagrin, mépriſant trop le blâme, & la loüange des hommes : Cependant ſi la Juſtice peut trouver place quelques momens dans vos Aſſemblées, envoyez-moi ceux que je vous ai demandés, immolez-les à la ſûreté de votre Ville ; Et ſi vous refuſez de me livrer votre impudique Conon, ſoyez ſûrs que je ferai ſaccager & ruiner votre Ville, & je vous ferai ſentir que je ſuis encore plus cruel que vous ne vous l'êtes imaginé.

LETTRE XCI.

A Stesicore.

J'Ai été averti que tu commençois à redouter mon pouvoir, après avoir examiné ton crime : j'ai honte de ta foiblesse ; qu'est devenuë ta témerité & ta constance ? Tu as bien osé prédire aux Himeriens ma perte, en les assurant qu'ils seroient bien-tôt délivrés de ma tyrannie, & tu paroissois alors en homme sage, méprisser la mort, en te sacrifiant pour ta Patrie. Pourquoi donc maintenant te troubles-tu à la vûë terrible des supplices que je t'ai préparés, toi qui paroissois auparavant les braver ? Mais si tu es timide, & d'une ame commune, pourquoi es-tu assez fol pour te li-

guer contre moi ? Pourquoi me traiter de Tyran, & distribuér en plein Senat les Vers & les Sentences faites contre moi ? Si tu craignois un tel ennemi, qui t'a pû contraindre, toi qui n'es qu'un vile Poëte, & un simple Musicien, à mener une vie si contraire à ta Profession, & à l'étude ? Pourquoi abandonner une vie tranquille, & vouloir sortir de ton caractere ? Sotte & ridicule présomtion des hommes, qui, faute de se connoître, & de se borner aux talens qui leur sont accordés par les Dieux, ont la folle ambition d'entreprendre ce qu'ils ignorent, & ce qui ne leur convient pas! C'est ainsi que le Poëte Stesicore, fameux par sa Poësie, a l'aveugle passion de vouloir gouverner la République, & veut cōmander sans sçavoir obéïr: mais je te punirai de ta témerité,

non comme un Musicien, mais comme un Gouverneur qui a osé exceder son pouvoir & son autorité.

LETTRE XCII.

Au Même.

J'Ai appris que tu étois parti pour Alontie, & pour Alesie, & que tu as envoyé par tout des Messagers pour trouver de l'argent, & assembler des Troupes, afin de venir m'attaquer; ne deviendras-tu jamais sage! & vieil comme tu es, n'auras-tu pas assez de raison pour te guerir de la cruelle passion de gouverner? Tu fais infidelité aux Muses, & tu devrois craindre leur courroux; ne te suffisoit-il pas, étant Poëte, de prodiguer leurs faveurs, sans les abandonner au-

jourd'hui en dérobant la dignité de Magiſtrat ? Ne devrois-tu pas avoir compaſſion de tes enfans, qui ſeront les victimes innocentes de tes extravagances ? Et comment ſe trouve-t-il des hommes aſſez fols pour ſuivre un inſipide Poëte, qui a aſſez d'effronterie, pour vouloir attaquer un ennemi puiſſant & redoutable, qui peut le reduire en poudre ? Il me ſemble déja te voir décrire le retour des Grecs, & blâmer la témerité des Capitaines, toi qui loin du peril, n'as que la langue, & ta Poëſie pour défenſe, & qui peux retourner en ſûreté d'Aleſie en Himere. Apprends neanmoins que les écüeils de la mer Capharis & des ſimples Gardes, & de Caribde, & l'Armée de Nauplie t'attendent, & que tu ne pourras t'échaper de mes mains, quoique tu amuſes les hommes

foibles par les contes frivoles, que les Dieux protegent les Poëtes.

LETTRE XCIII.

Aux Himeriens.

SCachez que j'ai pris Stesicore, Conon, & Dropidas passans de Pachine au Peloponese chez les Corinthiens, où vous les aviez envoyez: nous renvoirons peut-être Dropidas; pour Conon, nous l'avons d'abord fait mourir, & Stesicore est encore en vie jusqu'à ce que nous ayions pensé de quel genre de supplice nous devons le punir.

qu'il entraîne après lui, tu connoîtras bien-tôt que la condition d'un homme privé est cent fois plus avantageuse; aimé & cheri de quelques-uns, il a la douceur de pouvoir se décharger des secrets de son cœur; & nous tristes joüets de l'ambition & de la Fortune, toûjours renfermés en nous-mêmes, nous n'avons pas la liberté d'en sortir : Ainsi, croi-moi, les honneurs & les grandes richesses ne peuvent pas faire le bonheur de la vie, c'est la seule mediocrité, & une heureuse simplicité, qui peuvent rendre l'homme heureux.

LETTRE XCVI.

Au Même.

QUoique tu approuves par tes Sentences, & par tes Vers le meurtre des Tyrans, ce qui est raisonnable & digne de loüange, ne pense pas que je désapprouve ta morale; je ne blâme pas la mort du Tyran, mais celle de Phalaris, parce que ce seroit faire perir l'homme, & non le Tyran: car tu n'ignores pas que je sçai mieux me vanger d'une injure, que de la faire à autrui. Sçache donc que Dropidas, ni quelqu'autre homme de bien que ce soit, ni même Jupiter Maître de tous les hommes, & qui ma conservé la vie, ne seroient pas en sûreté dans le Temple, si Eubole & Ariphante

y étoient, que je veux punir comme Conon & Theagoras, qui cherchoient ma mort, & tant d'autres; car sans la rigueur & la severité de mes Loix, j'eusse il y a déja long-tems, perdu la vie : qu'ils publient donc que je suis homicide, sans Religion, Tyran, & soüillé des plus grands crimes, qu'ils ne m'épargnent point; car si les méchans m'estimoient, je croirois perdre l'estime des bons : Il est vrai que je n'épargne point les coupables, que je fais brûler les uns dans le Taureau, les autres ont été empalés; j'ai fait crever les yeux aux uns, écorcher la tête, & exposer sur la rouë les autres; mais il étoit besoin de me servir de ces cruels Spectacles pour donner l'exemple aux autres qui auroient voulu s'élever contre moi. Mais helas! qu'il est dur de n'avoir d'autres moyens de se

conſerver la vie, que la tyrannie, & les tourmens ! tel eſt mon triſte ſort : Ainſi, Steſicore, quand tu déclames avec tant de chaleur contre la tyrannie, ne croi pas que j'y prenne part, & ſçache que rien ne peut ternir la vie de Phalaris, que la mort, laquelle j'attends, & m'y ſoûmets comme à un Arrêt irrévocable des Deſtinées : Mais je ne prétends pas qu'en puniſſant Eubole & autres homicides, non pas ſelon les Loix données contre ceux, qui en aſſaſſinant les Tyrans, cherchent à acquerir une vaine gloire, mais ſelon celles impoſées par le Tyran, qui eſt au-deſſus des Loix : je ne prétends pas, dis-je, que ces actions juſtes & raiſonnables obſcurciſſent, ni noirciſſent mon nom dans la poſterité ; ainſi, je les ai, en préſence des Himeriens, fait fourcher juſques à la poitrine,

pour demeurer toute la nuit dans cet état : Mais pour toi, donne-moi occasion par ta discretion, & par la justice que tu me rendras, de faire connoître que Phalaris sçait encore mieux récompenser que punir.

LETTRE XCVII.

A Aristoloe.

CRois-tu que parce que j'ai pardonné à Stesicore, que tu sois en droit de faire des Tragedies contre moi, comme si je devois estimer tous les Poëtes? tu t'abuses fort, car je n'estime que les bons, & méprise de même les simples ennemis : Cependant toi, qui n'es qu'un méchant Poëte, & un foible ennemi, tu veux te comparer à Stesicore; mais tu en connoîtras la diffe-

rence, non point par rapport à moi, mais à cause de la témérité que tu as eu de te comparer à Stesicore.

LETTRE XCVIII.

A Stesicore.

JE ne doute pas que tu ne connoisses Nicocle de Syrase; il est d'une Famille distinguée, tant par l'ancienneté de sa Noblesse, que par les grands Hommes qu'elle a produits: c'est pour le consoler de la perte qu'il a fait de sa chaste moitié, que je t'écris; parce que sçachant l'étroite amitié qui est entre nous, il m'a envoyé son frere Cleonie pour me prier de te demander un Eloge en Vers de la défunte, ce qui me fait bien connoître la folie des hommes:

Car qu'eſt-il beſoin de Vers, de loüanges & de ceremonies, quand la parque cruelle a tranché le cours de notre vie? Vaine oſtentation de ces mêmes hommes, que l'ambition n'abandonne pas au ſpectacle même terrible de la deſtruction de leurs ſemblables! Neanmoins puiſque cette ridicule vanité eſt autoriſée par l'uſage, tu m'obligeras d'élever par tes Vers la Vertu de cette chaſte Epouſe: Je ſçai que l'Eloge d'une femme eſt un ouvrage peu convenable à un Poëte fameux; que c'eſt dégenerer, & prodiguer l'excellence de la Poëſie: mais comme les choſes extraordinaires font toûjours honneur à qui les publie, tu peux vanter la fidelité, le bon cœur, & la retenuë de cette illuſtre femme, puiſque ces qualités ſont ſi rares dans ce ſexe volage, indiſcret, & capricieux: ne me

refuse pas ce plaisir, afin d'assûrer par-là tout le monde, que Stesicore est toûjours ami de Phalaris.

LETTRE XCIX.

A Nicocle.

J'Ai prié Stesicore de m'envoyer les Vers qu'il aura composés en l'honneur de ta chere Epouse ; puisque c'est un sujet de consolation pour toi : J'ai appris que tu étois affligé outre mesure, & que cette perte pourroit être cause de la tienne. Qu'est donc devenuë cette fermeté, & ce courage à l'épreuve? T'abandonnent-ils lorsque tu en as le plus de besoin ? N'es-tu pas assez vieux pour connoître la miserable condition de l'homme ? Nous naissons dans une-in-

nocence apparente ; cette simplicité & cette obscurité ne marquent que trop les miseres, & les peines qui nous suivent jusqu'au tombeau : ainsi nous sommes obligés de regarder notre enfance comme le tems le plus heureux de notre vie. Miserable necessité ! de devoir son bonheur à sa stupidité, & à un état si peu different des autres animaux. O mortels ! vous êtes les tristes joüets de la Nature ; puisqu'elle ne se fait connoître à vous, que pour vous rendre malheureux ; votre raison fait votre misere ; & comme si elle étoit jalouse de son propre ouvrage, lorsqu'elle vous donne quelques talens distingués, ce n'est que pour vous faire mieux ressentir la petitesse & la foiblesse de vos raisonnemens, puisqu'elle est assez cruelle pour dérober à vos yeux la connoissance

ſance de ſes moindres effets.

Ces reflexions fâcheuſes devroient nous conſoler de la mort de nos amis, puiſque c'eſt la fin de leurs miſeres, & que cette Loi ſi dure & ſi contraire à la création eſt impoſée à tous les hommes; ſi nous paroiſſons affligés, ce doit être de leur ſurvivre; car tout homme de bon ſens doit mépriſer la vie, puiſqu'elle ne lui a été accordée que pour la perdre. O penſée funeſte, qui revolte tous mes ſens! ô malheureux mortels, que votre ſort eſt déplorable! & l'immortalité ne devroit-elle pas être la juſte récompenſe de vos Vertus? La mort ne devroit engloutir que ceux qui, plongés dans le crime, deshonorent le ſuperbe nom d'homme! Ah! Nature, que tes Loix ſont injuſtes, tu confonds l'homme vertueux avec le criminel, & tu

parois ne faire pas plus de cas de la Vertu que du crime ! Mais du moins, si la fin étoit égale pour tous, pourquoi as-tu privé l'homme sage & digne de l'être, de la connoissance de l'avenir ? Car que diroit-on d'un Voyageur, qui, marchant toûjours, ne sçauroit jamais où il a dessein d'aller ? ne le regarderoit-on pas comme un fol ? Que pouvons-nous dire, nous, qui n'envisageant la vie que comme un Voyage, ignorons le terme & le but où nous devons nous arrêter ? rentrons-nous dans le néant d'où nous sommes sortis ? ce seroit deshonorer ton Ouvrage, ô divine Nature ! & cet homme dont la structure fait toute sa gloire, & son élevation, deviendroit-il une ombre, une fumée ? Non, je ne puis me faire l'injustice de me croire si marâtre ; tu ne l'as

pas élevé pour l'étouffer dans ton sein, tu le destines à quelque chose de plus noble, & tu ne nous caches ces merveilleux secrets que pour augmenter ta puissance, & abbaisser l'orgueil de l'homme, qui voudroit s'élever jusqu'à toi. Après des raisons si fortes, ne dois-tu pas te consoler, & refuser à ces sens l'indigne sacrifice de ta raison.

LETTRE C.

A Stesichore.

JE te suis très-sensiblement obligé de tes Vers; ils sont si beaux, que l'on juge bien que tu ne travailles que pour la posterité; ce qui te distinguera sans peine de ces foibles Ecrivains qui n'écrivent que pour leur

siecle, & qui ne vantent que la Vertu, & les autres belles qualités de certains particuliers, sans s'attacher à la loüer elle-même; qui empoisonnent leurs écrits par le venin de la flatterie, qui n'élevent que la Fortune; & qui ne connoissent pas le vrai mérite & la solide Vertu. Il n'en est pas de même de tes sçavans Ouvrages; ils ne sont remplis que de faits vraiment glorieux & illustres: Tu me mandes que tu veux faire connoître ma bonté par tes Vers, je t'en dispense; que mon nom soit gravé dans ton cœur, je n'en demande pas davantage.

LETTRE CI.

Aux Filles de Stesicore.

JE ne sçai point de plus digne sujet de consolation pour vous, mes belles Filles, que de vous rappeller les Vertus de votre pere; vous n'avez perdu que sa personne; la vieillesse & la Loi commune vous l'ont enlevé; mais sa memoire & ses sages Ecrits ne mourront jamais: Quelle gloire pour vous d'entendre publier par tout cet excellent homme! vous perdez un pere, je perds un Ami. Montrez-vous dignes de lui, & épargnez à sa memoire, la honte d'avoir laissé des filles assez foibles pour regreter sa mort; faites-le revivre en vous-mêmes, & par votre conduite & vos Vertus

faites que les filles de Stesicore soient aussi recommandables pendant leurs vies, que leur pere l'est après sa mort : sa fin n'a pas été capable d'ébranler sa constance, & jamais homme ne s'est mieux servi de son esprit. Je vous ai des marques certaines, dans le tems qu'il étoit mon Prisonnier ; toûjours assuré par lui-même ; ni ma tyrannie, ni l'horreur de mes tourmens ne l'ont pû ébranler ; je l'ai connu plus vertueux dans mes Prisons, qu'en liberté ; sa sagesse a triomphé de ma cruauté, & je devins moi-même esclave de sa Vertu. Profitons donc de ses sages maximes ; & puisqu'il nous a laissé les plus sûrs moyens de mépriser la mort, servons-nous-en pour la sienne.

LETTRE CIII.

Aux Filles de Stesicore.

VOus me mandez que votre pere en mourant vous chargea de me prier en faveur des Tauromenitains ; mais en verité ils sont indignes de pardon & de pitié, m'ayant déclaré la Guerre injustement : cependant j'ai tant de veneration pour lui, que ses derniers vœux sont des Loix pour moi, & je leur rendrai non seulement l'argent des Prisonniers que j'avois déja fait délivrer, mais même je ferai l'impossible, tant sa memoire m'est chere ; ainsi, la veneration & l'estime que Phalaris a pour l'Ame de Stesicore, l'emporte sur la haine qu'il avoit contre les Tauromenitains.

LETTRE CIII.

A Etesope.

AU commencement de la Guerre que me firent les Tauromenitains, je leur rendis leurs Prisonniers pour leur rançon, non pour leur faire plaisir, mais pour éviter la Guerre & suivre la Loi commune de la Grece; mais depuis je leur ai encore pardonné, Stesicore l'ayant souhaité avant que de mourir : ainsi, c'est à lui qu'ils en ont l'obligation; il leur a fait plaisir, & m'a obligé en même tems, parce que par cette action je donne un témoignage de ma bonté inconnuë jusqu'alors aux hommes.

LETTRE CIV.

Aux Himeriens.

IL n'eſt rien que je ne fiſſe pour conſerver le ſouvenir de Steſicore ; s'il falloit lutter contre les Deſtinées, j'en aurois la témerité pour faire revivre ce divin homme, lequel par ſes ſages & doctes Ecrits, s'eſt acquis l'eſtime de toute la terre, & qui a été ſi favori des Muſes, qu'elles ont inventé en ſa faveur des Odes & Chants de Muſique : ainſi, ne ſoyez pas fâché d'être privés de l'honneur de l'avoir enſeveli, il ſera toûjours Himerien, quoique par ſa vertu chaque Contrée le diſe ſien : Ediſiez-lui donc un Temple en Himere, comme un Monument de ſa haute ſageſſe, & de votre

estime, & croyez qu'il ne cessera de vivre, que quand ses Ouvrages finiront : Ne songez donc plus à faire la Guerre aux Catanéens, parce qu'ils ne veulent pas vous envoyer ce demi-Dieu : ne les accuseriez-vous pas de foiblesse, s'ils ne conservoient point ce dépôt précieux ? & ne vous suffit-il pas que votre Ville soit le lieu de sa naissance, sans aller vous embarrasser dans une Guerre qui ne peut vous rapporter aucun avantage ? car étant Siciliens, il ne vous convient pas d'assieger une Ville de Sicile : Si vous êtiez obligés de lever le Siege, vous perdriez votre réputation : & ne seriez pas en sûreté : Ainsi, puisque vous faites tant de cas de Stesicore, servez-vous de ses belles maximes ; faites retentir vos Temples de ses chants, que ces Sentences ornent vos maisons : ayez

le soin de les envoyer à vos voisins, & n'enviez plus le bonheur des Catanéens ; ils n'ont que les tristes restes de ce grand homme, vous en avez eu l'enfance, & le reste de la vie. Soyez donc assurés que votre Ville ayant produit un si grand Poëte, sera estimée de tout le monde.

LETTRE CV.

A Trasibule, & à Philante.

VOus dites que vous avez rendu à Tenere l'argent que je vous avois prêté, il m'assûre ne l'avoir pas reçû ; je suis fort embarrassé, car je ne vous crois ni les uns, ni les autres capables de me tromper : Tenere demande que vous lui présentiez des témoins de ce que vous avancez, & vous dites que vous

lui avez rendu comme à un ami veritable avec lequel il ne faut point de précaution ; ainsi, vous jugez bien de mon incertitude. Mais afin que vous ne croyiez pas que je me défie de vous, j'ai alloüé cette somme en mes comptes comme si elle m'avoit été renduë, & je prie Dieu qu'il ne m'en vienne jamais aucune connoissance ; car il me paroît qu'il vaut mieux perdre son bien que ses amis.

LETTRE CVI.

A Paurolas.

TA generosité, mon Fils, me fait un vrai plaisir ; j'admire avec satisfaction la noblesse de ton cœur, tu ne démens point ton origine, puisque tu es liberal & magnifique ; conserve

ce digne caractere ; ma Fortune est assez grande pour seconder ta generosité, & je n'épargnerai rien pour te donner lieu de satisfaire cette belle passion ; fai présent à tes Compagnons de ce que je t'envoye, & sois persuadé que Phalaris n'amasse des richesses, que pour te rendre heureux en te les abandonnant.

LETTRE CVII.

Aux Magariens.

SAns esperer de vous aucun plaisir, j'ai laissé aller en liberté vos Galeres que j'avois prises, quoique je sçusse bien que vous les aviez armées contre moi : ayez du moins autant de souvenir des graces que l'on vous a faites ; que l'on a de plaisir à vous en faire ; & songez

que par trois fois je vous ai rendu la vie que vous eussiez perdue par la disette de bled.

LETTRE CVIII.

A Peristhéne.

TU seras bien surpris d'apprendre que malgré les justes raisons que j'avois de faire mourir les femmes Dembole & Ariphante, je leur ai donné la liberté : Cependant si tu avois entendu les raisons pleines d'esprit & de fermeté qu'elles m'ont données en les interrogeant, à peine le pourrois-tu croire, & il n'est pas naturel que des femmes puissent soûtenir la vûë des supplices avec tant d'intrepidité ; je leur demandai si elles n'étoient point complices de la conspiration de leurs maris con-

tre moi? Elles ne me l'avoüerent pas seulement, mais m'assûrerent d'un ton ferme, qu'elles avoient deliberé de venir avec eux pour me faire mourir. Etonné de leur réponse, je leur demandai, quelle injure & quel sujet de chagrin je leur avois causé; à quoi elles répondirent, qu'à la verité je ne les avois pas offensées personnellement, mais en general; parce que, disoient-elles, c'est une injustice commune que de vouloir usurper la liberté & subjuguer des Républiques: que chaque particulier est lezé par cette tyrannie, & qu'il doit aussi s'en vanger en particulier quand il en trouve l'occasion: Et quand je leur demandai, quel supplice meritoit un crime aussi noir; elles s'écrierent d'un ton joyeux, la mort. Cette réponse si noble & si peu attenduë me desarma, &

je jugeai que qui vouloit mourir avec tant de courage, étoit digne de vivre : Et enfin je leur pardonnai, & ordonnai de leur rendre tout ce que tu leur as pris, en les faisant mes Prisonnieres, & les renvoyer à leurs parens, afin qu'elles n'ayent pas lieu de se plaindre de la rigueur de nos Jugemens.

LETTRE CIX.

A Evandre.

JE crois que toi & tous les Himeriens, & la plus grande partie des Siciliens, n'ignorez pas, qu'étant en Himere & dans le Temple, plusieurs bandits & gens sans honneur, ni Religion, vinrent m'attaquer, croyant m'accabler par le nombre ; mais les Dieux qui ne peuvent

vent souffrir l'impiété, & qui protegent l'innocence, me conserverent, & j'évitai ce danger; ils permirent que ceux qui attentoient à ma vie, tomberent entre mes mains pour en être justement punis. Tel est le sort des méchans qui se précipitent ordinairement dans l'abîme où ils vouloient jetter les autres.

LETTRE CX.

A Cleonete.

LE départ de ton mari Philodéme, mon veritable ami, ne doit pas t'empêcher de songer à pourvoir ta fille: elle est dans l'âge convenable, puisqu'elle a vingt ans passés; car de même que la femme qui a perdu son mari, & qui a neanmoins assez de constance & de

fidelité pour resister aux mouvemens impetueux d'un temperament vif & ardent, & pour pouvoir pendant un an se priver des douceurs de l'hymenée, acquiert une gloire immortelle, & est regardée comme un modele de Vertu ; aussi une fille nubile, qui garde trop longtems sa virginité, se rend méprisable, & c'est l'affront le plus sanglant que l'on puisse faire au sexe : ainsi l'absence du pere ne doit pas être un obstacle à l'hymen de la fille ; chaque instant differé est un gage d'amour de moins, & il est à propos que les parens ménagent la jeunesse de leurs enfans ; C'est la seule saison propre à l'union ; car il est difficile que la possession & la joüissance ne causent du dégoût, ou du moins n'affoiblissent les empressemens ; les attraits brillans d'une beauté naissante ser-

vent d'aiguillon à l'amour, & la Vertu est presque toûjours l'appanage de la beauté : quel chagrin pour une fille de perdre en ce triste état ses parens, ou ses biens ! Enfin, croyez-moi, n'attendez pas le retour de Philodéme, elle a plus besoin d'un mari que d'un pere ; & si c'est sa dot qui vous embarrasse, son pere m'a laissé vingt talens, sans les richesses de Phalaris, dont vous pouvez disposer, & c'est une maxime solide & sage que de sçavoir joindre la Fortune & l'Amour ; & quoique le cœur doive décider du choix, l'abondance doit assûrer la bonne intelligence & l'union parfaite ; Ne retarde pas davantage ces Nôces si avantageuses ; profite le plûtôt que tu pourras de la douce consolation de voir ta fille heureuse, & n'épargne point un ami qui se fait gloire de l'é-

tre, & qui souhaite ardemment de t'en donner des preuves certaines & solides.

LETTRE CXI.

A Tevere.

AVant que de recevoir tes Lettres, j'ai appris que les Nôces de la fille de Philodéme étoient faites ; je suis fâché que ce couple charmant n'ait pas encore reçû mes Présens, n'ayant jamais plus de joye, que lorsque je trouve occasion de faire part de mes richesses : Mais, mon cher Tevere, que je suis à plaindre ! la Renommée cruelle & injuste me fait passer parmi les hommes comme un Monstre né pour leur destruction ; ce qui est cause que tout le monde me fuit, & même ceux à qui je suis

le plus inconnu : que la malheureuse neceſſité de ſe maintenir, & la cruelle ambition de dominer ſont contraires au repos de l'homme ! le poſte brillant où la Fortune m'a élevé, me fait plus craindre qu'aimer : en ſorte qu'il n'y a que ceux qui, ſoüillés de toutes ſortes de crimes, apprehendent ma ſeverité, qui n'oſent pas tenir de diſcours deſavantageux de moi, pendant que j'ai la mortification de voir que les gens ſages & vertueux abhorrent mon Gouvernement, & déteſtent ma conduite. Quel cruel embarras, mon cher Tevere ! il eſt des momens, où fatigué de ma grandeur, j'irois volontiers me bâtir une retraite dans les bois affreux de Numidie, afin qu'éloigné de ce tumulte importun du monde, j'euſſe la douceur d'attendre avec tranquillité la fin de ma

destinée ; accablé du poids même de ma Couronne, j'envie le sort des Bergers : Que te dirai-je, enfin ! mortels, comme nous sommes, quelle folie de se priver du plaisir de passer le peu de jours qui nous est accordé par les Dieux avec agrémens & avec délices ; incertains après notre mort de notre destinée ! Pourquoi se charger de soins inutiles & fâcheux ; ou si l'avenir doit être une récompense fidelle de la Vertu, pourquoi ne pas s'y attacher uniquement, & devenir vertueux sans s'embarrasser de Fortune, d'honneurs, & de dignités, qui sont de veritables chimeres, & dont l'inconstance nous devroit dégoûter de la possession ? Mais, mon cher Tevere, c'est sortir du caractere de l'homme, que de parler ainsi ; notre propre foiblesse nous entraîne, & nos passions sont les

seules guides de nos actions : mais laissons-là notre morale ; & parlons un peu de Leon & de Theanne, en faveur de leur hymenée ; laisse-leur à l'avenir la maison où ils ont goûté les premiers fruits des Nôces, & ne chasse point le Dieu d'Hymen d'un lieu tout teint encore du sang des Victimes qui lui sont offertes : D'ailleurs, cette demeure doit être d'autant plus agréable à ces Epoux, que c'est le lieu où ils ont rompu les liens de la virginité : Je t'ordonne d'executer tout ce que je te mande, afin qu'un ami tel que moi soit à souhaiter de ceux mêmes qui affectent de s'en moins soucier.

LETTRE CXII.

A Pytagoras.

VOus vous êtes peut-être imaginé, mon cher Pytagoras, que le seul soin de ma gloire & de mon autorité m'occupoient : il est vrai que la plûpart des Princes dévorés par l'ambition & la fausse gloire, n'ont d'autres soins que d'entasser Victoires sur Victoires pour se rendre fameux à la posterité ; mais je crois qu'il ne suffit pas à un Heros d'être experimenté dans le fait des Armes, mon opinion est qu'il faut encore qu'il se connoisse lui-même, qu'il s'étudie à penetrer dans l'avenir obscur : Car quel chagrin pour un Monarque qui semble n'avoir rien a souhaiter,

qui

qui fait tout trembler, dont la gloire est égale à la fortune, & qui ne trouve rien dans la Nature qui ne paroisse, pour ainsi dire, être formé pour ses plaisirs! quelle mortification pour un Prince si puissant de se dire à soi-même: ces honneurs, ces grandeurs periront avec moi; j'ai eu le pouvoir de me rendre Maître de toute la terre, mon nom faisoit frémir tous ses Habitans, & neanmoins ma fin n'est pas differente; & j'ai même sort que le plus simple Berger: mon élevation est un éclair, ma puissance est un coup de tonnerre, qui dans l'instant étonne toute la Nature par son impetuosité, & par la force de ses coups, mais bientôt s'étouffe dans la terre d'où il étoit sorti! Que ces tristes réflexions, sage Pytagoras, sont capables de faire rentrer l'homme en lui-même, & de lui montrer

connoître quelle est sa folie, lorsqu'il se donne tant de mouvemens pour s'élever au-dessus de lui ! qu'il pense à l'avenir, & qu'il se dise : une vie obscure & rustique est la seule qui puisse rendre l'homme heureux, parce que dans cet état simple on ne vit que pour mourir ; le seul instant de la Nature qui craint sa destruction, nous fait apprehender la mort, au lieu que les Grands & les Sçavans sont rongés sans cesse ; les uns par le funeste chagrin d'abandonner ces Dignités, cette abondance, & les douceurs de la vie ; & les autres par la cruelle ignorance où ils sont, après avoir employé toute leur vie à la recherche de ce qu'ils pourroient devenir après leur mort, ou du sujet de leur création, & par la seule certitude qu'ils ont de finir comme les ani-

maux ; c'eſt-là l'écüeil de leur ambition ; c'eſt le terme & le but de tous ces grands Noms : ces hommes ſi illuſtres par leur ſçavoir, & par leur éloquence, & qui rempliſſent tant de volumes de leurs Ecrits, ne connoiſſent pas ſeulement les Principes de la Nature, & la veulent définir : ils n'avancent rien que par conjecture, & ne nous laiſſent que de belles Fables, plus propres à amuſer l'eſprit, qu'à l'inſtruire ; à chaque Philoſophe, chaque opinion ; à chaque homme, chaque ſentiment. Que ce cahos, & cette confuſion eſt une forte preuve de l'ignorance de l'homme, & de ſa préſomption ! Enfin, Pytagoras, plus je penſe à la condition humaine, plus j'ai honte de ſa foibleſſe, & le Créateur eſt bien vangé de l'orgüeil, & de l'arrogance de l'homme par l'homme même. Pour moi, je

ne ſçaurois trop admirer la conduite de cet excellent Ouvrier qui en apparence avoit fait naître l'homme au-deſſus de toute la Nature, & par conſequent en état de commander à tous les Elemens; & cependant par une prudence admirable, & une connoiſſance parfaite de ſon Ouvrage, ce même homme dont l'exterieur eſt ſi pompeux, eſt ſujet & ſoûmis à ces mêmes Elemens, & à toute la Nature, & eſt la propre cauſe de ſa deſtruction. C'eſt à toi de me raſſûrer, & de me faire connoître, ſi tu le peux, que nous ne devons pas craindre la mort, puiſqu'elle devient le commencement de notre felicité.

Fin des Lettres de Phalaris.

LES CONSEILS D'ISOCRATE A PHILIPPES ROY DE MACEDOINE, OU LE MODELE DES MINISTRES.

JE sçai que la flatterie a toûjours été l'écüeil de la raison des Hommes, & que les plus grands Conquerans n'ont pas été exemts de cette foiblesse : ainsi, je juge bien qu'un Ministre qui a plus d'attention à sa Fortune, qu'à la gloire de son

Maître, doit suivre cette pernicieuse route ; mais je n'ignore pas aussi que la verité triomphe tôt ou tard, & qu'un sage Conseiller doit se faire un devoir de la dire & de la soûtenir : c'est le veritable moyen de rendre une République florissante, un Prince glorieux, & adoré de son Peuple. Je ne fais cette disgression que parce que j'ai resolu d'entrer dans ton conseil, tant par l'amour que je porte à ma Patrie, que par l'estime que je fais des Grecs : Ne t'imagine donc pas trouver en moi un fade admirateur de tes foiblesses, je ne vante que la Vertu, & ne cherche qu'à reprimer le vice ; & loin de te procurer des plaisirs, pour t'endormir dans la molesse, je ne veux que t'entretenir de Conseils utiles au Gouvernement ; parce qu'un Prince qui veut regner avec sa-

gesse, ne doit employer ses jours qu'aux soins de procurer le repos & l'abondance à ses Peuples, & soûtiens que ce n'est point la bravoure & l'intrepidité qui forment un grand Prince; ces qualités sont communes, le Soldat les pourroit disputer à son General, s'il ne s'agissoit que de ces actions vives & déterminées, & de cette audace Martiale: mais ce qui doit distinguer un Prince, & l'élever, c'est une prudence consommée, une politique fine & délicate, une prévoyance continuelle, une connoissance parfaite de lui-même, & de ses Ministres: un discernement juste du merite, un genereux mépris de la flatterie & de la prévention, une curiosité raisonnable de sçavoir les differends particuliers de ses Sujets, une douceur engageante, une bonté paternelle; enfin, il faut

qu'un Prince mesure la récompense à la Vertu, & la peine au vice : Ainsi, grand Roi, tu dois connoître par ce portrait combien les maximes de tes Courtisans flatteurs sont dangereuses, qui osent assûrer qu'un Roi ne doit penser qu'à s'acquerir de la gloire, & qu'il n'est qu'une témeraire & noble audace qui puisse l'en combler. O dangereux & pernicieux conseils ! d'autant plus favorablement reçûs des Grands, qu'ils flattent leur ambition, & que tu as neanmoins suivis jusqu'à present, ayant oüi dire ; que dans une Action tu combats en Soldat, & non en Roi, & que tu as le foible d'aimer à entendre vanter ta force & ton adresse : mais m'ayant permis de te dire mes sentimens, & y étant obligé comme Ministre, je prendrai la liberté de te remontrer, que

comme il est honteux à un Souverain de perdre des Batailles, il y a de l'indiscrétion à s'exposer trop, quand l'occasion ne le demande pas : si bien qu'un Prince qui s'est signalé dans un Combat, ne s'en attire pas plus de loüanges, parce que l'on suppose, que ces grandes actions sont attachées à la qualité du Monarque ; & si par malheur sa témerité lui coûte la vie, l'on blâme son emportement, & sa perte souvent cause la ruine entiere de ses Peuples ; le Prince doit commander, & ses Officiers doivent executer, c'est à eux que le trépas est honorable, ils combattent pour le Païs, & pour la sûreté de leurs familles.

Les Républiques nous fournissent un exemple sensible de cette précaution : Examinez la maniere dont elles se gouvernent pendant la Guerre, & comme

elles reglent les projets qu'on doit executer : leurs Chefs donnent leurs ordres de leurs Cabinets, & cette conduite est très-utile à une République ; parce que si les Armes n'étoient pas favorables, & qu'une défaite fût assez grande pour mettre une Armée en déroute, du moins le Chef attentif à tout ce qui se passe, & qui a sçû prévoir avant le Combat le remede & le secours qu'il falloit apporter au desordre, en cas qu'il en arrivât, rétablit bien plûtôt les affaires, quoiqu'absent, que s'il étoit à la tête de l'Armée : car le Soldat intimidé, voyant son General faire retraite, croit tout perdu, & ne se rallie presque jamais : au lieu que lorsqu'il n'y est pas, il espere qu'il envoyera à son secours, & cette esperance diminuë la consternation qu'une Bataille perduë cause :

Ainsi, tu dois juger à présent qu'il faut qu'un Prince se conserve pour ses Sujets, & que c'est une fausse gloire, & une ambition indigne de lui, que de vouloir se trouver à toutes les actions; car qui peut douter de la grandeur de son courage? le Trône inspire ces sentimens, quand même la Nature les refuseroit: ainsi, dispose des Batailles & des Sieges dans ton Cabinet, tu seras plus certain de la Victoire.

Examine encore la sage conduite des Lacedemoniens, lesquels regardoient la Personne de leur Roi comme une chose si précieuse, qu'ils choisissoient les plus vaillans & les plus experimentés d'entre eux pour sa Garde, & c'étoit une plus grande infamie parmi eux d'abandonner leurs Rois morts, que de fuir desarmé devant l'ennemi.

Tu n'ignores pas le ſort de Xerxes Roi des Perſes, qui, voulant ſoûmettre les Grecs à ſon Empire, devint le plus malheureux Prince de la terre, pour avoir voulu faire ſes Conquêtes en perſonne, & s'être trop expoſé afin d'en avoir ſeul la gloire. Il eſt vrai qu'il conquit ce Royaume, mais il fut obligé d'en donner ſur la fin de ſes jours le Gouvernement à ſes enfans, & n'emporta de ſes Victoires que le remords ſecret d'avoir eu plus de valeur que de prudence.

Quant à Cyrus; après qu'il eut défait l'Armée de Perſe, & qu'il ſe fut vû par cette Victoire au plus haut degré d'élevation où un Roi puiſſe aſpirer, ſa fauſſe ambition ne ſe trouva pas ſatisfaite; ſa témerité lui reprochoit ſa prudence: il fallut ceder à ces deux Tyrans du cœur humain, & ces cruels lui coû-

terent la perte d'un si grand Empire, & la défaite entiere de ses Alliés.

Ces exemples fameux doivent suffire pour te convaincre de la verité de mes maximes : car je n'estime point un homme courageux, qui n'écoute que son ambition démesurée, & le feu d'une jeunesse emportée : c'est combattre en Taureau, & non pas en Homme, & Mars n'a jamais combattu sans Minerve.

Les Conseils les plus salutaires qu'on puisse donner à un Prince ou vaincu, ou triomphant, c'est que si sa Monarchie est exposée à la fureur de l'ennemi, qu'il n'ait pas recours dans cette necessité, ni à des gens inconnus, ni à ceux qui, quoiqu'experimentés dans l'Art Militaire, s'abandonnent aux plaisirs, & negligent le Service, ni à ceux qui desesperés & ou-

trés de leur mauvaise fortune, cherchent la mort avec empressement, ni à ceux qui ne suivant que les mouvemens d'un temperament fougueux, s'exposent au peril sans le pouvoir prévoir; & qui ne combattans que pour contenter leur rage & leur cruauté, méprisent la gloire & l'honneur.

Hé bien, grand Roi, ne m'avoüeras-tu pas, que ce ne sont point ces actions brillantes & vigoureuses qui forment le parfait Heros? & que puisque la valeur est partagée indifferemment aux Hommes, un Heros ne peut se montrer tel, qu'en suivant une route que nul autre que lui ne puisse suivre? Il faut présentement sçavoir les sujets qui peuvent obliger un Prince à faire la Guerre.

Je n'en connois que deux motifs; le premier, est l'avantage

& le bien de ses Sujets, & la conservation de leur liberté.

Le second, est le soin de sa propre gloire, & de ses Etats.

Je sçai qu'on pourroit en ajoûter un troisiéme, qui est la noble envie de s'agrandir, & la gloire de se rendre Maître de toute la terre.

Ces Projets magnifiques sont dignes d'un grand Prince, qui, secondé par la Puissance & par la Fortune, ne chercheroit qu'à assouvir sa gloire, & à faire trembler toute la terre : Mais comme il est necessaire que la prudence ait part aux actions des grands Hommes, ces fantômes d'honneur doivent s'évanoüir. En effet, un Prince doit envisager le bien & l'avantage de ses Peuples, & défendre à ses ennemis le passage dans ses Etats; & les Conquêtes qui proviennent de ces Guerres justes

& legitimes, appartiennent de droit au Conquerant.

Je ne puis pas blâmer la Guerre que tu fais maintenant aux Barbares; car ce n'est que pour conserver ton Païs; mais qu'il te suffise de les dompter, & les chasser de tes Frontieres; que cette Victoire serve de borne à ton ardeur guerriere.

Jusqu'à present tu ne peux te plaindre de la Fortune, elle est soûmise à tes desirs, & il semble qu'elle ne s'attache qu'à te favoriser; on ne te nomme par tout que le Grand Roi; tu es aimé & cheri de ton Peuple; tu es craint & estimé de tes Voisins. Que peux-tu souhaiter davantage? & est-il un sort plus glorieux? J'aurois crû manquer à mon devoir, si à la veille de cette Guerre je ne t'avois donné tous ces Conseils, afin de t'avertir de la conduite que tu dois tenir dans cette

cette expedition, & afin de pouvoir détruire les mauvaises impressions que tes flatteurs t'avoient données de la veritable conduite d'un Monarque. Je ne te fais qu'un abregé des choses necessaires pour faire un grand Prince; parce que je suis persuadé que n'écoutant que les sentimens de ton cœur, & les sages avis de tes amis, tes actions justifieront amplement toutes les sages maximes que je t'ai exhorté à pratiquer.

Je ne puis neanmoins finir cette Epître, sans te parler encore de la familiarité, & du facile accès que l'on doit trouver dans un Prince.

Cette bonté & cette maniere populaire animent les Sujets, & vous assûrent de leur fidelité: ce n'est pas cependant qu'il ne faille connoître auparavant les caracteres de ses Sujets,

& le genie du Peuple.

Car un Prince, pour maintenir son autorité, ne doit point se communiquer à son Peuple ; mais aussi il est des Païs où le Peuple doit être caressé, & on ne s'assûre de lui que par un air insinuant & doux : ainsi, c'est aux Princes à se gouverner sur cet article, selon les mœurs & les caracteres de leurs Sujets.

Il faut qu'un Prince ferme l'oreille aux calomnies, & qu'il déteste les calomniateurs ; car rien n'est plus à craindre dans un Etat que ces Monstres de malice, qui n'ont d'autre occupation que celle de chercher à nuire à tout le monde, & sur tout dans une Cour où la jalousie & l'envie regnent impunément ; & n'y voit-on pas tous les jours de ces hommes que la Fortune a élevés dans un instant, & qui n'ont pour toutes bonnes

qualités, que l'abondance & les richesses, vouloir neanmoins le disputer au vrai merite, & se ruiner pour une concurrence? ainsi, un Prince judicieux & juste, ne doit s'attacher qu'à la simple verité, rendre justice également aux Grands comme aux petits, & ne croire que ses yeux & ses oreilles sur les Jugemens qu'il rend. J'omettois de t'avertir de te méfier de ceux qui te conseilloient de composer ta Gendarmerie d'Etrangers; ce seroit faire une grande faute, d'autant plus que ce seroit augmenter la haine de tes ennemis, en donnant azile à des scelerats, & à des gens sans nom, soüillés de crimes, & bannis de tous Païs par leur libertinage: il convient bien mieux te servir du secours des Thessaliens qui sont tes voisins, qui sont aguerris, braves Soldats, & à present en sedition,

c'est le moyen de les accorder ; & lorsque tu feras le Siege de quelques Places, ce sont les Villes dont il faut s'emparer, & non pas des murailles ; c'est-à-dire, qu'il est bien plus avantageux de gagner une Ville par la douceur & par la clemence, que par la force des Armes. Un Gouvernement aussi sage que celui que je viens de décrire, ne sera pas sans doute approuvé dans le vulgaire, qui juge inconsiderément & sans reflexion de toutes choses ; mais qu'il est glorieux de leur être inconnu ! Nous aurons toûjours les mêmes ennemis ; mais avec cette difference, que ceux-ci envieront & craindront en même tems ton bonheur & ta puissance ; & ceux-là prendront ombrage de ma sagesse & de l'estime que les hommes ont de ma Vertu, & seront jaloux de voir

que ma conversation est plus recherchée que la leur : Mais hélas ! quelle bassesse ! & l'homme peut-il être capable de ces indignes sentimens ? La Vertu vous doit donner de l'émulation, & les vertueux une noble envie de les imiter : La puissance & la felicité d'un Prince devroient faire le bonheur de ses Sujets, lui gagner l'estime de ses amis, & l'alliance de ses voisins.

Enfin, ce qui peut te consoler, c'est que la même cause qui te fait des ennemis, te donne les moyens de les tenir dans le respect : pour moi, que la vieillesse & le peu de pouvoir ne rendent pas bien dangereux, je me fais une Loi d'acquiescer à la Fortune présente. Adieu.

EPITRE II.

d'Isocrate à Philippes Roi de Macedoine.

NOus nous sommes assemblés Antipater & moi plusieurs fois, pour déliberer ensemble sur ce qui regarde la République & toi-même : je crois qu'il est necessaire d'écrire ce qu'il faut faire après que la Paix sera faite : j'étois d'avis que lorsque tu seras en bonne intelligence avec les Lacedemoniens, Thebaniens, & Agrivois, tu maintienne une Paix durable avec les Grecs, étant certain que si tu peux y porter les Villes principales, les voisines suivront leur exemple ; mais ces conseils ne sont plus de saison, ta Victoire & ta clemence les

ont forcés à te reconnoître, & à se soûmettre à tes Loix : ce qu'il faut donc faire présentement, est de porter la Guerre en Asie, afin que leur faisant souffrir les travaux & les fatigues de cette Guerre, leur fureur se ralentisse, & leur témerité soit punie, la molesse & l'abondance les rendroient insolens & avaricieux ; les peines, les marches, & la disette, les rendront plus dociles & plus liberaux.

Plusieurs m'ont demandé, si j'étois cause de ce que tu avois déclaré la Guerre aux Barbares, ou si j'approuvois ce projet : je déclarai devant tout le monde, que je ne sçavois pas tes desseins, & que je n'étois point en assez grande liaison avec toi pour que tu m'en fisse part, & que je croyois que tu en avois déliberé tout seul ; ils me répondirent, qu'ils me prioient de

r, & de te main-
resolution,
Guerre

i
ſe
Re
cro
ce q
Paix
lorſq
telligé
niens,
tu mai
ble ave
tain que
Villes pr
ſuivront l
conſeils n
ta Victoir

querera : Car peux-tu choisir
une plus belle occasion de con-
acrer ton nom, non seulement
ux Grecs, mais encore à la pos-
rité, lorsque tu auras réduit
s Barbares à servir ces mêmes
recs ? excepté ceux qui se sont
clarés tes Sujets, & cette Con-
ête te sera plus facile, vû l'é-
présent de tes affaires, qu'il
e l'a été d'augmenter ta puis-
ce, & de courir avec tant de
dité à la gloire. Tu es Maî-
d'un grand Royaume ; tu es
blé de tous les biens, & de
es les faveurs de la Fortune ;
semble s'être fixée en ta fa-
r ; la Nature t'offre tous ses
ors, la gloire & la Victoire
ivent par tout, il ne te man-
plus que l'immortalité pour
ndre semblable aux Dieux,
ne suis ravi d'être parvenu
ge où je me trouve, que par-
ue je reconnois que je ne

te le persuader, & de te maintenir dans cette résolution, s'écriant tous, que jamais Guerre n'avoit été suscitée plus justement; & si j'étois assez robuste, & que mon grand âge pût me permettre de t'aller trouver; nous prendrions des mesures ensemble; & si mes avis te sembloient bons & convenables à tes affaires, tu pourrois les suivre; mais ma foiblesse me prive de cette satisfaction: Ainsi; je te conjure de persister dans le dessein de domter les Barbares, parce qu'il faut qu'un Prince soit constant dans ses projets, supposant comme l'on fait une mure déliberation; car il n'appartient qu'au commun des hommes de changer, le seul interêt maîtrisant leurs actions: ce qui doit encore t'animer à cette Guerre, c'est l'honneur & la gloire que la Victoire t'acquerera:

querera : Car peux-tu choisir une plus belle occasion de consacrer ton nom, non seulement aux Grecs, mais encore à la posterité, lorsque tu auras réduit les Barbares à servir ces mêmes Grecs ? excepté ceux qui se sont déclarés tes Sujets, & cette Conquête te sera plus facile, vû l'état présent de tes affaires, qu'il ne te l'a été d'augmenter ta puissance, & de courir avec tant de rapidité à la gloire. Tu es Maître d'un grand Royaume ; tu es comblé de tous les biens, & de toutes les faveurs de la Fortune ; elle semble s'être fixée en ta faveur ; la Nature t'offre tous ses trésors, la gloire & la Victoire te suivent par tout, il ne te manque plus que l'immortalité pour te rendre semblable aux Dieux, & je ne suis ravi d'être parvenu à l'âge où je me trouve, que parce que je reconnois que je ne

me suis pas trompé dans la haute idée que je m'étois faite de te voir un jour le premier homme de ton siecle. Adieu.

EPITRE III.

d'Isocrate à Philippes Roi de Macedoine.

QUoiqu'il soit fort dangereux d'envoyer des Lettres en Macedoine dans le tems que nous sommes en Guerre, & même en tems de Paix ; j'aurois neanmoins crû offenser l'amitié, si je ne t'écrivois en faveur de Diodote, qui est doüé d'un vrai merite, & de mes amis particuliers ; je te prie de l'avoir en grande recommandation ; j'ai appris qu'il étoit en liaison fort étroite avec toi ; il ne s'agit donc plus que de te rendre témoigna-

ge de la Vertu, & d'affermir votre amitié : ainsi, je te puis assurer que de tous ceux avec qui j'ai conversé, dont les uns étoient environnés & comblés de gloire, les autres inimitables, tant par leur éloquence, que par leur grand sçavoir ; ceux-ci excellens & recommandables, tant par leur invention, que par l'execution des choses inventées ; & ceux-là estimables par une vie simple & sans éclat ; je te puis, dis-je, assurer qu'il renferme en lui seul toutes les belles qualités de ceux-ci : tu en feras l'experience, & tu dois te servir de ses sages conseils ; il est estimé de tous les Princes qui ont connu sa droiture & son integrité ; & si quelques-uns ne lui rendent pas la justice qu'il merite, c'est qu'ils ont trouvé en lui un Censeur rigide de leurs foiblesses & de leur mollesse, & qu'ils

ont méprisé les avis salutaires qu'il leur donnoit pour le bien de la République. Ces Princes, qui pour l'ordinaire ne se servent de leur autorité que pour tout faire impunément, ne contrarient & n'empêchent l'execution des bons conseils d'un Ministre désinteressé, que pour avoir une plus grande liberté d'executer ce qu'ils on projetté eux-mêmes ; c'est ce qui cause la décadence des Républiques & des Monarchies, quand ils sont gouvernés par des Chefs qui consultent en tout leur volupté & leur amour propre. Ainsi, il faut qu'un Monarque accorde une grande autorité à un Ministre dont il connoît la probité, l'équité, & l'experience ; parce que dans les affaires désesperées, ou fâcheuses, il faut qu'un Ministre puisse agir avec liberté ; qu'il soit assuré de la

confiance & de l'estime de son Souverain : Car pour dire la verité sans complaisance & sans ménagement, il faut qu'un Conseiller soit écouté favorablement de son Maître, & qu'un Roi bannisse de sa Cour les flateurs & ces Courtisans indignes, souples & rampans, qui ne cherchent qu'à connoître le foible d'un Prince pour entretenir ses foiblesses, & pour établir leur Fortune. Mais le dirai-je, helas ! les siecles sont si corrompus, & le vice a pris un si grand Empire sur les hommes, qu'il se trouve des Princes assez faciles & assez stupides pour se laisser séduire par les appas trompeurs de ces scelerats, & pour mépriser ceux, qui n'écoutant que les mouvemens d'une vertu solide, travaillent pour l'interêt commun d'une République : Diodotte a éprouvé

ce sort malheureux chez les Princes d'Asie, qui l'ont injustement privé des honneurs qu'il avoit merité, pour avoir dit la verité avec trop de fermeté : tant il est vrai de dire, qu'il faut qu'un Ministre connoisse bien le caractere & le genie de son Roi, avant de s'exposer à dire librement sa pensée ; la verité passe pour manque de respect, & pour temerité à la Cour : Les Grands ne veulent pas être contrariés ; tout leur paroît inferieur ; ils se croyent infaillibles ; & ne se souvenant plus qu'ils sont hommes, & par consequent sujets à mille infirmités, il semble que leur élevation leur sert de rempart contre le vice, & contre les autres passions humaines : Mais c'est une erreur & une prévention bien grossiere, exposés comme ils sont aux yeux de tout le monde, tout l'Univers est at-

tentif à leurs actions, & ce qui ne passe chez le vulgaire que pour faute legere, passe chez eux pour un manque de politique, & souvent pour un coup d'Etat. Les passions ne sont point foibles chez les Grands, elles sont toutes dominantes, & ont plus de pouvoir sur eux, qu'ils n'en ont eux-mêmes sur les autres : Comme ce seroit s'abbaisser & dégenerer, que de n'être pas plus vicieux, ni plus vertueux que le reste des hommes, ils poussent l'un & l'autre à l'extrémité. Que la condition des hommes élevés au-dessus des autres est malheureuse ! toûjours entraînés loin d'eux-mêmes, ils n'ont pas la douceur de pouvoir s'abandonner aux mouvemens naturels de leurs cœurs : les interêts de l'Etat, & le soin de leur gloire, dirigent & reglent toutes leurs actions ; occupés sans cesse &

rongés par l'ambition, ils se refusent le bonheur de goûter un instant les délices d'une vie tranquille. Environnés de témoins qui sont autant d'espions de leurs démarches, ils n'ont pas la liberté de sentir les charmes de la solitude; empoisonnés par une flatterie fine & délicate, ils ont le malheur de ne se connoître jamais eux-mêmes: Entourés de Courtisans & d'Officiers qui ne s'attachent qu'à leurs puissances, & qui ne travaillent, & ne s'étudient qu'à les surprendre pour courir à plus grands pas à la Fortune, ils sont toûjours privés du plaisir d'avoir des amis sinceres à qui l'on puisse découvrir les sentimens les plus secrets du cœur: gouvernés par des Ministres qui ne regardent ce haut degré d'élevation que comme un seul passage à la Fortune, ils portent seuls le fardeau

de la Couronne, & répondent des évenemens, tandis que ces Miniſtres que l'amour de la Patrie & la grandeur de leur Maître devroient animer, en ramaſſent & recüeillent les fruits & les avantages ; ſi le Miniſtre eſt en faveur, ce n'eſt plus au Prince qu'on s'adreſſe, ſa Cour eſt plus nombreuſe que celle de ſon Prince qui n'eſt plus qu'un ombre de Roi. Je n'aurois jamais fini, ſi je voulois décrire ici les peines & les amertumes du Gouvernement ; je ſuis certain qu'elles l'emportent de beaucoup ſur les douceurs & les plaiſirs qu'on y trouve. Pour revenir à Diodotte, je ſçai qu'il balançoit à t'aller trouver, non pas qu'il crût que tu fuſſes de cet indigne caractere, ayant appris par la Renommée le contraire, mais parce que rebutté & indigné du peu de vertu &

de discernement de ces Princes d'Asie, il avoit résolu de fuir à jamais les Grands de la Cour, parce qu'il avoit jugé que ce n'étoit pas là le séjour des hommes justes, désinteressés, sinceres, amateurs de la verité, & protecteurs du merite, & il imitoit en fuyant la Cour, les Matelots, qui ayant essuyé les tourmentes & les furieuses tempêtes de la mer, & reconnu l'inconstance de cet Element, ont bien de la peine à se remettre en mer, quoiqu'ils esperent une plus heureuse navigation: ainsi, il n'a obéï à tes ordres, que dans l'assûrance de trouver en toi encore plus de Vertus que la Renommée n'en a publié; commence donc pour lui donner des marques de ta bienveillance, à le combler de biens, afin qu'il en puisse faire part aux autres; car il est de la politique & de la

gloire d'un Prince d'assurer d'abord une Fortune proportionnée à son Ministre, parce que les soins qu'il apporteroit à la faire, sont employez au bien & à l'avantage du Gouvernement : J'ai conseillé au fils de Diodotte de travailler sous son pere, afin d'apprendre la maniere de gouverner, & de se trouver en état un jour de le soulager, & je lui ai enjoint sur tout de se montrer souvent en public ; mais il craint de ne pouvoir jamais aspirer à cet honneur : Il m'a paru souhaiter avec ardeur d'entrer à votre service, son peu d'experience lui fait peur, & il est semblable en cela aux Athletes, qui combattans pour la Couronne, voudroient bien remporter la Victoire, mais n'osent pas s'offrir au Tournoi, ne se trouvans pas assez forts pour remporter le Prix. Je finis en te

priant d'excuser si je suis si long long dans mes Epîtres ; mais un Vieillard ne peut se consoler de sa vieillesse, qu'en racontant ce qu'il a pu recüeillir de son experience & de ses travaux. Adieu.

EPITRE IV.

d'Isocrate à Alexandre.

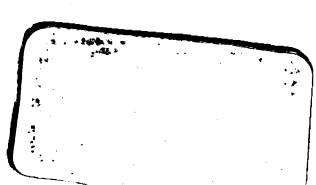
J'ai crû qu'étant ami du pere, je pouvois l'être aussi du fils ; puisqu'étant heritier de toutes ses Vertus, j'aurai la consolation de le voir vivre en toi, & j'espere que tu recevras avec autant de bonté que lui, mes Conseils & mes avis ; & quoique la vieillesse fasse ressentir toutes ses infirmités au corps, l'esprit n'a encore rien perdu de sa vivacité, & de sa force ; je puis me vanter d'avoir cette même éloquence qui

m'a tant de fois fait triompher dans ma jeunesse : Ne pense pas que l'amour propre ait part à la bonne opinion que j'ai de moi ; il doit être permis à l'homme sage de se rendre quelquefois justice, & je ne te mande tout ceci que pour te désabuser, & pour te guérir de l'injuste prévention que tu pourrois avoir de la foiblesse de mes sentimens par le conseil pernicieux de tes Courtisans : Car apprends que l'homme veritablement sage est en horreur dans une Cour ; sa simplicité porte ombrage, son desinteressement nuit à la fortune des autres, & les impressions de Vertu qu'il cherche à donner au Prince sont contraires aux projets de ces lâches Favoris, qui ne s'attachent qu'à amuser la molesse de leur Maître. Mais j'ai appris avec beaucoup de joye, que les commen-

cemens de ton Rgne seroient d'heureux présages de la sagesse & de la prudence de ton Gouvernement ; & la Renommée a déja publié que tu avois toutes les qualités qui peuvent faire un grand Roi ; chacun admire ta clemence, & l'amour que tu portes à ton Peuple ; on est charmé de la distinction que tu fais des Philosophes & des Sçavans, & de l'attention que tu as pour les Sciences, exercices si necessaires à un Prince ; On ne sçauroit être trop surpris du choix juste & avantageux que tu fais de ceux que tu honores de ta bienveillance ; tu ne confies le maniement des affaires qu'à ceuxdont tu as éprouvé l'experience, la fidelité, & la droiture ; tu partages les Emplois, & ne les donnes qu'aux gens capables de les occuper. Une conduite si sage te doit rendre le plus

puiſſant Prince de la Terre, parce que la Fortune n'ayant nulle part à ta grandeur, tu dois tout à ta Vertu & à ta prudence ; tu ne negliges rien de ce qui peut contribuer au bonheur de tes Sujets ; tu ne te contentes pas d'avoir choiſi d'habiles Miniſtres ; tu ne te repoſes pas encore ſur leurs ſoins; tu te fais inſtruire de tout, & tu parois plûtôt le premier Miniſtre de ton Royaume, que le Souverain. Que ces commencemens ſont beaux, & que ne devons-nous pas eſperer d'un Regne auſſi glorieux ? Tu ſembles par une noble émulation le vouloir diſputer à ton pere, lui que l'on doit regarder comme le plus grand Monarque de la Terre.

Fin des Epîtres.

INST. TAYLOR OXFO

66676748